John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.7
v. 6

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet t'appartient.

TOME SIXIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

ADAMS/165.7
v.6

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Inventaire.

Le gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viageres, l'inventaire eſt bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & ſix mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos ayeux inquiets ſur l'avenir dépoſoient, ſelon leur expreſſion, *une poire pour la ſoif.*

Le parchemin qui fait du roi un légataire univerſel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoiſſance, de l'amitié, de la généroſité; il renforce l'intérêt perſonnel, raffine l'égoïſme des particuliers. Qu'importe! le pere

ſe ſépare de ſon fils, l'oncle de ſon neveu! Tous les liens ſont diſſous ; on ſe ſaigne pour porter ſon argent à dix pour cent ; il ne faut qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une ſeule main.

QUI pleure donc aujourd'hui un parent, un pere, un oncle ? le fils d'un porte-faix, d'une blanchiſſeuſe, d'un cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus ſes parens ; on viſite la ſucceſſion, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on ſe fâche ou l'on ſe réjouit, ſelon que le mort a trompé ou réaliſé les eſpérances.

C'EST à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes eſt évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis ſe cotiſent. On ne ſait comment le mort auroit fait pour ſubſiſter encore ſix mois ; il paroît auſſi nu en ſortant de ce monde que lorſqu'il y eſt entré.

VOYEZ les héritiers qui accourent & qui attendent la levée du ſcellé. Quelle ſera la ſucceſſion ? Comment ſe fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c'eſt à qui offrira ſes droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on savoit thésauriser, mourut il y a quelques années, & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus pressé que de chercher ses especes. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vide. Grande rumeur. Où est son or, se disoit-on; où est son or? On emprisonne les domestiques, on sonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creuse la terre des caves: point d'or. Les héritiers se lamentent; on fait l'inventaire des bijoux, meubles, tapisseries; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'absence des especes monnoyées.

On va en dernier lieu à la bibliotheque poudreuse, l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au sommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts; c'étoit la collection des peres de l'église, collection fastidieuse pour notre siecle. L'huissier veut en déranger un pour l'offrir au libraire priseur, qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume pesant lui échappe des mains, tombe à terre, & voici que trois mille louis-

d'or jailliſſent du ventre crevé d'un gros ſaint Chriſoſtôme. Ses voiſins Grégoire, Jérôme, Auguſtin, Baſile, rendent également l'or qu'ils recéloient. Les héritiers émerveillés ſourirent pour la premiere fois aux pages ſacrées des peres de l'égliſe. Ils ne reprochent point à ces ouvrages théologiques leur peſanteur.

Le financier avoit caché ſon or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien ſûr qu'on ne s'aviſeroit pas dans ſa maiſon d'aller ouvrir ces volumes reſpectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, ſous un frontiſpice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où ſon or repoſeroit d'une maniere plus ſûre que ſous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois, après la mort d'un riche particulier, la main qui appoſe & qui leve les ſcellés, tremble de toucher à certaines armoires ſecretes, parce que l'officier de juſtice ſait par expérience que la ſerrurerie moderne, ſoudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des reſſorts particuliers & dangereux, qui jouent après le décès d'un homme comme de ſon vivant, & qui couperoient la

main d'un commiſſaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier eſt opulent, plus les inveſtigateurs uſent de circonſpection au milieu de leurs avides recherches.

NOTRE ſiecle préſente un exemple terrible des inventions, dont la ſerrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T***, riche financier, ayant fait conſtruire une porte de fer à un caveau où il entaſſoit ſon or & ſon argent, deſcendoit chaque jour pour y contempler à ſon aiſe la déeſſe *Mammona*. Le ſerrurier, auteur de cette induſtrieuſe ſerrure, lui avoit dit : prenez garde à tel reſſort ; il eſt formidable : car s'il ſe refermoit ſur vous, vous ſeriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

PLUSIEURS années s'écoulent, & l'inſatiable financier voyoit chaque jour groſſir ſon tréſor, qu'il viſitoit aſſiduement. Il ſe rouloit avec volupté ſur ces ſacs entaſſés, & prenoit plaiſir à les compter, à les ranger dans ce caveau obſcur, où il rendoit une eſpece de culte à ſon idole. Un jour, dans ſon tranſport, ſavourant les plaiſirs de l'ava-

rice, & plein de ſon dieu infernal, il négligea d'attacher le reſſort fatal.

Le voilà enfermé avec le déſeſpoir & ſon tréſor. Il appelle, il crie; mais ce lieu étoit une eſpece de tombeau ſouterrein inacceſſible aux vivans, & d'où la voix ne pouvoit ſe faire entendre. Il rugit ſur ſon or; il eſt là avec ſes richeſſes & la faim; il meurt dans la rage, au milieu de ſes ſacs amoncelés; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long ſupplice, & le ſouvenir d'une ſeule action charitable ne vient point conſoler ou adoucir l'horreur de ſa ſituation. Quel dénouement d'une vie financiere! Et quel monologue nouveau & terrible il reſte à tracer au poète dramatique! Qui le fera pour épouvanter le théſauriſeur.

Cependant on le cherche de tous côtés; car chacun ignoroit l'aſyle clandeſtin qu'avoit creuſé ſa taciturne avarice. Le ſerrurier apprend cette diſparition; il ſoupçonne l'événement, va trouver ſon épouſe, indique l'endroit myſtérieux: on briſe avec des maſſes de fer la porte du caveau. Quel ſpectacle effrayant! On trouve le malheureux T***

mort de faim, & qui s'étoit mangé les poings, couché sur des sacs d'argent.

PAUVRES qu'il dédaigna, dont il n'écouta ni les soupirs ni les gémissemens, je vous connois ; vos cœurs émus s'attendriront encore sur cette image ; & vous déplorerez sa destinée !

L'INDIGENCE, la pauvreté, la richesse, l'opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L'opulent habite le rez-de-chaussée, le riche est au-dessus ; la pauvreté est au quatrieme étage, & l'indigent sous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrieme étage, le boulanger voisin se présente, réclamant le prix de sept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne passe jamais le quatrieme étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, spéculateurs de tous les gouvernemens possibles, est-ce ici le chef-d'œuvre de la société policée ?

CHAPITRE II.

Homme de Goût.

POINT d'auteur & sur-tout d'académicien qui ne prenne ce titre & ne s'en pare exclusivement.

LE mot *goût* est peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que, fait pour concilier étroitement la nature & l'art, il n'y a pas deux personnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde, juste, & de l'image réelle, & de l'imitation parfaite, pour déterminer avec précision le sens de ce mot abstrait.

LE meilleur écrivain est toujours celui qui se fait une objection secrete à lui-même sur ce qu'il écrit, qui l'écoute, qui la pese & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere satisfaisante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent; ils partent & bondissent en criant, *j'ai du goût*, avec une aisance qui décele leur confiance présomptueuse.

Les peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leur art, & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à son avantage ce mot, qu'elles appliquent ensuite à tous les objets, afin de proscrire plus sûrement ce qui n'entre pas dans leurs usages, ou ce qui choque leurs habitudes. Les artistes dans leur petit domaine ont imité les nations, parce que chacun veut établir tranquillement sa supériorité sur ses rivaux, & fermer la barriere, afin que personne ne vienne le chagriner en lui contestant le triomphe.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël, le Milon de Puguet, le *Stabat* de Pergolese, le second livre de l'Énéide doivent également plaire aux peuples qui se rapprochent par le même degré de perfectibilité.

Mais est-il constant qu'on ne puisse peindre un tableau fort opposé pour la maniere, le ton & la couleur, à la Transfiguration de Raphaël, & qui seroit néanmoins aussi beau & peut-être plus parfait encore ? Ne peut-on faire une statue plus expressive que celle du

Puguet, compoſer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poéſie plus fier, plus animé que l'embraſement de Troie? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection? La natuae s'eſt-elle empriſonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées? A-t-elle ſoumis toutes ſes couleurs au pinceau de Raphaël, toute ſon énergie au ciſeau de Puguet, toute la profonde ſenſibilité du cœur humain aux notes de Pergoleſe, toutes les images qui décorent ſa face riante & majeſtueuſe aux dactyles & aux ſpondées de Virgile? Ils ont réuſſi : d'accord. Eſt-ce une raiſon pour dire : voilà le ſeul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais ſaiſir la magie des beaux arts. Eh quoi! ces artiſtes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, ſont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait; & l'on oſera dire en leur nom : voici les formes conſtantes & éternelles qui conſtituent la beauté par excellence! La nature peut maintenant périr; ce qui reſte d'elle eſt groſſier & biſarre, & ne mérite

pas les frais du tableau. Le tableau eſt tout aujourd'hui, & le modele eſt peu de choſe.

Ainsi l'habitude eſt chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions ſur le caractere du beau & du vrai; & les prédicateurs du goût nous ramenent inceſſamment à ſuivre ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaiſirs eſt rétréci par les arrêts excluſifs qui flattent la pareſſe & l'inſuffiſance de ceux qui les rendent, & au bout d'un certain tems il n'eſt plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés, que la vénération de pluſieurs ſiecles a rendu reſpectables. Heureux le peuple neuf, qui modifie à ſon gré ſes idées, ſes ſentimens & ſes plaiſirs! Aimable & libre éleve de la nature, loin des modes & des caprices des ſociétés, il ne connoît point ces pratiques fauſſes, arbitraires & minutieuſes, qui obſcurciſſent la ſource des voluptés de l'ame. Il eſt tout entier à l'objet qu'il contemple & dont il produit naïvement l'image. Il ſe livre à l'effet & ne raiſonne point ſa cauſe. Son cœur n'attend pas l'examen pour treſſaillir de joie, la regle pour pleurer d'attendriſſement, le goût pour admirer. Il ſe paſ-

sionne vivement dans son heureuse ignorance, & il jouit de même : tel un corps sonore frémit au son qui lui est propre.

A Paris, il est vrai, les disputes sur le goût ne vont pas si loin ; elles n'embrassent pas les coutumes, les habitudes, la législation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs passions, leur sol, leur climat. Ces disputes se réduisent à dire que Racine a du goût, puisqu'il fait de beaux vers, & que Shakespeare est un barbare, qui n'a point fait de piece à la françoise ; que celui qui écrit le mieux, est l'écrivain par excellence ; & l'on ne s'entend pas plus sur le style que sur tout le reste. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le suffrage de la bonne compagnie ; & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale ; que tout ce qui se fait ailleurs est de très-mauvais goût. Après avoir ainsi anathématisé les jouissances des autres nations, on les plaint, & l'on demande si elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.

CHAPITRE III.

Ventes par arrêts de la cour.

La plupart de ces ventes sont simulées. Un marchand voudra vider son magasin d'un seul coup ; son frere établira contre lui une procédure qui aboutira à la saisie ; & les effets seront vendus avec toutes les formalités requises.

Ce n'est qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer sous main, ne laissera adjuger les effets que lorsque les acheteurs seront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'assemblée ; on s'écriera de tous côtés, *c'est pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'est une vente autorisée, sera dupé dans tous ses achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magasin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au commerce, répandent une grande quantité de mauvais effets, & privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes trop multipliées jettent dans

le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse & à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrete dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafinade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix, & supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légere dès qu'elle se repartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en sorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grafinade* aura offert.

Quand un objet a été poussé assez haut, pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la clique, alors dans une assemblée particuliere ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché : elles agissent sous l'œil des magistrats instruits de ces

ſubterfuges & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible; car tout ſe paſſe au nom de la loi, & ce n'eſt que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, ſe vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magiſtrature.

VOILA pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet ſi cher dans les ventes. La *grafinade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandiſes tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

CETTE conſpiration contre la bourſe des gens, chaſſe de la ſalle des ventes un nombre indéfini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grafinade*, que par la *grafinade* entiere, qui, ſelon l'expreſſion populaire, a les reins forts, & joûte de maniere à écarter les plus intrépides.

LES crieuſes de vieux chapeaux, les revendeuſes imitent parfaitement ſur ce point les lapidaires, les orfevres & les marchands de tableaux.

CHAPITRE IV.

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & consomment de bois! On le brûle à Paris comme on dissipe la vie, sans y faire trop d'attention.

La cuisine, l'anti-chambre, le sallon, vingt chambres particulieres dans la même maison dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement? Sait-il qu'être prodigue de ce côté là, c'est tout comme s'il achetoit & anéantissoit l'air qu'on respire? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages se contentent de deux voies de bois; le riche a brûlé leur portion nécessaire.

Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un missionnaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-

mêmes

mêmes exigeoient ſix livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt ſols la veille.

POURQUOI les chantiers ſe ſont-ils trouvé dégarnis ? L'un dit : c'eſt parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année ; ils ſe ſont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, ſûrs que la diſette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres diſent : les groſſes eaux ont empêché la proviſion d'arriver. Pendant ce tems là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade n'a plus été échauffée ; & les Pariſiens qui eſtiment que le pain, le vin & le bois deſcendent dans la capitale à peu près comme les rayons du ſoleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'aſtre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a ſongé en ce moment à le moins prodiguer ; & les cuiſiniers qui brûloient les groſſes bûches comme des allumettes, ont reçu ordre pour la premiere fois de le ménager.

QUAND on voit arriver ces longues maſſes

de bois appellées *trains*, qui ont jusqu'à deux cent cinquante pieds de longueur, que conduisent seulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur adresse & leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne songe point assez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'insensé avant le succès, puis on le tracassa lorsqu'il eut réussi.

Ainsi le bois qui fait la soupe parisienne vient de quarante lieues sans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruisseaux, il descend ainsi jusqu'aux rivieres, & la main industrieuse compose alors ces masses longues & flottantes, dont toutes les pieces sont parfaitement liées ensemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, tritons bourbeux, vivant dans l'eau jusqu'à mi-corps, & tout dégoutans d'une eau sale, portent piece à piece sur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hyver suivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte

de peines, de soins & d'industrie, ne sauroit être compris que par ceux qui ont suivi ces travaux; & personne ne réfléchit sur les détails immenses qui préparent cette consommation prodigieuse.

CETTE disette imprévue fera songer sans doute aux moyens de trouver un chauffage moins exposé au revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'est encore adopté que par les ouvriers de forge.

AU reste, il n'est rien de tel qu'un accident dans une partie de l'administration, pour lui rendre aujourd'hui sa vigilance & son ressort.

SULLY, dans ses *Économies royales*, a prédit que toutes les denrées nécessaires à la vie hausseroient constamment de prix, & que la rareté progressive du bois à brûler en seroit la cause.

CHAPITRE V.

Rue Plâtriere.

JEAN-JAQUES ROUSSEAU a parlé assez souvent dans ses écrits des beaux païsages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des bosquets, des rochers, des montagnes dont l'aspect parloit puissamment à son ame. Son imagination ne reposoit que sur les prés, les eaux, les bois & leur solitude animée. Cependant il est venu presque sexagénaire se loger à Paris, rue *Plâtriere;* c'est-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus passagere & la plus infestée de mauvais lieux.

QUI l'eût dit que J. J. Rousseau auroit passé les dix dernieres années de sa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années sans y mettre le pied ?

QUOI, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans sur les forêts de sapin, le rugissement des torrens bleuâtres, lime sourde & éternelle qui fend les rocs, creuse les val-

lons, nourrit les lacs & les fleuves, eſt venu habiter un plancher étroit, reſſerré, où parvenoient ſans ceſſe à ſon oreille, les juremens des forts de la halle, & les glapiſſemens des crieuſes de vieux chapeaux ! Et Voltaire qui travailloit inceſſamment pour les petits-ſoupers de Paris, demeuroit au pied du mont Jura ! Son œil embraſſoit l'horiſon du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à careſſer des louangeurs, à piquer quelques inſectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petiteſſes de l'amour-propre le tourmentoient ſans qu'il fût les dompter ; tandis que J. J. Rouſſeau, au milieu d'une ville tumultueuſe & féconde en ſcenes variées qui appelloient ſes pinceaux, avoit poſé cette plume immortelle, univerſellement admirée.

Je l'ai viſité, rue *Plâtriere ;* & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorſque, me trouvant en face de l'auteur d'*Émile*, je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau ! Je ſoupirai lorſque je l'entendis me parler de ſes chimériques ennemis, de la conſpiration univerſelle formée contre

ſa perſonne ; & je me diſois tout bas, les larmes de compaſſion me roulant dans les yeux : *quoi, cet homme que j'ai tant admiré eſt un maniaque !* Je ne ſavois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triſte apperçu par des œuvres poſthumes, indiſcrétement publiées, & qui nuiront infailliblement à ſes autres écrits.

Oui, J. J. Rouſſeau, mu par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même, s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décrotteurs à lui refuſer leurs ſervices, les mendians à rejeter ſon aumône, & les ſoldats invalides à ne pas le ſaluer. Il croyoit fermement qu'on ſuivoit tous ſes pas, qu'on épioit tous ſes diſcours, & qu'une foule d'émiſſaires, ſentinelles aſſidues, étoient répandus dans toute l'Europe, pour le dénigrer, tantôt dans l'eſprit du roi de Pruſſe, tantôt dans l'eſprit de la fruitiere ſa voiſine, qui ne ſe relâchoit du prix ordinaire de la ſalade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu, & je dois cet hommage à la vérité ; car ſon caractere eſt devenu un problême ; il ne l'eſt pas pour moi. J. J. Rouſſeau, dans ſa vie privée,

étoit attaqué d'une manie folle & d'autant plus incurable, que son extérieur demeuroit toujours calme & tranquille.

O bon sens ! bon sens ! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente son possesseur, & lui dérobe la vue des choses ordinaires pour le jeter dans un monde particulier & bizarre ?

Lorsqu'après la mot de l'auteur d'*Émile* les comédiens François, comme pour se venger de son ombre, reproduisirent la mauvaise & méchante comédie des *Philosophes*, & que l'on vit une allusion injurieuse au caractere moral de cet écrivain dans un vil personnage que le poète faisoit marcher à *quatre pattes*, un cri d'indignation générale s'éleva & proscrivit cette scene plate & scandaleuse. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philosophe étoit en honneur, que cette justice éclatante du parterre qui redressa le poète.

CHAPITRE VI.

Bancs.

LES bancs en pierre qui bordent les boulevards ſont inſalubres ; la pierre eſt froide, & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y aſſeoir impunément. Il en réſulte des accidens qui influent ſur leur ſanté. Pourquoi tous ces bancs ne ſont-ils pas de bois ? Ce ne ſeroit pas une grande dépenſe que de les entretenir & de les renouveller.

AUX promenades publiques on voit l'empreinte de la léſinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui reſtent ſont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriſer le bail d'une loueuſe de chaiſes.

QU'ARRIVE-T-IL ? un ouvrier convaleſcent, une femme nouvellement accouchée s'aſſeyeront ſur l'herbe humide : ils voudront épargner la piece de deux ſols, & cette économie leur ſera dangereuſe.

UN intérêt vil & ſordide devroit-il contrebalancer la commodité publique ? Les loueuſes de chaiſes aident en conſéquence du bail à la

destruction des bancs ; & bientôt on n'en trouvera plus un seul dans les promenades qui soit bon & solide.

Ainsi ces petits privileges qui enrichissent quelques obscurs particuliers, donnent à la chose publique je ne sais quelle physionomie avare & mesquine. Jusques dans les églises il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'asseoir pour écouter le sermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront superflues ; elles disent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.

CHAPITRE VII.

Dix-huit ans.

A dix huit ans un Parisien a fait ses études. Il croit tout savoir ; il ne sait rien : mais il n'est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous lisons que Cicéron, César, à l'âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de disciples. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César & Cicé-

ron avoient de l'esprit; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances, ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministere public; se réserver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvemens de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peser, & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

De nos jours à vingt ans le fils d'un président commence à caqueter sur des matieres importantes; les enfans des hommes en place passent d'une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques; l'inspirateur, le secrétaire est déja choisi; c'en est assez pour le succès. Si l'on osoit, on les déclareroit adjoints au ministere; on n'use néanmoins de cette licence, qui date de notre siecle, que pour quelques bureaux déja tout montés.

L'homme qui ose parler à vingt ans sera au-dessous du médiocre à trente; c'est ce que j'ai

été à portée de vérifier sur nombre de sujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots saisis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeunesse actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet esprit fondé sur les phrases qui circulent; il faut que leur ame d'emprunt se dissipe bientôt en frivoles bluettes; ce babil est l'infaillible marque d'un esprit sans consistance; ils parlent beaucoup, ils tranchent; & chose singuliere, ils sont tous d'un sérieux qu'on pourroit appeller triste.

CHAPITRE VIII.

Le Temple.

Les religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V & le barbare Philippe le Bel. Leur ancienne demeure est devenue un lieu privilégié, qui sert d'asyle aux débiteurs qui ne paient point.

C'est à qui n'acquittera pas ses dettes. L'un

demande du tems, l'autre obtient un arrêt de surséance ; celui-ci un sauf-conduit. Il est des hommes habiles qui, connoissant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juridictions, croisent des oppositions. Ceux qui ne connoissent pas cette ressource, se réfugient dans l'enclos du Temple.

La, l'exploit de l'huissier devient nul, l'arrêt qui ordonne la prise de corps expire sur le seuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ses créanciers sur ce même seuil, les saluer, leur prendre la main. S'il faisoit un pas de plus il seroit pris : on fait tout pour l'attirer au-dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piege.

Il paie chere une petite chambre étroite, toujours préférable à la prison. Du fond de cette retraite il arrange ses affaires ; il traite, il négocie. Si les créanciers sont intraitables, il reste dans l'asyle que lui ont menagé les religieux Templiers, qui ne s'en doutoient guere.

Il n'y a point d'inconvénient à laisser subsister ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent beaucoup toujours mieux avec le présent qu'avec le débiteur absent.

La visite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple ; toutes les professions y sont libres : en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tisanne purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ; & le peuple, las du charlatanisme des médecins, des drogues empoisonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tisanne un remede vraiment salutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour sa bonté & son utilité générale.

Le débit de cette tisanne monte jusqu'à douze cents pintes par jour ; & comme l'efficace d'un remede n'est constatée que par l'expérience, tous les raisonnemens contre l'empirisme deviennent fautifs, quand l'empirisme guérit encore mieux que la médecine qui raisonne. Il se pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une seule & même maladie, & qu'un seul remede conséquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guérisseurs* de profession contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, est une des choses qui m'ont le plus réjoui.

Il est bon qu'il y ait dans une grande ville

un asyle ouvert aux victimes de cette foule de circonstances qui agitent si diversement la vie humaine; il est bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers disparoissent, pour laisser à l'homme ou à l'art la liberté trop souvent ailleurs gênée & fatiguée.

AINSI le terrein du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un second théatre; il serviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilege incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de messieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

MONSEIGNEUR le duc d'Angoulême, fils de monseigneur le comte d'Artois, frere du roi, est grand prieur du Temple.

ON enterre dans l'église du Temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

AINSI les chevaliers de S. Jean de Jérusalem habitent la maison qu'occupoient les Templiers, dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curiosité.

CHAPITRE IX.

Habillemens.

QUAND je vois les bedeaux, je me dis : ainſi tout le monde étoit habillé ſous le regne de Charles VI. Les Capucins me rappellent la ſoutane qui deſcendoit juſqu'aux pieds avec une eſpece de capuchon & une queue pendante par derriere. Nos coureurs me repréſentent l'habillement ſous François I, un pourpoint étroit, & ſi étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montroit alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre ſoigneuſement cachée ſous la toque.

QUAND je ſonge qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin, & que ce cavalier plaiſoit beaucoup à l'empereur Frédéric II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent biſarres un jour, & toutes les graces qu'ils croient placer dans leur habillement & leur coiffure ſeront bafouées avec un peu de tems.

POURQUOI ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs font-ils toujours à couper & recouper différemment les étoffes ? c'eſt que l'habillement oriental eſt fait pour la taille humaine.

C'EST un grand plaiſir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un ſeigneur. Quand le commis s'eſt vêtu comme l'homme à équipage, ſon cœur eſt dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il ſe croit de niveau avec l'officier. *Tout eſt confondu*, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connoît plus perſonne.* Eh non ; laiſſez-les faire ; on diſtingue tous les états, quelqu'extérieur qu'ils prennent : *l'air qu'on veut ſe donner gâte celui qu'on a.* Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime : ce qui n'eſt plus nous ſaiſit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin ſous le plus riche habit ſe trahit toujours, & quelque choſe en lui vous dira, *c'eſt un faquin.*

CHAPITRE X.

Luxe, bourreau des riches.

SORS de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau;
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaises mœurs que sont les mauvais vers?
Laisse là nos écrits, & combats nos travers.
Viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble:
Le luxe dans lui seul ce monstre les rassemble.
Quoi! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
Des déclamations, de tristes lieux communs!
Des lieux communs! Non, non. Si je disois: Dorante
Fait briller à son doigt deux mille écus de rente,
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ses six chevaux;
De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
Le sallon coûte autant que le palais d'un prince;
Ce traitant dans un jour consume plus dix fois,
Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois.
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais si je dis: cet homme attendu sur la roue,
Pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui;
Ce qui perdit Fouquet, l'absoudroit aujourd'hui;
Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre;

Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps;
De sa vile moitié ce trafiquant infame,
Etale impudemment l'or que paya sa femme:
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux?
Non; grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien: je hais ceux dont le zele extrême,
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
Equitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume;
Ravaler nos Craſſus aux Romains du vieux tems,
Des pois de Curius régaler nos traitans;
A nos jeunes marquis, si foux de leur parure,
Du vieux Cincinnatus faire endoſſer la bure;
A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
Non, je serois gothique; & le morne Barton,
Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils discours se pâmeroit de rire.
Il est un luxe utile & décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens;
Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe, au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile;
Son simulacre est d'or, & ses pieds sont d'argile.
La vanité le sert, l'orgueil à ses genoux

Immole sans pitié, fils femme, pere, époux.
Squélette décharné, son étique figure
Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et son trône s'éleve au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques;
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs discours subtils j'aime la profondeur;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les savans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !
De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains;
Quels sont-ils ? la nature, & sur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude:
Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins;
Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
Dis-moi : quand l'air plus pur & la rose nouvelle,
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle;
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vases brillans ne contiennent les fleurs,
Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux?
L'art se tourmente en vain; la fraise que le verre
Par de fausses chaleurs couvre au fond d'une serre,
A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verds,
Pour flatter ton palais, insultent aux hyvers ?
Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,

D'un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche ?
Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature & de gâter ses biens.
L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices ;
Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi,
Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
Va, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
Joins l'hyver à l'été, le printems à l'automne ;
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change ;
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse en fuyant que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.

Puis vante-nous le luxe & ses recherches vaines !
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chyrisès chassé les maux secrets ?
D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? non, il ne veut qu'éblouir.
Dans ses discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense,
Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin ;

Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle,
Et je veux dès demain le voir époux fidele.
Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
Et je me fais garant de sa frugalité.
L'OR, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement;
L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux fous lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
Ou le sot fastueux qui, fier d'un vrais fracas,
Le dépense en objets dont il ne jouit pas?
Le chef de ses concerts lui choisit la musique,
Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
Un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
Il ne voit, ni entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
Font rire à ses dépens sans ruiner personne!
Car nous sommes bien loin de ce siecle grossier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
O quel pleurs verseroit un nouvel Héraclite!
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain faste s'enfler,
Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
Le seigneur aux commis disputer l'élégance,
Le duc des traitans même affecter la dépense,
Et ceux-ci dans un wist hasarder sans effroi
Plus qu'en six mois entiers ils ne valent au roi.
TOUTEFOIS dans le luxe il est un trait que j'aime,

C'eſt qu'au moins il nous venge, & ſe détruit lui-même:
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
Car dans un tems fécond en monſtrueux excès,
En vain vous m'étalez des ſottiſes vulgaires;
Vite engloutiſſez-moi tout le bien de vos peres:
Ou dans votre quartier obſcurément fameux,
Dans vos ſallons bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis ſentit bien l'importance.
Déployant dans ſon faſte une noble inſolence.
Mondor ſe ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ſes élégans croquis
Géliote chantoit dans ces fêtes ſuperbes,
Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant ſon amour,
Traitoit aux frais du ſot & la ville & la cour.
Enfin, ſon bilan vint: plus d'amis; ſa maîtreſſe
D'avance avoit ailleurs ſu placer ſa tendreſſe.
Lui, ſans pain, ſans aſyle, & d'un fatal orgueil
En habit jadis noir portant le triſte deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher ſa miſere,
Et pour comble de maux... il eſt époux & pere.
Damis vous ſoutiendra, qui l'eût pu ſoupçonner!
Que pour faire fortune il faut ſe ruiner.
Je le veux: toutefois peut-être eſt-il peu ſage
De riſquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéreſſé:
„ Le roi ſait qu'aux états j'ai ſeul tout éclipſé.
„ Au dernier camp, la cour en doit être informée,
„ J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée. „
Le roi, la cour, malgré des ſervices ſi beaux,
Laiſſent en pleine rue arrêter ſes chevaux.

Trop heureux le mortel, dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense,
Qui fait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé?
Sans prodigalité comme sans avarice,
Qui l'eût cru que le luxe unît ce double vice!
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux.
Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime;
Un bon maître eût instruit ses enfans; ses amis
A sa table à leur tour se seroient vus admis;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde,
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de l'être,
Il s'est fait indigent, de peur de le paroître.
Pour son leste équipage il fondit ses contrats;
Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas.
En faveur des rubis, dont sa femme étincele,
Hier chez l'usurier on porta la vaisselle.
Son cocher coûte cher. En revanche à son fils
Il achete au hasard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans sa rage
Sa fille au célibat, & sa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié:
Le bonheur fuit souvent un bon bourgeois à pié;
Et ton char fastueux promene la misere.
„ En effet, me répond ce gros millionnaire:
„ Ce discours que j'approuve est bon pour un faquin,

„ Dont l'aiſance éphémere expirera demain.
„ Avoir du goût chez lui ſeroit une inſolence ;
„ Mais moi, chargé du poids d'une fortune immenſe,
„ Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
„ Que demande mon nom, qu'impoſe mon état. „
Quoi, ton or t'importune? O richeſſe imprudente!
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur deſſéchés par la faim,
Et ces filles ſans dot & ces vieillards ſans pain!
Ton or te peſe, ingrat! Connois la bienfaiſance;
Sois pour les malheureux une autre providence.
Aux mains de ton paſteur cours dépoſer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux: qu'une aumône ſecrete
Surprenne l'indigent au fond de ſa retraite.
Du moins ſi tes bienfaits n'oſent reſter obſcurs,
Encourage nos arts & décore nos murs.
La peinture à tes ſoins remet ce jeune éleve;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve.
Ce monument gothique offenſe tes regards...
Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts?
Vois-tu près de tes parcs, ſous ton château ſuperbe,
Ces ſpectres affamés qui ſe diſputent l'herbe?
Vois-tu tous ces vaſſaux; filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile;
Laiſſe-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile;
Et que ſes humbles toits réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(*Anonyme.*)

CHAPITRE XI.

Plume de Commis.

COMPTEZ, ſi vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dreſſant de toutes parts comptes, quittances, borderaux. Sur combien de regiſtres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à ſa deſtination! Que de bureaux peuplés de ſcribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faiſant de la ronde & de la bâtarde!

QUAND il s'agiroit de reſſuſciter toutes les ſciences humaines, lors de la deſtruction de toutes nos bibliotheques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'emploieroit pas plus de papier. Comptez enſuite les commis des fermiers-généraux, des ſous-fermiers, des régiſſeurs, des adminiſtrateurs, des receveurs généraux & des receveux des tailles!

QUE de plumes occupées à griffonner ſur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, ſorties, péages, papier marqué, con-

trôles, centiemes deniers, insinuations, ensaisinemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs? Joignez-y enfin les *dix sols pour livre*, que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole*.

AJOUTEZ les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes; vous verrez un tiers de la ville qui verse l'encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

QUAND je vois ces regîstres qui égalent en grosseur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémissement comme si j'étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est fort indifférent de faire un *borderau*, & qui sont inhabiles à sentir l'ennui attaché aux arides calculs! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille! L'emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amusant, en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme regîstre.

Le moindre de ces commis à six cents livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté il fait un peu d'arithmétique : voilà sa science, voilà son gagne-pain. O frere du fils de Vaucanson, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde, on l'entasse, on en fait des piles. Bien !

S'il arrivoit un jour un bouleversement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes ensévelies un peuple nouveau, cherchant des monumens de ce que nous avons été, trouvât un gros regiſtre des *rentes ſur l'hôtel-de-ville*, au lieu d'un volume du Dictionnaire des arts, comme le savant ſcrutateur ſeroit déçu ! Comme il gémiroit d'avoir ſu lire la quittance d'un tontinier, au lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre poſtérité qui pourroit ſe méprendre. Ainſi, après bien des peines pour déchiffrer les manuſcrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en eſt reſſuſcité que quelques fragmens d'un miſérable ſcholiaſte ſur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? Qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit ſon gantelet dans un pot d'encre & appliquoit

ainſi ſa ſignature de toute ſa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliſeroient un paiement de douze ſols, qui conſtateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, ſigneroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe?

Il n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier ſur un commis de ſes bureaux. Le préſident ne regarde pas ainſi le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainſi un commis? par l'idée que la diſtance qu'il y a de ce ſerviteur à lui, n'eſt pas déja ſi grande que le haſard ne puiſſe la lui faire franchir.

Que je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jete un ſupérieur en traverſant ſes bureaux! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de ſa vue. Sa marche hautaine, ſa tête en arriere ſemblent dire à tous ces ſubalternes : *je vous nourris ; mais je ne vous apperçois pas.*

CHAPITRE XII.

Séminaire.

Ce mot formé du ſubſtantif latin qui ſignifie *ſemence*, annonce aſſez l'alluſion au mot *ſéminaire.*

La eſt donc la ſemence de tous les théologiens qui ſe répandront ſur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent & s'ennuient. Dans l'âge des paſſions ils s'occupent de theſes ſorbonniques; ils ont renoncé à leur ſexe pour l'appât d'une place qui les nourrira ſans le travail des mains; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-ſoupers clandeſtins, une reſtauration que ne leur offre pas la rigoureuſe frugalité de la table du réfectoire. D'un côté un violent appétit, de l'autre une abſtinence forcée les obligent d'appeller des mets auxiliaires. Ils ſe livrent en tremblant à ces agapes furtives qui conſiſtent à boire quelques bouteilles de mauvais vin & à manger quelque gâteau qu'un ſommelier complice a introduits malgré la regle: ce qui cauſe un bou-

leverſement total lorſque le ſupérieur en eſt inſtruit.

Il ne manque pas d'appeller ces goûtés des ſymptômes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met ſur le compte des *livres philoſophiques* l'amour des pâtiſſeries & des liqueurs. Sans ces maudits livres on chériroit les plats de la maiſon, & ils ſuffiroient à des eſtomacs dociles, qui n'auroient pas ſongé, dans leur rebellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces ſéminariſtes reclus au moment où la puberté jete dans le cœur de l'homme ſes plus vives étincelles, n'ont pour recours que des queſtions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénetrent, la baſe de ces fameuſes theſes chancele, & les ſéminariſtes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général eſt ſtupide, parce qu'il eſt compoſé d'une eſpece de païſans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller enſuite ſe faire ſous-diacres, & paſſer de là à quelqu'emploi de porte-faix eccléſiaſtique.

Ces épreuves ſacerdotales n'embelliſſent pas

leur physionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix visages grossiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans les hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur est plus caractérisée chez les séminaristes que dans tout autre assemblage d'hommes.

La moindre suspicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiste* ; le nom de *Socinien* fait trembler les voutes du séminaire. Il ne faudroit qu'un tome des œuvres de J. J. Rousseau pour fouiller la maison & faire accuser son possesseur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obscurciront leur entendement & les feront déraisonner le reste de leur vie.

Mais tel jeune prêtre qu'on a disposé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux rustiques, conçoit tout-à-coup le vide des questions oiseuses, s'occupe d'objets champêtres, fourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeste qui surchargeoit son

entendement dans ces solitudes où l'imagination échauffée se repaît d'idées creuses. Il est à remarquer que le corps le plus utile, les curés de la campagne, ont passé par les séminaires : mais ils n'ont fait qu'y passer ; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

Je ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglemens presqu'inévitables dans ces maisons où l'on entasse à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oisive a le plus d'activité, où les passions encore sans objets ne peuvent que s'égarer.

Les princes jadis se sont disputés à qui établiroit des séminaires ; & l'on a imprimé du séminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

CHAPITRE XIII.

Saisies.

Rien de plus fréquent & rien qui déshonore plus notre législation. On voit souvent un commissaire avec des huissiers, courant après un vendeur

vendeur de hardes, ou après un petit quinquailler qui promene une boutique portative.

Les communautés se font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables, que les avocats & procureurs choisissent de préférence.

Les communautés n'ont plus, il est vrai, de ces repas prolongés, où syndics, jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaisir des saisies.

On dépouille publiquement une femme qui porte sur son dos & sur sa tête une quarantaine de paires de culottes. On saisit ses nippes au nom de la majestueuse communauté des frippiers ; on enleve le misérable étalage d'un vendeur de boucles, parce qu'il a offensé les droits imprescriptibles des quinquailliers privilégiés ; on arrête un homme en veste qui porte quelque chose enveloppé sous son manteau. Que saisit-on ? des souliers neufs, que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les souliers sont enlevés par ordonnance, cette vente frauduleuse devenant attentatoire à la cordonnerie parisienne.

Que ne saisit-on pas aux barrieres, aux douanes ! Que de droits sur toutes les balles

& ballots du commerce ! On ne ſait où commence, où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir paſſé ſa vie à étudier le code ténébreux que les intéreſſés amplifient & interpretent à leur guiſe.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui ſur la librairie. Une cupidité ſubalterne a calculé qu'il lui ſeroit avantageux de s'emparer, ſans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la penſée humaine, ont été confiſqués. C'eſt à qui ſe diſputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres ſcandaleux ou ſatyriques que tout gouvernement a droit de ſupprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les élémens qui compoſent le matériel du livre viennent de la France, ont mis en jeu ſes manufactures, ont ſervi ſon commerce & vont contribuer encore à la circulation intérieure ; un brigandage ſecret ſaiſira ces marchandiſes ſans aucune formalité légale. On crevera les ballots ; un mouchard adroit y gliſſera ſubtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte

de la saisie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empresseront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent sans doute que ces infamies s'operent sous leurs noms; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel sur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue secrete des brigands a fait mettre de côté, sont bientôt retirés par eux, vendus, distribués. C'étoit d'abord à les entendre, un poison infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots & pestiférer la ville entiere. Quand le prétendu poison a passé par leurs mains, il a perdu toute sa malignité; on peut en amuser le peuple, c'est-à-dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des saisies.

Le goût de la lecture est donc assujéti à un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré, ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en est confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raisonnables & ceux qui sont marqués au coin d'une licence effrénée, sottise & génie, éloquence & galimatias: rien n'est exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuses conquêtes faites sur la li-

brairie étrangere compoſent des maſſes énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe abſent eſt ruiné ; mais le livre n'eſt pas détruit.

Il eſt des ſaiſies qui deviennent légitimes, quand elles tombent ſur des libelles ou ſur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proſcription la ſageſſe & le cyniſme, l'écrit inſtructif & la ſatyre impudente ?

Les livres qui ont cet odieux caractere, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'eſt-à-dire, de les broyer ſous une machine faite exprès, & qui métamorphoſe ces pages ſcandaleuſes en cartons utiles. Ils forment les tabatieres que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obſcene, mis en pâte & verniſſé, eſt dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de ſes anciens anathêmes ; il prend du tabac dans ce qui compoſoit jadis le *Portier des Chartreux*. Ainſi tout change & s'épure ; & pourquoi l'ame de l'auteur, dans une autre planete, ne ſecoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?

CHAPITRE XIV.

Hôtel des Enfans-trouvés

ON n'entre point dans l'hôpital de Enfans-trouvés sans reſſentir une profonde émotion. Dans une grande ſalle ſont plus de deux cents enfans nouveaux nés, couchés dans de petits berceaux rangés ſur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la miſere ou l'inſenſibilité ont conduites dans ce lieu de miſéricorde, ſont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la premiere goutte de lait, & ils périroient ſans la main qui les a recueillis. Eſt-il au monde un ſpectacle plus touchant!

A qui appartiennent ces enfans? le prince & le ſavetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rouſſeau, dort peut-être celui de Cartouche! Dans cette crêche où tous ces berceaux ſont placés, le ſang le plus noble eſt confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître!

SÉPARÉS à jamais du ſein maternel, privés

des tendres careſſes, des ſoins vigilans d'une mere, ils ne recevront point d'elle ces premieres inſtructions qui ſe gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom ſacré. Quand le deſtin leur ſouriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ſes dons, jamais ils n'embraſſeront les genoux d'un pere. La maiſon paternelle, aſyle du bonheur domeſtique; le devoir filial, ſi conſolant à remplir; tous ces liens ſi doux, qui nous attachent à la ſociété dès notre naiſſance & nous diſpoſent aux vertus, n'exiſtent point pour eux. La ſociété injuſte les flétrit du nom de bâtards; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le déréglement de ceux qui leur ont donné la vie?

HUIT mille enfans ſont dépoſés chaque année dans cette maiſon. On les reçoit à toute heure, ſans s'informer d'où ils viennent; & le lendemain ils ſont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naiſſant du ſceau de l'indigence, enveloppées de langes que la pitié a découpées d'un ciſeau économe,

ſont deſtinées à une vie laborieuſe & pénible. La charité active qui pourvoit à leur ſubſiſtance eſt encore impuiſſante; le grand nombre épuiſe ſes reſſources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent inſuffiſantes.

PAUVRE enfant! ce qui rend ton ſort plus à plaindre, n'eſt point les travaux, la maladie, ni la mort; la mort dans ton premier âge te ſeroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un pere! Et ton ame dégradée par le malheur ſuivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

QUELQUEFOIS de jeunes amans, près de devenir époux, vont enſemble tenir un de ces enfans ſur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rouſſeau, *d'en donner autant à faire à d'autres.* Cette cérémonie eſt pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'HÔTEL-DIEU ſe trouve en face de l'hôpital des enfans-trouvés: comme ſi l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'a-

voient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir ; mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue, & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité, aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer.

Non, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l'espece humaine.

En traversant ces salles où dorment dans la *crêche* tous ces enfans qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse & touchante, une idée me frappe. Qu'il me soit permis de la proposer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possedent un superflu considérable.

On a des manies puériles, vétilleuses, vicieuses ; & l'on n'en a point de vertueuses. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point un amateur de

l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui faſſe élever ſous ſes yeux des enfans abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans ſon écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit ſix, voir croître autour de lui ſix enfans dont il ſeroit le bienfaiteur. Quelle fête pour un cœur ſenſible !

QUOI ! parmi tant d'hommes opulens, aucun n'a dit : j'éleverai de ces enfans qui n'ont point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des citoyens ; un ſeul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompenſera de tous mes travaux.

LES paſſions ardentes, contrariées par les inſtitutions ſociales, ont peuplé ce ſéjour. „ Ces enfans, (dit Shakeſpeare avec ſon éner-„ gie accoutumée) dans l'acte vigoureux & „ clandeſtin de la nature, ont reçu une ſubſ-„ tance plus abondante, & des élémens plus „ forts que n'en peut fournir un couple épuiſé, „ qui va dans une couche inſipide travailler „ ſans plaiſirs à la création d'une race d'avor-„ tons engendrés entre le ſommeil & le ré-„ veil. (*) Parmi tant d'individus, que de

(*) *Le Roi Léar*, acte I, ſcene VI.

talens divers à cultiver ! Que d'ames fortes à diriger au bien ! Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt années de soins ; il ne faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des frais d'éducation.

Il est bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révérée par les sauvages, ne soit pas en usage parmi nous. La foule des nécessiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption seroit sans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité sans en avoir les chagrins ; il ouvriroit son ame à l'ame qu'il trouveroit sensible & reconnoissante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuses ne seroit plus son fils. L'enfant adopté perdroit totalement le nom de son pere & toute relation avec la source dont il sort.

Qui sait si l'histoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaisante ? Si l'homme n'est pas mieux connu, c'est que l'on n'a pas encore tenté les expériences suivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui sait si, en élévant de

la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante ? & comme l'on distingue les vins généreux & les fruits savoureux de telle année, si l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres ?

J'ai eu occasion de remarquer que presque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & subséquentes offroient des hommes d'un sens plus rassis.

Je laisse à l'imagination le soin de développer ce que ce projet a de fécond; je ne fais que l'indiquer; mais si je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'histoire naturelle, qui doit servir plus que jamais à nous éclairer sur toutes les étranges modifications de la curieuse espece humaine.

CHAPITRE XV.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent, ils se plaignent de la cabale; mais quand ils réussissent, c'est à leur propre mérite qu'ils attribuent le succès dans toute son étendue.

AUTREFOIS il y avoit des cabales contre la piece: aujourd'hui il y en a pour. Si l'on est sifflé à la premiere représentation, on se releve à la seconde. L'arrêt du parterre inflexible est cassé deux jours après par un parterre bénévole, qui met une espece de gloire à ressuscíter l'auteur.

LA farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere représentation. On juge la piece détestable; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece est jouée trente fois de suite.

LE cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'existe plus. Ce rôle singulier, & que j'ai vu dans ma jeunesse, s'est effacé & ne figure plus dans nos spectacles. Il se forme bien quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux; mais tous les accès

de la jalouſie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

Il y a trois ſortes de parterres; celui des gens de lettres, qui ordinairement eſt trop ſévere; celui des gens du monde, qui n'a pas aſſez de ſenſibilité : c'eſt la troiſieme portion du public qui ſait apprécier l'auteur & le récompenſer de ſes efforts. Les auteurs de profeſſion ſont de mauvais juges, parce que leur maniere propre eſt trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'HISTOIRE du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuſes, qui déceleroient le tour d'eſprit de la nation.

PEU de pieces bonnes ou mauvaiſes, qui n'aient produit un bon mot, quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

DE tout tems le parterre a été le ſiege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'eſt diſputé auſſi vivement pour & contre la ſtructure de quelques hémiſtiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes diſcuſſions paroiſſent

toujours incroyables à quelques hommes de ſens, qui d'ailleurs aiment les vers & le théatre.

L'ORGUEIL des auditeurs a toujours été aux priſes avec la vanité de l'auteur. De ce conſtit il en eſt réſulté des ſcenes très-plaiſantes, où le cœur humain ne s'eſt pas moins développé & montré nu, que dans les révolutions les plus ſérieuſes.

LE public veut que l'auteur ſoit modeſte. Le plus habile eſt donc celui qui ſait déguiſer ſon amour-propre, & qui ſemble prêt à l'immoler devant ſon arrêt : alors ſa déférence lui ménage le ſuccès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur; & puis quand elle eſt généralement établie, il ſe plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'éleve trop haut, ni qu'il pouſſe ſes branches en toute liberté; il ſe réſerve le droit du ciſeau.

QUAND un auteur voit jouer ſa piece, tout au milieu de ſes craintes, de ſes alarmes, de ſes friſſons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l'aſſemblée redoutable qui le juge. Ce moment inſpirateur lui fait naître de ſingulieres idées; mais il ne les produit point au-dehors : c'eſt là ſon ſecret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état fait auſſi ſes petites réflexions mentales, & ſourit en ſecret plus d'une fois; car on ne ſauroit dominer le troupeau de l'eſpece humaine, en quelque genre que ce ſoit, ſans être tenté d'en rire : c'eſt un mouvement involontaire.

Auteurs & rois, vos idées particulieres ſont plus rapprochées que vous ne penſez; & votre coup-d'œil ſur la maſſe des ſpectateurs, au moment où ils prononcent ſur vous, a, ſi je ne me trompe, plus d'un rapport. Pourquoi ne converſez-vous pas plus fréquemment enſemble ? Vous pourriez vous communiquer des apperçus délicats, qui aideroient à ſavoir manier légérement la bride inſenſible qui mene le courſier ombrageux, mais docile; car, pour en impoſer à un parterre tumultueux & à une nation en effervescence, les moyens, du moins je l'imagine ainſi, ſont à peu près les mêmes.

Que de rois ſifflés ſur le grand théatre, qui, avec des riens, auroient pu ſe faire applaudir à toute outrance!

CHAPITRE XVI.

Lorgnettes.

Il y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux diſſimulent leur perfection pour uſer d'un inſtrument inutile, & qui n'annonce le plus ſouvent que l'affectation. N'en eſt-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enleve ce trait ſi délicat, ſi tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

Que devient l'expreſſion de cet organe éloquent, lorſqu'on ne peut l'appercevoir qu'à travers un cryſtal qui le fatigue ?

Que l'homme du jour craigne de montrer ſon ame toute entiere ; que, ſachant qu'elle ſe réfugie dans les regards, il en voile le mouvement expreſſif ; que cette formule, favoriſant ſon orgueil, le diſpenſe de ſaluer, l'enleve aux rites officieux d'une politeſſe fatigante :

fatigante : je vois qu'il veut paſſer au milieu de la foule ſans y reconnoître perſonne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos ſpectacles ? Eſt-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues myopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

TANDIS que la lorgnette eſt dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens preſque convulſifs, qui déparent les plus beaux viſages.

ICI, c'eſt une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre ; mais l'envie de bleſſer les cœurs eſt trop fortement caractériſée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'eſt un regard languiſſant & étudié, qui ſe porte avec nonchalance à gauche & à droite ; elle croit ſe donner ainſi l'air du ſentiment, & l'on ne montre que le menſonge dans cet organe de la penſée.

ON apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air diſtrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries ; je parle

de cette affectation de promener incessamment ses yeux, comme si la curiosité étoit toujours dans le même degré d'activité, & de détruire, par une pétulance bizarre ou une langueur mensongere, cette expression naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux; & les femmes, quelle que soit la foiblesse de leur vue, devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE XVII.

Philosophie.

Il eût été peut-être à desirer que l'idée de la *double doctrine*, que les anciens philosophes enseignoient suivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ou ne pas s'ouvrir sur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas exposé la philosophie aux furieuses & outrageantes déclamations des sots, des igno-

rans, des méchans ; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des ſouverains. L'uſage d'une double doctrine auroit ſatisfait les génies élevés & les eſprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le repréſente, le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent ſans préparation au milieu d'un peuple, elles cauſent une exploſion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumiere. D'ailleurs chacun ſe croit appellé à juger & à prononcer ſur ces graves & importantes matieres ; il en réſulte une confuſion & une diſcordance qui ne produiſent que du bruit ; les ſciences livrées indiſcrétement à tous les eſprits perdent de leur majeſté ; elles ſe dégradent ſous des mains téméraires, folles ou baſſes, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conſerver la réputation des ſciences & de ceux qui les cultivoient ; mais une précaution ſage pour empêcher les eſprits eſclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la diſcuſſion ne con-

vient qu'aux ames généreuſes, parce que les ames timides les abaiſſent à leur niveau, tandis que les eſprits violens déplacent au lieu d'arranger.

UN naturel pervers & corrompu décompoſe la ſignification préciſe des mots, & loge les idées les plus fauſſes dans les termes les plus ſacrés. La multitude ne ſait plus à qui elle doit demander l'inſtruction; & des nuages pâles, formés par les paſſions les plus contraires à la recherche de la vérité, obſcurciſſent les notions morales qui méritent le plus de reſpect.

CES réflexions ſont ſuperflues, on le ſait; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des ſciences: mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorſqu'on lit ces brochures licencieuſes ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expreſſions ſont dénaturées de leur véritable ſens, où les mots qui réveillent l'attendriſſement du ſage ſont profanés, où l'on ne ſait plus ſi c'eſt la folie ou la perverſité qui a pris la plume.

CE paragraphe demanderoit un certain développement: ce ſera pour un autre ou-

vrage ; il n'eſt applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il faudroit combattre les principes ſans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager ceux-ci, en ſéviſſant contre leurs dangereuſes idées.

CHAPITRE XVIII.

Point central.

APRÈS avoir conſidéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications ſortent du même tronc ! Comme les branches s'étendent au loin ! Quelle impulſion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voiſines ?

LA police de Paris a une correſpondance étroite avec la police de Verſailles, de Saint-Germain-en-Laye ; & s'étendant plus loin, avec celles de Lyon & des autres villes provinciales : car on ſent bien qu'elle ſeroit imparfaite, ſi elle ne pouvoit ſuivre le per-

turbateur de l'ordre public, & ſi la diſtance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

LA correſpondance de la police pariſienne ne ſe borne donc pas à ſon enceinte ; elle regne plus loin, elle va juſqu'à Bruxelles ; & c'eſt dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir ſe donner le plus de licence, que l'adminiſtration vigilante épie les diſcours & ſurveille ceux qui établiroient leur audace ſur le degré d'éloignement.

AINSI la police de Paris, après avoir embraſſé la France, pénetre encore en Suiſſe, en Hollande, en Allemagne ; & quand il en eſt beſoin, l'œil eſt ouvert de toutes parts ſur ce qui peut intéreſſer le gouvernement. Quand il veut être inſtruit, il l'eſt à coup ſûr ; quand il veut frapper ſérieuſement, il eſt rare qu'il manque ſon coup.

ON comprend que la machine ne ſeroit pas entiere, & que ſon jeu manqueroit l'effet deſiré, ſi elle n'embraſſoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au levier la longueur néceſſaire. Que l'eſpion ſoit ſoudoyé à Paris, ou à cent lieues,

la dépense est la même, & l'utilité devient plus grande.

Il est en politique des nuances si fines, que la police de Versailles, par exemple, n'est plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractere; il faut qu'elle compose incessamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit suivre un autre régime.

Ce qui est indifférent à Paris ne le seroit pas toujours à Versailles; & la sévérité dont on use dans la capitale contre quelques désordres, échoueroit auprès de la maison du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces observations fondées sur l'expérience admettent donc des différences essentielles dans les branches de la police; il faut changer de poids & de mesure, selon les tems, les lieux, les personnes & les circonstances. Il n'y a point de regles fixes; on doit les créer sur le champ, & les actions les plus versatiles ont leur sagesse & leur raison.

Voila ce que les législateurs en gros n'apperçoivent point : c'est à la pratique qu'il est réservé de saisir ces nuances; il faut une

politique uſuelle, & pour ainſi dire journaliere, pour bien décider ſans précipitation, ſans foibleſſe & ſans rigueur, ce qui ſeroit une faute grave à Verſailles, une ſimple imprudence à Paris, une choſe indifférente à Lyon, & le tout ainſi réciproquement.

Or cette ſcience a non-ſeulement ſes détails & ſes fineſſes, elle a encore ſes variations & quelquefois même ſes oppoſitions. Il faut dans les adminiſtrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour ſavoir frapper juſte, & frapper à propos ſans épouſer des terreurs imaginaires; ce qui, en fait de police eſt la plus grande faute qu'on puiſſe commettre.

Or vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix majeſtueuſes; mais auriez-vous deviné celles-ci? Quoique ſecretes, elles exiſtent; elles ont leur ſageſſe, & même leur profondeur. Quatre lieues de diſtance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune reſſemblance; & il n'y a point de ville principale qui ne ſoit obligée, en modelant ſa police ſur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La

devise de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

CHAPITRE XIX.

Prédicateurs.

QUAND un moine s'ennuie dans son couvent, il compose quelques sermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut sortir de la classe commune, & se mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytere, il songe aussi à prêcher.

C'EST à qui attrapera un bon *avent* ou un bon *carême ;* car les honoraires augmentent selon les fonds de la *fabrique.* Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il en a cinq cents.

LA loueuse de chaises influe sur le choix des sermoneurs ; elle stipule verbalement dans son bail avec la *fabrique*, qu'on choisira des orateurs accrédités, & elle hausse le prix en conséquence. Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l'église,

& renchérit les chaiſes. Il faut la voir trotter dans le ſaint lieu ; on ne peut s'y aſſeoir que ſous ſon bon plaiſir : elle vous fait la loi.

ENTREZ dans une égliſe. Si la loueuſe de chaiſes a la mine humble, le prédicateur eſt médiocre ; mais ſi elle eſt inſolente, aſſeyez-vous.

TOUS ces ſermoneurs rêvent d'aller prêcher à la cour ; ils ſe bercent tous de cette eſpérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ſes vingts premiers vers, ſonge à l'académie françoiſe. C'eſt qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduiſoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une abbaïe. Autre avantage. Le jeudi ſaint on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *veſpérie* du prédicateur, avec toute ſa garde, & il ne fait pas le moindre geſte d'improbation. Pluſieurs même ont paſſé les bornes ſans qu'il en ſoit rien réſulté : ce n'étoit qu'un ſermon.

ON diſtribue la liſte imprimée des prédicateurs, & c'eſt à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un eſt admiré de la

petite bourgeoiſie, l'autre attire les gens à équipage.

IL y a de quoi s'amuſer pour un obſervateur, en allant, dans le tems du carême, d'égliſe en égliſe. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs ſi uniforme. Ici, c'eſt un gros moine tout bouffi & tout ſuant, qui s'agite dans ſa robe craſſeuſe; là, vous verrez un prêtre de paroiſſe, qui, vêtu d'un ſurplis blanc, dans un élégant coſtume & friſé *à la déiſte*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller ſa paraſite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

PLUS loin, c'eſt un fanatique bourru, qui ſe déchaîne, écume & ſe tranſporte contre ce qu'il appelle la *philoſophie* & les *philoſophes*. Il veut pénétrer ſon auditoire de ſa pieuſe rage; il tonne devant des janſéniſtes qui ſont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui ſont venus auſſi; mais pour rire tout bas des contorſions & du ſtyle de l'énergumene.

TOUT ſermoneur, en deſcendant de

chaire, obtient une collation; il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedeau lui apporte du vin & du ſucre; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux dames: *prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partageons, de grace, ce biſcuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'orateur; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les abbés de la paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne*; & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe; il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le privilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les journaliſtes ne s'aviſeront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur pré-

che à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

POINT de métier plus aiſé que celui de prêcher des ſermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute compoſition, quand on connoît le magaſin dont je vais parler.

SUR le mont Saint-Hilaire eſt un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce ſingulier Paris !) qui tient depuis long-tems la plus étrange boutique qui ſoit dans toute l'Europe. Dans une vaſte armoire, il a entaſſé les manuſcrits de deux à trois mille ſermons ramaſſés de toutes parts, & qu'il a fait copier par des ſcribes de toute eſpece.

QUAND le jeune eccléſiaſtique, qui s'eſt vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phraſes oratoires, ne ſe ſent pas inſpiré, d'un pied furtif il va à neuf heures du ſoir dans la boutique cloſe du vendeur de ſermons.

L'ARMOIRE s'ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, Monſieur l'abbé ? une *Conception*, une *Nativité*, une *Aſſomption* ? Voilà

quinze *Jugement dernier*, douze *Pardon des injures*, trente-deux *Paſſion :* choiſiſſez. - - Non, dit le diacre, c'eſt une *Conception immaculée* qu'il me faut. - -

UNE *Conception immaculée ?* Mais cela n'eſt pas ſi commun que le reſte. - - Il me la faut Je voudrois de plus un ſermon *ſur la vaine gloire*, & puis y joindre un panégyrique de la Madelaine, conſidérée comme non péchereſſe. - - Je vous entends, monſieur, je n'en ai que trois copies ; après les *Conceptions*, les *Madelaines non péchereſſes* ſont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les paſſerois à cinquante ſols.

L'ABBÉ monte ſur une chaiſe, armé d'un flambeau ; choiſit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte ſous ſa ſoutane à pas précipités un bon rouleau de ces pieux manuſcrits, s'enferme, pille des phraſes à droite & à gauche, fait un *centon* de tous les morceaux dérobés & que perſonne ne réclamera. Son ſermon & ſon panégyrique ainſi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme aſſurance, & les vingt écus qu'il

à laiſſés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

QUAND un ſermoneur eſt venu à bout de ſe compoſer de cette maniere un *Avent* & un *Carême*, ce qui peut ſe monter à une vingtaine de diſcours, & qu'il les a bien appris, il eſt auſſi ſûr de ſon exiſtence, qu'un comédien qui ſait un pareil nombre de rôles. L'eccléſiaſtique peut parcourir toutes les provinces du royaume: par-tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

EH bien, tous ces ſermons ſont bons, excellens, quoique mauvais; ils contiennent toujours quelques principes de morale; car elle a cela d'admirable qu'elle intéreſſe tous les cœurs, quel que ſoit le ſtyle. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, ſe réveille lorſqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ſes phraſes à tous les orateurs décédés! Les idées ſorties de la favorable armoire, n'en ſont pas moins bonnes. Il les diſtribue au peuple qui a beſoin d'inſtructions. Pour peu qu'il déclame avec juſteſſe, l'éloquence paroît jaillir de ſa tête. Il touche, il pé-

netre, il attendrit; & les traits empruntés de l'heureuſe boutique font impreſſion aux deux bouts de la France.

LES ſpectacles où la morale touchante eſt montée ſur la ſcene ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit ſous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces ſermons quelques paſſages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme, & celui qui les entend ſe parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire eſt nombreux, moins la parole eſt perdue; car chacun s'applique en ſecret ce qui lui convient.

LES habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques diſcuſſions de myſteres & de dogmes; ils ſe ſont rapprochés des proteſtans, ſi ſupérieurs en ce genre aux catholiques.

LA prédication chez les proteſtans eſt ſimple, populaire, inſinuante, remplie de détails fins, propres à être ſaiſis par tous les caracteres: elle n'eſt ni orgueilleuſe ni dure; la controverſe, ſource de tant de querelles, en eſt bannie. Ces diſcours prononcés au peuple

chaque

chaque dimanche font une partie considérable du culte. Le catholique, le luthérien, l'anglican peuvent les entendre avec édification; & plus d'un bon pasteur espere qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

Les prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs protestans, ne les connoissent pas; ou bien ils obéissent aux préjugés que leur inspire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, sans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ses discours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours sa sublime apostrophe à Louis XIV : *Et toi, prince, que j'honorai jadis comme mon roi, & que je respecte maintenant comme le fléau de Dieu, tu auras aussi part à mes prieres!*

Le prédicateur que j'ai entendu & suivi avec plus de plaisir, c'est le P. Élysée, Carme-déchaux. Il a du style, de la raison & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres sur l'*éloquence de la chaire*, comme on a fait beaucoup de poétiques pour l'art du théatre. Il se trouve

que ceux qui ont fait les meilleurs sermons comme les meilleurs drames, n'ont suivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE XX.

Parcs.

TERRES incultes & qui ne sont pas rares aux environs de Paris. Ce vaste enclos fermé & solitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir son ennuyé possesseur. De tristes marronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrein est perdu pour l'agriculture, & l'impôt qui devroit le frapper, le respecte. Si la charrue s'étoit promenée sur ces terres en friche, le collecteur seroit venu & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre est oisive à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre sur le champ où fleurit la vigne, où croissent les épis.

CES parcs recelent du gibier qui n'appartient pas aux propriétaires; il est au roi; lui seul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent

ces enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait sortir le gibier quand Sa Majesté est dans la plaine, afin que toute piece passe à la portée de son fusil.

CHAPITRE XXI.

Francs-Maçons.

Les francs-maçons ne sont point persécutés à Paris ; on leur laisse tenir loge tant qu'ils veulent ; *loge d'adoption*, ou loge à femme. Ils n'ont pas rencontré un marquis Tascani, Florentin, qui, sous l'autorité de Sa Majesté Catholique, a poursuivi avec la plus grande rigueur une société qui s'est fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d'affaires d'état.

Les loges de francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point emprisonné *les freres* ; on ne les a point mis au secret de justice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent ensemble, font de la musique, lisent des vers ou de la prose, sans qu'aucun ministre soit tenté d'imiter la bizarre administration du Florentin, qui probablement voulant perdre quel-

ques jeunes seigneurs *maçons*, qui approchoient du roi, enveloppa dans la proscription toute la société. On a dû bien rire de la fougue du Florentin, lorsqu'il fut renvoyé, & que cette grave affaire se fut tournée en plaisanterie; car c'est ainsi qu'elle devoit finir.

Les francs-maçons rigoureux trouvent un si grand relâchement dans les assemblées maçoniques qui se tiennent à Paris, qu'ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs*, les *dévorans*, les *gavots* sont presque inconnus, parce que ces sociétés fondées par la nécessité & le besoin, & qui se rendent, dans les forets ou dans les lieux déserts, des services importans, ont dû se fondre dans un tourbillon où l'on ne cherche que la distraction, l'amusement, le goût du plaisir. Voilà le seul nœud de ces petites associations qui, n'ayant point l'esprit de parti, sont fort éloignées de tout fanatisme; & il n'y a que le fanatisme, comme l'on sait, qui fasse les bandes, les sectes, & les bonnes confréries.

Aussi la police laisse-t-elle en repos toutes ces assemblées nouvelles, qui, loin de l'in-

quiéter, ne lui déplaisent pas ; & les hommes qui ont le besoin & le plaisir de se rassembler, s'embarrassent peu du signe qui les réunit, pourvu qu'ils s'assemblent.

La loge des *neuf sœurs* s'est distinguée par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des séances académiques. Le charme de la littérature en faisoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célebres & contemporains fraterniser dans cette loge, malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prêtoit à la réflexion. Plusieurs loges joignent à leurs travaux la pratique assidue de la bienfaisance ; & on a honoré publiquement une pauvre fruitiere qui, ayant onze enfans, en avoit adopté un douzieme avec le sentiment de la tendresse & le courage de la charité. Cette récompense de la vertu sans faste a été imaginée par des francs-maçons ; ils s'amusent, & ils sont charitables.

CHAPITRE XXII.

Latrines publiques.

ELLES manquent à la ville. On eſt fort embarraſſé dans ces rues populeuſes, quand le beſoin vous preſſe; il faut aller chercher un privé au haſard dans une maiſon inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou, quoique vous ne cherchiez point à prendre.

AUTREFOIS le jardin des Tuileries, le palais de nos rois, étoit un rendez-vous général. Tous les chieurs ſe rangeoient ſous une haie d'ifs, & là ils ſoulageoient leurs beſoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette ſécrétion en plein air: les terraſſes des Tuileries étoient inabordables par l'infection qui s'en exhaloit. M. le comte d'Angivillers, en faiſant arracher ces ifs, a dépaïſé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques, où chaque particulier ſatisfait ſon beſoin pour la piece de deux ſols; mais ſi vous vous trouvez au faux-bourg S. Germain, & que vos viſceres ſoient relâchés, aurez-vous le tems d'aller trouver l'entrepre-

neur ? L'un se précipité dans une allée sombre, & se sauve ensuite ; l'autre est obligé, au coin d'une borne, d'offenser la pudeur publique ; tel autre se sert d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette* ; il transforme le siege de la voiture en siege d'aisance : ceux qui se sentent encore des jambes, courent à demi-courbés au bord de la riviere.

AUJOURD'HUI les quais qui forment une promenade & qui sont un embellissement de la ville, révoltent également l'œil & l'odorat ; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de se promener de ces côtés là : ce seroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il sauroit dans quelle saison de l'année les estomacs manquent de ton ; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie observateur.

MAIS les médecins sont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaise percée ; ils se moquent même des inspecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une science nouvelle, longuement écrite & grandement caractérisée sur les quais de la capitale. C'est là où se réfléchit sans voile l'état de tous les ventres actifs & passifs ; & les médecins vont feuilleter les

livres poudreux des bibliotheques, tandis qu'ils ont sous les yeux la vraie démonstration des épidémies, occasionées par la nature des alimens, ou par l'inclémence de l'air.

Et d'où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un réglement fait par Henri II : „ Sur les plaintes (dit le roi) „ des héritiers des personnes décédées par la „ faute des médecins, il en sera informé & „ rendu justice comme de tout autre homicide, „ & seront les médecins-mercenaires tenus de „ goûter les excrémens de leurs patiens, & „ de leur impartir toute autre sollicitude ; „ autrement seront réputés avoir été cause de „ leur mort & décès. „

Nous ne renvoyons pas les médecins au réglement de Henri II ; nous disons seulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les observations les plus détaillées, les plus amples, les plus suivies, juger des formes & des similitudes, étudier enfin ces physionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la science expérimentale décédée, qui s'offroit pour les instruire ; & si

l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la riviere, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces observations météorologiques ne joindroit-on pas *l'état des quais ?*

Les endroits où l'on a mis pour inscription, *défense, sous peine de punition corporelle, de faire ici ses ordures*, sont justement ceux où se rendent les affairés. L'inscription, au lieu de les écarter, semble les inviter. Il ne faut qu'un exemple isolé pour amener trente compagnons.

Tel est le résultat d'une immense population. Toute séance à table en exige une à la garde-robe; & puisqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas aussi des latrines ?

Les personnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination est toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui satisfont grossiérement les besoins de la nature, les repoussant même loin d'elles & de leur société, sont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils déposent en plein air. Les excrémens du peuple avec leurs diverses configurations, sont

inceſſamment ſous les yeux des ducheſſes, des marquiſes & des princeſſes. O quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-deſſus! Mais, quel dommage! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes ſur ce point ſont plus patientes que les hommes; elles ſavent ſi bien prendre leurs meſures, que la plus dévergondée ne donne jamais le ſpectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaſte. Les obſervations deſirées des médecins, ſi un jour elles avoient lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens maſculins; il faudroit recourir ailleurs pour conſtater celui des femmes.

CHAPITRE XXIII.

Égouts publics.

La magnificence romaine s'imprima ſurtout dans ces utiles établiſſemens, néceſſaires à la ſanté, à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien, & puniſſoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut conſtruit à Paris un grand égout, appellé l'*égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le tems qu'il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Ménil-Montant, parcourt de là du côté du nord preſque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues verſent dans ce grand égout, dont l'embouchure eſt dans la riviere de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égout aſſez vaſte & profond n'étoit point couvert; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à l'aide d'un réſervoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau ſuffiſoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de ville de vendre le terrein de cet égout; on l'a couvert, on a permis de bâtir deſſus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuiſines & des latrines; précaution inutile ſans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit viſiblement enfermer des foyers peſtilentiels.

Dès 1778, on s'apperçut dans le faux-bourg S. Honoré qu'une odeur putride ſe répandoit

& incommodoit beaucoup les voisins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Colisée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce faux-bourg, peu instruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Colisée. La véritable cause de l'odeur infecte répandue dans le faux-bourg, vient de ce que les égouts des cuisines & les sieges des latrines versent incessamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l'état où il est, ne sera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra essayer d'y entrer; il y perdroit la vie. Quel sera le remede assez prompt, assez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abimes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipyle dangereux; l'air & les rayons du soleil absorboient du moins auparavant ces terribles exhalaisons. Ainsi l'intérêt de quelques particuliers a emprisonné la peste dans un quartier salubre. Puisse-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chymistes modernes, qui se jouent de tous les myasmes meutriers, & qui offrent de descendre dans les latrines

avec la même confiance qu'un danseur de la foire voltige sur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE XXIV.

Cabarets borgnes.

AUTREMENT dits *tavernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs; j'y fuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques sensations désagréables.

C'EST là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchise qui mérite d'être observée; car les passions qui sont à nu, ont une originalité piquante.

CURIEUX de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un faux-bourg. J'entrai au lieu désigné, & je demandai à souper. Il me fut servi sur un bout de table; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une salle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir soixante couverts.

SUR les dix heures du soir, je vis tout-à-coup entrer tumultueusement dix-neuf per-

dards, seize créatures & dix enfans, qui s'emparerent de la table, la chargerent de débris de viande, poissons, légumes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb, mais dans des vases de grès.

Je fis semblant de sortir, & me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuse, jeta tout-à-coup sur la table; tant en monnoie qu'en liards, une somme de quatre-vingt-quatorze livres dix-sept sols neuf derniers, dont ces mendians ne paroissoient pas satisfaits, disant que la surveille leur recette avoit passé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *trésorier*. Un autre qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre considérable de vieux bas, souliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout seroit remis à leur frippier de l'abbaïe Saint-Germain. On estima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le ré-

sultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils bûrent vingt-deux pots, plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils consommerent aussi deux livres de sucre, un quarteron de tabac à fumer, seize cotterets & fagots.

De ces femmes, plusieurs avoient des enfans qu'elles allaitoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer singuliérement leurs chiens; car ils les embrassoient & leur parloient avec une affection sentimentale que n'a pas la plus jolie femme baisant son épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroissoit le chef calculateur; il régla les comptes, distribua l'argent, & parla long-tems des affaires de la société. Il s'agissoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, & de les dépofer chez tel gargotier qui les acheteroit en masse.

Cette espece d'hommes ne connoît ni la dissimulation ni l'hypocrisie. A la moindre contradiction, le visage de telle femme se tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement :

mais les hommes cédoient conſtamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme & le ſecouant vigoureuſement, ſon voiſin calma tout-à-coup ſa colere, en lui diſant : *aſſieds-toi, c'eſt une femme qui parle.*

Les femmes criailloient & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expreſſions. Elles avoient un caractere de liberté abſolue, & leur idiôme groſſier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendians, de chiffonniers, de ces revendeurs & revendeuſes qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de ſuite; ils ſembloient ſe deviner plutôt que de converſer entr'eux. Quoiqu'on fît dans ce tems là la chaſſe aux mendians, & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette perſécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profeſſion étant mixte.

Il m'eſt impoſſible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot; mais leur langage étoit précis, énergique,

gique, & aucun d'eux ne tardoit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La religion & l'état n'auroient rien eu à reprendre à leurs discours. Ils juroient, il est vrai, ils employoient fréquemment le saint nom de Dieu ; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaise habitude, ainsi que chez plusieurs parisiens qui ne sont pas de la classe des gueux.

Leur souper étoit des restes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce ; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amusent. Tout se consomme à Paris ; la chymie a beau décomposer les alimens & nous parler de ses gaz, l'estomac robuste ne connoît pas tous ces nouveaux systêmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raison que Winslow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'osoit se baisser pour ramasser une épingle, dans la crainte de se rompre une fibrille à lui connue ; de même le chymiste n'ose quelquefois manger, de peur de s'empoisonner.

Le gueux qui ignore ce que révelent le ſcalpel & le creuſet, mange ce qu'il trouve, ainſi qu'il ſe charge du fardeau qui lui eſt offert.

La délicateſſe ne régnoit pas parmi eux, mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit & ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché: & prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit: pluſieurs demeurent dans les environs; mais le plus grand nombre n'uſe pas de draps blancs: car ils couchent tous enſemble ſur de la paille, faiſant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occaſion de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte eſt ſur une table de bois informe à deux pieds de diſtance d'un menétrier qui fait danſer une populace de dé-

guenillés ; c'eſt un ſoldat & une ſervante qui boivent enſemble ; c'eſt le rire & la miſere qui s'accollent près de ce vaſe de plomb enduit d'une craſſe rouge.

S'IL ſurvient une rixe à la ſuite des fumées du vin frelaté, le jurement & la main partent enſemble ; la garde accourt, & ſans elle cette canaille qui danſe alloit ſe tuer au ſon du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a beſoin pour être contenue, & ſe repoſe ſur elle du ſoin de terminer les fréquens débats qui naiſſent dans les cabarets.

CE qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette ſoldateſque, ce guet qui met le *holà*, eſt compoſé de ſavetiers habillés de bleu, qui le lendemain quand ils auront dépoſé leur fuſil, ſeront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vidé la pinte de plomb. Ainſi c'eſt le petit peuple qui agit ſur le petit peuple ; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces ſoldats, *les ſoldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les ſoldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe eſt

assurée d'une longue vie ; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre & récalcitrant ; & alors ferrant les menottes à celui qui a résisté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de crosse de fusil, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui représente le guet, n'avoit que des houssines, ce qui ne blessoit pas comme le canon du fusil, ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dérision, *ganter* un homme. Quelquefois ils passent les bornes de la sévérité, & cela devient révoltant.

Les vins, la bierre, & les liqueurs sont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude, & je ne sais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoisonneurs. Un conseiller au parlement, dans ce siecle, opina à la mort contre un cabaretier falsificateur, soutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis ensemble.

Ces perfides distributeurs qui alterent un

breuvage fait pour reſtaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux mêmes ſans doute les funeſtes accidens qui doivent réſulter de leurs mélanges. Plus inſtruits, ils ne s'expoſeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit ſimple & raiſonné, qui inſtruiroit tout-à-la-fois le cabaretier & le peuple; qui feroit ſentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, ſeroit très-utile, ſur-tout s'il indiquoit encore le remede contre les accidens de la boiſſon frelatée.

QUI fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées ſaines de morale & de phyſique?

CHAPITRE XXV.

Lettres de Cachet.

JE ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles exiſtent, qu'importe leur origine? Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure ſe voit priſonnier par la même force qui arrêteroit un prince du ſang dans ſon palais.

L'auteur auroit-il bonne grace de se plaindre quand son Alteſſe Royale obéit tout auſſi promptement que lui ?

CLOVIS, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela eſt démontré. Louis XIV & Louis XV en ont diſtribué une belle quantité, & n'en ſoupoient pas moins de bon appétit. Cela n'eſt que trop vrai.

BLACKSTONE les condamne ouvertement. Linguet, ſorti *de la Foſſe aux lions*, *de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les diſtribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* ſont contraires au droit naturel ; que tout homme eſt né ici-bas avec l'entiere propriété de ſa perſonne ; que le ſieur *Henri* ne peut pas couper ſa promenade légalement ; mais tous les livres poſſibles ne détacheront pas une ſeule pierre des crénaux de la Baſtille, n'abaiſſeront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaiſſeur des verrous. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur ; il continuera ſes fonctions ſilencieuſes ; & le philoſophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que

les lettres de cachet; en recevra une le lendemain. Trois cent mille hommes, cinq cent millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Baſtilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'arrêté de la part de Sa Majeſté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de repoſer dans ſa mémoire. La petite *eſtampille* (*) vous a fait paſſer rapidement les *guichets*, & la ſignature de la main auguſte, qu'on liroit avec reſpect, ſeroit du moins une conſolation pour le pauvre priſonnier qui ſe diroit à lui-même: *le roi de France ſait que je ſuis ici; ſa volonté ſoit faite!*

Mais cette petite *eſtampille* déſœuvrée, qui dans un moment de mauvaiſe humeur peut ſe promener un dimanche à Verſailles dans un certain cabinet ſur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade reſtaurante; ô voilà ce qu'on

(*) L'étranger ne manquera pas de demander qu'eſt-ce que l'*eſtampille*? Je lui ôterois tout ſon plaiſir, ſi j'allois lui expliquer tout de ſuite ce que c'eſt. Qu'il s'enquierre.

ne fauroit digérer! Or il faut avouer qu'on ne peut enviſager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on ſoit) un *eſtampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant; mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par diſtraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent ſur la terre ou qui planent dans l'eſpace des airs.

COMBIEN délivre-t-on de lettres de cachet année courante? je n'en ai point la liſte; ce que je puis affirmer, c'eſt qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande: on en refuſe. Peſez bien ce mot, cher lecteur, & diſpenſez-moi du dangereux commentaire.

LES priſons d'état ſont déſertes, en comparaiſon de ce qu'elles contenoient de priſonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu: enfin l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* aſiatique.

LE cardinal de Fleury a ſigné trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les Janſéniſtes ne ſont plus empriſonnés, & le trône de Pha-

ramond ne paroît pas pour cela en grand danger.

TANT d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *eſtampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumieres & de modération. Il faut leur en ſavoir gré.

CES empriſonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que ſur un très-petit nombre d'hommes ; c'eſt-à-dire, ſur les agens publics & ſecrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou ſur ceux dont la plume ou la langue eſt trop indiſcrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix ne ſont pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Pariſiens ont plus peur d'un commiſſaire que d'un *eſtampilleur*.

LE tems n'eſt plus, il eſt vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet ;* où il y avoit un bureau ouvert à toutes les paſſions violentes, ſourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des empriſonnemens. Ce tems que j'ai vu eſt abſolument paſſé, Dieu ſoit loué.

LA *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil

eſt devenu depuis peu plus commun que l'empriſonnement ; c'eſt d'abord une économie pour l'état. Enſuite ne vaut-il pas mieux reſpirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus ſauvage, que d'entendre le cri lugubre des ſerrures, ſous la rude main *des porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne proferent que des monoſyllabes atterrans.

Le priſonnier d'état, ſeul avec l'imagination, ſon plus grand bourreau, envie le ſort des porte-faix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf ; & ſi la voix glapiſſante d'un porteur-d'eau parvient juſqu'à ſon oreille, il voudroit avoir la ſangle entre les deux épaules, monter deux ſceaux en équilibre à un ſeptieme étage par un eſcalier obſcur & tortueux.

Ce doit être un grand ſupplice que cette inaction forcée, & la ſolitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus déſeſpérante encore que la perte de la liberté.

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abuſives, tortionnaires ; lorſque ſon neveu a commis un délit,

qui va le livrer à la juſtice & l'expoſer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ſes propres principes. Que fait l'oncle ? il va ſe jeter tout éperdu aux pieds du miniſtre ; il implore un *ordre*, pour dérober ſon neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui ſauvera ſa famille du déshonneur !

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché : c'eſt ſa femme qui en eſt l'auteur ; il ne peut publier le crime, ſans flétrir ſix enfans innocens dont le nom eſt encore cher à la patrie. Le crime reſtera impuni, & la vie même du mari eſt en danger, ſi l'autorité ne vient promptement au ſecours. Les loix ordinaires ne peuvent rien ; la trahiſon eſt à ſon comble ſans la main du pouvoir ſuprême. N'eſt-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable ?

Un pere ſe rend accuſateur de ſon fils auprès du miniſtre ; c'eſt un vieillard déshonoré, ſi la juſtice qu'il implore eſt lente & contentieuſe. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philoſophe, ſolliciter juſqu'à vingt lettres de cachet contre ſa famille ? Sans un plus grand

examen, il doit être par là même le plus infortuné des hommes.

MAIS quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accusatrice d'un pere ! N'est-il pas un juge sacré ? Nos formes juridiques sont trop grossieres pour descendre dans le secret des familles; & si elles sont dissoutes tout-à-coup par des passions non réfrénées, que deviendra l'état qu'il faut considérer comme un assemblage de plusieurs familles ? Les ministres (il ne faut point chicaner ici sur les mots) ne sont-ils pas aussi des juges ?

DANS les *affaires d'état*, dont les ramifications pénetrent & s'étendent de plusieurs côtés, qui descendent dans plusieurs conditions, se trouve un traître qui va vendre un secret important qui va donner une clarté fatale. La nation est lésée, si la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs si étrangers à ces faits, donneroient au coupable le tems de compléter son audace avec pleine impunité

TOUTES les *lettres de cachet* ne sont donc pas injustes; il en est de nécessaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur

importante utilité dans certaines circonſtances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la ſociété de monſtres ténébreux, qui ſe flattoient que les loix civiles ſeroient impuiſſantes à leur égard.

Le mal, c'eſt qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou ſur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devroit être conſidérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terraſſer les géans ambitieux ou téméraires, pour les enſévelir en un clin-d'œil ſous leurs rochers audacieux. Mais il eſt indigne, je crois, de la majeſté de ces fleches foudroyantes, de tomber ſur ces roſeaux babillards, où le barbier a enfoui ſon ſouffle, pour ſoulager la démangeaiſon de ſa langue intempérante.

Il eſt des délits d'une nature ſi particuliere, dans une conſtitution monarchique, qu'elle a beſoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux ſans doute les gouvernemens dont toutes les parties ſont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens ſupplée aux priſons d'état! Mais ces gouvernemens ainſi organiſés ſont rares ſur la face du globe.

QUAND il n'y aura ni vengeance, ni surprise, ni petitesse dans la distribution des *lettres de cachet*; que ce tonnerre, s'élançant à propos du sein du paisible Olympe, n'aura point l'air d'une misérable fusée qui vous blesse au hasard, cette foudre des rois absolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majesté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de puissance, il les regarderont comme la sauve-garde de l'état & du trône.

ON ne sauroit détruire, hélas! ce qui est fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reste. L'autorité qui s'éclaire & qui n'est plus inhumaine, rendons lui pleinement justice, admet chaque jour des modifications; elle a senti qu'il étoit de sa dignité & même de son intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont insensiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

LE comique (car où n'est-il pas?) se mêle au sérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terrasser est dans la poche de l'exempt, personnage qui n'exerce pas sans plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux en secret de la foudre qu'il porte; il se croit

l'oiseau de Jupiter : mais il marche à la maniere des serpens ; il se glisse, vous guette, se courbe devant vous, s'approche de votre oreille, & l'œil baissé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules : *je suis au désespoir, monsieur ; mais j'ai un ordre, monsieur, qui vous arrête, monsieur, de par le roi, monsieur.-- Moi, monsieur ?- Vous même, monsieur.* Vous balancez un instant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations.... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérentieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous seriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup désarmé. Vous auriez des pistolets, que vous les tireriez en l'air & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ses révérences ; il s'établit même entre vous un combat de politesse & d'honnêteté. C'est une réciprocité de mots civils, de complimens, jusqu'à l'instant où les verroux retentissans vous séparent de l'homme poli qui va rendre compte de sa mission, & dont le métier, assez lucratif, est d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité possibles.

CHAPITRE XXVI.

Corbillard.

VASTE char servant aux magnifiques obseques des princes, où l'on porte à son dernier gîte un grand personnage mis en plomb. Il va au lieu de sa sépulture se reposer, le plus souvent de quels travaux ? des fatigues journalieres de la chasse.

LA marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés & portant le deuil de Son Altesse, quel spectacle bizarre ! Les crêpes du cocher pendent jusqu'à terre. Les chevaux, sous la casaque noire & blanche qui les couvre, sont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char est élevé & fort ample, comme si le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt sont peintes au dehors d'une maniere également large & tranchante.

MAIS tandis que le deuil environne ce char funebre, sous sa vaste toile qui est très-épaisse, doublement & triplement tendue, sont des

ouvriers

ouvriers en veste, qui jouent aux cartes & aux dez sur le cercueil royal pour se désennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici est un fait.

On diroit que ce corbillard est l'image des courtisans qui semblent s'affliger, & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la tristesse; au-dedans des cœurs est la distraction.

Non, rien ne peint mieux les revers de la grandeur & le néant des représentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons selliers, ces charrons qui, commandés pour racommoder le corbillard en cas d'accident, sont cachés sous la toile tendue, & roulent les dez sur le corps de l'éminent personnage, lorsque tout l'appareil d'un deuil fastueux, les flambeaux, les crêpes, le cortege sacerdotal, les aumoniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.

CHAPITRE XXVII.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce ne n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs diviſions. On rit, &, ſelon la coutume, on charge les couleurs. Il eſt vrai que les autres états malheureuſement ne préſentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les profeſſions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, & tout ſemble les déſunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville ſans ſe rencontrer une ſeule fois. On eſt toujours fort empreſſé à leur faire des rapports infideles ou chagrinans. Le public s'amuſe de leurs rixes & ſemble les exciter à ſoutenir le combat. Il ſeroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdroit des ſcenes plaiſantes, ſans compter ce que cette union auroit de force & d'aſcendant pour en impoſer à ſes vagues déciſions.

AINSI le public, qui tout-à-la-fois veut rire

& conſerver ſa dignité, aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une ſottiſe, on la cache avec ſoin. Si c'eſt un auteur, mille bouches ſont ouvertes pour la porter ſur les toits. On ne ſe met pas aſſez à la place d'un homme à qui l'on diſpute un ſtérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts, & qu'on veut inhumainement rabaiſſer au milieu de ſes premiers ſuccès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux, il a peut-être le droit de ſe montrer ſenſible. On a été ſouvent injuſte, violent à ſon égard; on l'a attaqué indécemment; & l'on exigera néanmoins qu'il chériſſe ſon adverſaire: comme ſi dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faiſoit aucun ombrage.

Malgré les diſcours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oſerons le dire) ont moins de haine que d'orgueil, moins d'envie que d'ambition. Ils ſe voient & ſe rencontrent avec plaiſir; ils ſentent qu'ils ſont néceſſaires les uns aux autres; ils ſe plaiſent dans leurs diſputes vives & intéreſſantes; & quoique prolongées, elles finiſſent paiſiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous oſerons croire que, s'il ſe fréquentoient da-

vantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de se connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant sur leur caractere respectif que sur leurs talens. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes; lesquels sont le ressort actif & nécessaire de leurs travaux. Mais en même tems il est assez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quand au reproche qu'on leur fait d'avoir le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris que des hommes qui ont la fibre aussi irritable, aient un amour-propre exalté lorsque des sots, nés pour l'apathie, se permettent d'être chatouilleux à l'excès?

Il faudroit aussi distinguer l'agresseur de celui qui ne fait que repousser l'injure, peser les circonstances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit suivre les démêlés des personnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut descendre dans ces détails; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, mal-

gré tout ce qu'on publie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres ſincérement liés entr'eux, qui s'aiment, qui ſont plus encore, qui s'eſtiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le deſpotiſme au fond de leur cœur, & qui ſe connoîtront ou que l'on reconnoîtra ici ſans que nous les nommions, les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y ſollicite, & nous appercevons le tems peu éloigné, où avertis par le ridicule, ils ſe pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié ſe concentrera alors toute entiere contre les ſatyriques de profeſſion. Ceux-ci ſont les vrais ennemis de l'eſpece.

NOTRE averſion contre toutes les claſſes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons ſur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un ſouverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé verſificateur *Boileau*, qui, au lieu d'armer la poéſie contre le vice & les méchans, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ſes rivaux. Exemple fatal, que l'inſolence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

CET écrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthouſiaſme, ni ſenſibilité. Aſſervi à

l'esprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terrassé l'hérésie, & l'encourageoit, en rimes bien sonores, à poursuivre son système d'intolérance. Puis il jetoit de l'opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit; il se moquoit, lui bien pensionné, du poète pauvre; il railloit cruellement Colletet de son indigence, qu'il eût pu soulager.

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
Va demandant son pain de cuisine en cuisine.
. . . . . .
Horace a bu son soul quand il voit les Menades;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le succès d'un sonnet.

L'HOMME qui a laissé ces vers subsister dans la réimpression de ses œuvres pendant quarante années, sans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

TOUS les critiques de nos jours, qui se croient des Boileau, veulent marcher sur ses traces, & appellent les injures littéraires *la défense du bon goût*. Mais leurs satyres aussi inutiles que dures tombent dans le mépris; on

ne les lit plus, & ils sentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'est un mauvais métier que celui de médire.

CETTE fureur de dénigrer les productions de son confrere au nom du *goût*, de l'invectiver en renonçant aux premieres regles de l'honnêteté & de la justice, de transporter dans le paisible champ de la littérature la fougue des passions tumultueuses, est une vraie maladie qui ne cesse d'agiter quelques écrivains ; mais ils en sont punis : aucun de ces détracteurs n'a su faire encore un bon ouvrage. Ils ne sortent pas de la médiocrité. En répétant sans cesse que tout décline, il ne reste d'eux que le souvenir infamant des injures qu'ils ont adressées aux hommes de lettres les plus estimés & les plus connus.

CHAPITRE XXVIII.

Mèches à lampe.

C'EST pour vous, mes chers confreres, hommes de lettres, veilleurs déterminés, que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches*

qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe ſtudieuſe pourra brûler ſans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches ſont compoſées de coton & treſſées ſur le métier; elles ſont enduites d'une ſubſtance graſſe, d'une odeur légérement aromatique. En brûlant elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que ſoit l'huile qu'on emploie; elles jetent une flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*académie des ſciences*; elles ſont de l'invention de M. *Léger*, demeurant rue *Serpente*. En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empreſſe de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaiſir & l'inſtruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers:

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le génie; il méditoit encore.

CHAPITRE XXIX.

Tête tranchée.

C'EST un phénomene, tandis que les pendus ſont communs. Un tête tranchée laiſſe un long ſouvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La derniere qui tomba ſous le fer du bourreau, fut celle du comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

LE préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde ſoit flétri; mais quand il tue en ſéparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'eſt imprimée ſur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du ſang. Ainſi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud. (*)

(*) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je ſouhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'eſt honteux que pour le criminel,
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

C'EST précisément le contraire. L'opinion régnante est visiblement déraisonnable & injuste ; elle pouvoit avoir son équité lorsque les familles étoient patriarchales ; & qu'on punissoit pour ainsi dire, les chefs qui n'en avoient pas surveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille est hachée, que le fils à peine adulte quitte son pere, que le frere est étranger à son frere, comment l'absurdité & la cruauté de ce préjuge n'ont-elles pas encore servi à le ruiner de fond en comble ?

UN descendant des Montmorenci, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans sa maison. Les parens du comte de Horn, coupable du plus lâche assassinat, ne seront pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve sous la régence ; & un marchand de drap, parce que son beau-frere qu'il n'a jamais vu se sera fait pendre, ne pourra parvenir aux petites charges distinctives de sa petite communauté !

QUOI, les grands ont su s'affranchir de ce préjugé, & ils l'imposeront encore aux petits, & les petits ne sauront pas raisonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi, pour le

crime d'un seul, diffamer toute une famille! Quoi, cette déraison ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voisins qui, se dérobant à toutes les especes de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant!

QU'ARRIVE-T-IL parmi nous? c'est que le juge qui va prononcer l'arrêt contre nn criminel, s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainsi dire, que sur des gens de la lie du peuple; les autres classes forcent l'impunité, le châtiment a perdu sa terreur, & les loix leur majesté.

ON a vu sans frémir le plus monstrueux des spectacles. Des parens avertis que leur cousin seroit exécuté; pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la prison & mêler du poison aux alimens du condamné! Cet attentat qui offense toutes les loix divines & humaines, a été préconisé, tant le point d'honneur aveugle l'homme, & le prive des lumieres naturelles! Une famille entiere, qui empoisonne par orgueil un de ses membres plutôt que de laisser aux loix leur dignité & à la punition son exemple! est-il un plus grand crime contre la société?

TEL malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite somme; mais tel qui sera condamné à perdre la tête aura causé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur; le fils du second aura encore droit aux distinctions honorifiques. Il est ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable; il est presque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi son païs, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées aussi absurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus assujétissant, car il ne tient qu'à l'opinion publique de se réformer elle-même. Les nobles ont dit : nous monterons sur l'échafaud sans honte; que les roturiers aient le courage & le bon sens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

ON ne fait plus trancher les têtes, disoit un ancien officier un peu chagrin, se promenant aux Tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles; le cimeterre brilloit, frappoit & passoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes? demanda un badaud. L'officier passant du grave au plaisant avec cette

légéreté qui n'appartient qu'aux François : un gentilhomme, continua-t-il, condamné à mort sous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorsqu'il feroit un certain signal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *c'est fait, monsieur, secouez-vous ;* & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux sous le regne de Louis XIII, & déplora le siecle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE XXX.

Laitieres.

Une ordonnance de police a sagement défendu d'apporter du lait dans des vases de cuivre : mais le païsan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, & le transvase au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falsifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoise trompe la bonne-foi publique, comme si elle étoit de la ville.

Mais une faute plus grave, une cause réelle d'insalubrité, c'est que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

LES laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant : *la laitiere ; allons ; vîte !* Aussi-tôt les petites filles, à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empressent de descendre de leur quatrieme étage ; & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce seroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux est distribué.

CETTE consommation est devenue considérable, depuis que le peuple, ne sachant plus que boire vu les impôts & la falsification, a pris un goût effréné pour la café ; c'est une habitude journaliere dans les trois quarts des maisons de la ville. (*)

(*) Dans les montagnes de la Suisse, sur les rochers escarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'usage du café au lait poussé jusqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetiere*, le *moulin à café*, le *sucrier*, parmi les ustensiles de premiere nécessité ! D'où vient que le goût de cette boisson a pris si généralement & presqu'à

Ces laitieres en cotte rouge, basanées, & le plus souvent ridées, ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poètes, qui copient Théocrite & Gessner, près des choux & des carottes du faux-bourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant, de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie; mais ces figures voluptueuses & séduisantes qu'il s'est plu à représenter, ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

---

la même époque dans des climats différens? C'est une fureur. Mais que la Suisse pauvre paie un tribut aussi considérable à l'opulente Amérique, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve qui donne à la canne à sucre un débouché nouveau & prodigieux? Les harangeres de la halle, les vendeuses de marée, ces femmes robustes prennent le matin leur café au lait, comme la marquise & la duchesse. C'est aux gens de l'art à déterminer en derniere analyse l'effet de cette boisson sur les tempéramens. Je ne vois plus personne à Paris déjeûner avec un verre de vin.

CHAPITRE XXXI.

Contraſte des Pariſiens avec l'habitant de Londres.

LES mœurs & le caractere de deux peuples voiſins, rivaux conſtans dans la carriere du génie & de la gloire, offrent des contraſtes remarquables, qui peuvent également ſervir à leur curioſité & à la perfection de leurs uſages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes reſpectives; & ſaiſis d'une vivifiante émulation ſe diſputer avantageuſement le ſceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de ſervir & reſpecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philoſophie, qui tempere les fureurs erronées de la politique; & le tems n'eſt pas éloigné peut-être, où chacun d'eux ſe réconciliera avec les idées qui lui ſemblent aujourd'hui les plus étranges.

IL eſt vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui ſe touchent. Elle s'eſt plu à établir une ſéparation morale, qui a droit d'étonner

tonner quiconque sait réfléchir. De Calais à Douvres tout change, au point que, dans plusieurs choses, ce sont les contraires qui font contraste.

L'ESPRIT philosophique, qui envisage toujours la gloire de l'espèce humaine avant celle d'une nation particulière, prenant un juste milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvéniens, mais sans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités sagement à profiter de l'échange de leurs idées: commerce digne d'eux, & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point sur le sol sanglant des batailles.

CET esprit de sagesse & de prévoyance pourroit aller plus loin dans son effor. Il pourroit annoncer d'une maniere non équivoque, la possibilité d'une alliance neuve, prochaine, constante, & singuliérement avantageuse pour ces deux peuples : alliance qui ne sera regardée comme une chimere que par le vulgaire des politiques, servilement attachés au vieux protocole des plus funestes idées.

CES politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change au-

tour d'eux, & que le progrès des lumieres néceſſite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

QUAND le philoſophe lit l'hiſtoire, il eſt aiſément convaincu que les nations ont fait juſqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

SI l'Anglois & le François, par un plus fréquent commerce & par l'épreuve mutuelle de leur caractere, pouvoient affoiblir cette ancienne jalouſie qui les a aveuglés juſqu'ici ſur leurs vrais intérêts; s'ils vouloient reſpirer dans une concorde parfaite & dans l'oubli de toute diſparité d'opinion, ils ſentiroient bientôt que leur antipathie n'eſt ni fondée ni réelle; qu'elle peut s'évanouir aiſément, & qu'ils ſont plutôt nés pour méler & accroître leurs lumieres, & s'il faut ſe permettre l'expreſſion, pour jouir de leur ſupériorité naturelle ſur les autres nations de l'Europe.

CETTE alliance ſi plauſible aux yeux du philoſophe, & ſecrétement deſirée par quelques politiques à vue profonde & élevée, verſeroit des deux côtés l'inſtruction, l'abondance & l'exemple ſalutaire des plus heureuſes innovations.

Si la nation Angloise, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la simplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domestiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aisance à ce luxe fastidieux & ridicule, qui semble éloigner les vraies jouissances à mesure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter plusieurs des sages coutumes de ce peuple voisin & respectable: & ce n'est qu'en l'étudiant sans préjugés & avec le desir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieuse variété d'inventions & d'améliorations, qui causent une si agréable surprise aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre industrie, il faut avouer que le travail manuel, la philosophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne sont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voisins. Heureuse patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juste équilibre l'assujétissement aux loix & la dignité de l'homme!

Puisse ce peuple qui vient d'éteindre ses discordes civiles, après avoir donné, dans cette crise violente, l'exemple des plus étonnantes ressources, offrir à ses voisins la communication de ses richesses, de ses lumieres, de ses arts, & les doubler en les échangeant contre les nôtres! Ce sera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin de ses véritables avantages, c'est-à-dire, de tous ceux qui lui sont accordés par sa situation, ses loix & son génie.

Déjà les dames portent sur leur tête la coiffure dite *l'union de la France & de l'Angleterre.* Il y a plus de sens & de raison dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE XXXII.

Athéisme.

Nous ne le dissimulerons pas; il n'est que trop répandu dans la capitale: non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres souffrans, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de se plaindre du fardeau pénible de

l'existence ; mais parmi les riches, les hommes aisés, qui jouissent des commodités de la vie.

Il faut considérer en même tems que cette déplorable erreur n'est pas raisonnée chez le plus grand nombre, & que c'est plutôt oubli, insouciance, distraction, amour effréné du plaisir. Chez d'autres, l'athéisme est la goutte sereine de l'ame ; leur ame manque de toute espece de sensibilité. Ceux qui l'affichent ne sont plus dans les sociétés honnêtes que de misérables perroquets, répétant des phrases vieillies & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre détestable, & ce scandale est proscrit presqu'universellement.

L'ATHÉISME est la somme totale de toutes les monstruosités de l'esprit humain. Il y entre de l'orgueil, du fanatisme, de l'ignorance, de l'audace ; c'est une manie destructive, qui fait un désert du brillant spectacle du monde, & qui avoisine beaucoup la démence.

Oui, l'orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroitre n'avoir rien de commun avec les pensées les plus reçues, a donné naissance à l'athéisme, d'autant plus que ce cruel système a une fausse apparence d'élévation,

de grandeur. C'eſt un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conſcience. Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieuſes; ils ſe ſont étourdis pour étourdir les autres; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus inſenſés qu'ils ne le ſont en effet. Au reſte, le plus hardi ne ſauroit franchir le doute; & quand il dit je nie, cela veut dire, *je doute.*

AVOUONS en même tems que l'eſprit de parti s'eſt ſervi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adverſaire & lui faire une bleſſure profonde. Le janſéniſte appelle le moliniſte athée; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéiſme contre le philoſophe.

QU'UN homme dans ſa maiſon mette ſon pot au feu le vendredi; la dévote, en mangeant ſon brochet, décide qu'il eſt athée. C'eſt un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu enfante. Un habitué de paroiſſe appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire paſſer pour athées des hommes

dont les écrits respirent la morale la plus saine & la plus intéressante. Cette accusation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop prodiguée, elle se détruit d'elle-même.

L'ATHÉE par système est un être dangereux ; & l'homme le plus éclairé doit penser comme le peuple, qui juge par instinct que le plus ferme appui de la morale sera toujours dans la connoissance du grand Etre qui scrute le fond des cœurs ; tandis que celui qui n'environne pas cette majestueuse idée, est nécessairement plus près qu'un autre de tromper son semblable, de ne contraindre aucune de ses passions, & d'immoler tout à lui-même.

APRÈS y avoir long-tems réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans son malheureux système, par la même raison que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.

CHAPITRE XXXIII.

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Ecoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine; c'est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup; tous deux parlent à la fois, & aucun ne se pique de répondre.

AU moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangeres à l'objet; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques sols use la poitrine des deux discoureurs.

ON a déja beaucoup parlé dans une chambre; mais ce n'est pas encore assez: il est d'usage de recommencer la conversation à la porte, sur le pallier & tout le long de l'escalier. On se répond encore quelques mots jus-

ques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

Dans les cafés, oyez les disputes criardes, bavardes & sottisieres. Ici sont des rimeurs échauffés, qui se transportent pour ou contre des hémistiches; plus loin d'épais bourgeois, qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familiere aux Parisiens, que chaque table de café a son parleur. S'il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie, & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers & charretiers, après les jurémens usités, commencent entr'eux une rixe de paroles grossieres; les gourmades n'arrivent qu'à la suite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les coches d'eau on ne s'entend point; c'est une rumeur confuse, perpétuelle. Les mariniers ont peine à se communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à se rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les passagers. Alors c'est une bordée d'injures précipitées; c'est à qui réduira son voisin *aux abois*. Les voix tonnantes &

aigues se répondent ; & les coches sont à deux cents toises, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une sottise modulée sur un ton particulier.

Il est donc impossible au gouvernement de lier la langue du Parisien. Affilée, aiguisée, babillarde, pétulante, elle s'exerce sur tout & par-tout. On babille dans le sallon doré, comme dans la tabagie enfumée; on s'arrête dans les rues pour causer. Les voitures séparent les dialogueurs qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, se rejoignent aussi-tôt pour achever leur phrase futile.

Est-ce dans l'organisation du Parisien qu'il faut chercher la source de ce déluge verbeux, intarissable? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entieres, & les journalistes ont reversé ensuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journalistes ne sont-ils pas des especes de babillards, qui entassent par jour, par mois, par semaine, des mots vides de sens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaise structure d'un hémistiche, emploient à cette grande réformation plusieurs feuilles de

papier ? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliſte ne commence-t-il pas ſon rapport par vous parler du ſiecle d'Auguſte & du ſiecle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naiſſante célébrité d'un auteur ? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures ſur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N'a-t-on pas répété faſtidieuſement dans toutes les ſociétés leur ennuyeux parallele, & les jeunes rimeurs ſavent-ils dire encore autre choſe ?

PHOCION appelloit les babillards, *larrons de tems*. Il les comparoit enſuite à des tonneaux vides, qui rendent plus de ſon que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des ſalons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles !

VAINEMENT voudroit-on étouffer dans le Pariſien un babil indiſcret ou préſomptueux qui lui eſt naturel ; ce penchant eſt irréſiſtible. Depuis la tête du miniſtre juſqu'à la jambe du danſeur, il faut qu'il diſe ſon mot ſur tout ; il faut qu'il répete l'épigramme du jour ; c'eſt pour lui un triomphe. Mais ſon caquet eſt auſſi inconſtant que ſes idées. Attendez huit jours, & ce parler bruyant qui ſembloit devoir

tout renverser, quittera un édit ou un ministre, pour tomber sur une ariette ou sur un demi-poète.

CHAPITRE XXXIV.

Fat, Fatuité.

Le magistrat, quand il est fat, l'est beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croiroit que le fat de nos jours est une espece de misanthrope qui fronde tout, affiche un grand fonds de mépris pour tous les hommes, & feroit infiniment caustique s'il avoit le talent de l'être ? Sa mémoire n'est plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il est silencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

La fatuité prend sa source à la cour, & n'y existe pas, parce que le courtisan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur ; mais le fat veut imiter le courtisan,

& les manieres fauſſes, affectées, naiſſent en foule. De là vient qu'un fat de cette eſpece dit à la ville : *J'arrive de la campagne.* --- *Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté ſi ſinguliere ; quelle manie avez-vous de vous inviſibiliſer ?* --- *C'eſt que nous avons chaſſé la groſſe bête.*

Les ſottiſes pariſiennes ſont ordinairement ſi fugitives, qu'on ne peut plus les conſidérer que comme des ombres légeres, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le perſiflage a diſparu avec les agréables du jour ; le ton des halles, illuſtré pendant un moment par Vadé, n'eſt plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne ſont plus *divines.*

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-maîtres papillonner de loge en loge, faire les ſinges par le trou de la toile, traverſer le théatre, tracaſſer les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus ſe ranger en haie aux portes des ſpectacles, penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aiſe les jambes des femmes qui deſcendent des équipages. Aujourd'hui c'eſt le paſſe-tems des clercs de procureurs. Il faut leur dire auſſi que les pe-

tites-maisons n'ont plus l'air de mystere, & que les petits-soupers se font tout bonnement chez soi.

Je regrette le tems où les gens du bel air ne savoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout; tel marquis converse, comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV disoit à Philippe V son fils, partant pour l'Espagne : *Ne paroissez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'esprit de la nation fidélement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire, en d'autres termes; on ne fait s'habiller, marcher, converser qu'à Versailles; mais supportez un peu ces Espagnols, sur lesquels vous allez régner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'esprit sur un grand fonds d'arrogance, telle est l'essence du fat de nos jours. Il paroît dans telle société infiniment aimable, & dans telle autre infiniment sot. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un sérieux, un flegme remarquable; il se peint tout en laid, excepté son propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artiſtes célebres, de tous ceux qui ſe diſtinguent dans les ſciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a preſque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux ſont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de ſoie, de petites graces maniérées. Ils parlent d'un ton modeſte de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philoſophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui viſe à toutes les ſortes de diſtinctions : ce ſont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végetent à Verſailles.

Il eſt auſſi des fats parmi quelques écrivains qui s'encenſent d'abord réciproquement, & ſe font paſſer les uns les autres pour de ces génies dont la nature eſt avare, & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maiſon pendant ſept à huit mois : mais au bout de ce tems, une brouillerie ſurvient ; ces grands génies ſe tranchent l'un l'autre leur tête de coloſſe, & ne s'appellent plus que pygmée.

Quelle eſt l'ambition d'un fat de cette

eſpece ? C'eſt le plus ſouvent de captiver la ſtupide adminiſtration de quelque plat perſonnage.

LE philoſophe, jeté dans cette foule d'hommes à prétentions, ſe croit quelquefois obligé de ſacrifier aux bizarreries & aux uſages de la ſociété. C'eſt une erreur de ſa part, & qui eſt même déſavantageuſe à cette ſociété; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, ſi ce n'eſt lui ? Qui oſera s'écarter de la route commune, ſi ce n'eſt l'homme diſtingué par ſes lumieres & par ſes mœurs ?

POURQUOI donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? c'eſt qu'il redoute le ridicule, arme légere & perçante du beau monde ; mais lorſqu'enfin les hommes haraſſés de leurs propres préjugés auront conſenti à ſecouer les plus tyranniques, ils ſeront tout étonnés que perſonne n'ait oſé le premier porter la main à un édifice auſſi fantaſtique.

JUSQU'A quel point peut-on braver la mode? C'eſt une grande queſtion.

NOTRE politeſſe a pris la teinte d'une ironie malicieuſe : on ſubſtitue le compli-

ment

ment à la penſée. Il eſt convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne diſe rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode eſt le ton de la bonne compagnie; & il eſt preſque permis d'être pervers, lorſque l'on eſt très-poli.

On diſſimule les propos déſagréables qui ſont venus à notre connoiſſance, parce que ce n'eſt plus le tems où un mot équivoque, un geſte d'inadvertance exigeoit du ſang. On n'a plus la même attention dans ſes paroles, & l'on ſe venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont bleſſés.

Quand la logique ſcholaſtique jouiſſoit encore de quelqu'honneur, on raiſonnoit de ſuite en diſcutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le ſtyle épigrammatique a pris faveur, on paſſe de branche en branche, & une converſation raiſonnée & ſuivie paroîtroit inſoutenable.

On diſoit autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promeſſes!

Si la vraie politeſſe conſiſte dans l'inten-

tion, qu'eſt au fond la nôtre ? Mais dans ſon menſonge elle met du liant dans le commerce du monde, & perſonne pour ſon intérêt ne s'aviſe de pénétrer au-delà de la ſurface.

Il nous eſt venu depuis peu une clarté fatale ; on s'eſt apperçu que le deſir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée deſtructive ? c'eſt le ridicule que le fat moderne a ſu jeter ſur une vertu, & le plus ſouvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE XXXV.

Table.

On ne dine plus qu'à trois heures, & les repas ſont devenus très-courts. Qui oſeroit arriver dans une maiſon pour ſouper avant neuf heures & demie ! On aime mieux tuer le tems, ou reſter à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu, que de ſe préſenter avant l'heure décidée par l'uſage.

Pour ne pas avoir l'air d'un déſœuvré,

l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparoiſſe ; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix, comme ci-devant, *madame eſt ſervie :* il ſe montre.

POURQUOI prie-t-on à ſouper ? pour faire voir qu'on a un excellent cuiſinier ; pour étaler ſa vaiſſelle & ſa porcelaine. Pourquoi préſente-t-on différentes liqueurs & différens vins ? A peine y goûte-t-on ; on n'a pas le tems de boire ; on ſe leve de table précipitamment ; on n'a voulu montrer que ſa magnificence.

LE poëte qui dévore comme un loup, trouve que le tems des repas eſt furieuſement abrégé. Il a beau ſe rabattre chez le fermier général, celui-ci raccourcit ſes repas comme le grand ſeigneur, & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poëte n'a-t-il pas déja fait une ſatyre contre ces repas ſuccincts ! Il eſt paſſé, le bon tems de la gourmandiſe ! Le ſervice change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne ſervant & n'écoutant perſonne, de très-mauvaiſe humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'eſt un académicien vorace ; il fait

qu'il n'a pas de tems à perdre ; il regrette le ſiecle de Charlemagne, où l'on reſtoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuſe a l'eſtomac d'un académicien ; venez le voir manger. Cela eſt plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'EST à table, c'eſt à la clarté des bougies que les femmes aiment à ſe montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-tems ſur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rouſſes. Les femmes affectent cette ardente couleur, en uſant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE XXXVI.

Poſtérité des vrais Philoſophes.

VOUS ne la trouverez, cette rare poſtérité, que dans les murs de la capitale. Là ſont cachés une foule d'hommes aimables & inſtruits, qui partagent leur tems entre les douceurs de la ſociété & l'étude, qui jouiſſent

de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loisir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre; ils possedent la raison dans toute sa pureté, la raison accompagnée des bienséances.

VOILA ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compense la foule de ses incommodités. Vous y trouvez des philosophes dont la conversation est un charme toujours renaissant. Tout ce que les arts & les sciences ont de plus délicat & de plus sublime, vous est révélé par ces hommes qui, sans être séparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entiere est un spectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces* & pleurant aux *tragédies*.

QUAND le François est sage, il est le chef des philosophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui se fait sans enthousiasme & sans froideur, savent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas; mais c'est à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuses vérités se débitent. Le papier n'est pas fait pour les recevoir.

CES philoſophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec ſageſſe; ils font grand cas du repos & de la tranquillité; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractere, tout-à-la-fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond ſérieux, égayé par des fleurs.

CHERCHEZ à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Londres même, vous n'y trouverez point autant d'individus de cette claſſe diſtinguée, qui raiſonnent & qui plaiſantent, qui allient la fineſſe à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui, auſſi éloignés des bavardes académies que des bureaux miniſtériels, ne laiſſent rien paſſer de ce qui ſe fait ſans le juger à leur maniere.

ILS ont fait revivre l'ancienne liberté de la philoſophie; & l'on peut affirmer que c'eſt la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repoſe ſur aucun point du globe.

IL ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoiſſeurs déſœuvrés & ſtériles, qui veulent que l'on honore leur oiſiveté, & qui

ſont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur ſuffrage.

Les philoſophes dont je parle ne vivent pas dans l'oiſiveté abſolue ; ils ſavent travailler dans le cabinet & parler dans le monde. Ils ont étudié & connoiſſent bien la liaiſon des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état ; ils ſeroient tentés de parler plus haut : mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud ſi embrouillé, que les circonſtances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près ſtérile. Quelques unes de leurs idées, ſi elles tranſpiroient, feroient du bien probablement. Ce ſeroit aux hommes en place à épier, à conſulter ces moraliſtes éclairés, qui cultivent la vraie philoſophie morale & politique ; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces philoſophes, qui n'en ont pas arboré l'enſeigne. Ils ont ſu les eſtimer ; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable : ce n'eſt que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pouvoit ſe propager cette foule d'hommes

instruits, qui ont su échapper pendant leur vie aux traits d'une double persécution, garder leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un siecle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

VOILA le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ses mœurs aisées & sociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement nécessaire à leurs observations multipliées.

CE que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguiser leur conception & raffiner leur style. Il est unique, il n'appartient qu'à la capitale; c'est, pour ainsi dire, la fonte heureuse de plusieurs sortes d'esprits; il en résulte une raison assaisonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expression.

CE style là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres, que l'on s'entend, que l'on se devine au premier mot, & que l'on rit du simple rapprochement qui devient un trait de lumiere.

CES philosophes vivent au milieu de la sottise & de la folie, & passent entre deux

ſans toucher. Habiles dans la ſcience du cœur humain, ils ſe rapprochent de la ſociété des femmes, parce que la haute philoſophie nous y ramene toujours. N'étoit-ce pas un plaiſir philoſophique que de voir une belle Greeque examiner avec délicateſſe & ſcrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper auſſi ſérieuſement de la république que de ſes cheveux ? Il eſt auſſi parmi nous de ces femmes dont la ſenſibilité s'étend à tout, & qui ſont habiles à prononcer ſur un édit comme ſur une piece de théatre.

VOILA, je le répete, le charme de la capitale ; voilà ſon grand, réel & conſtant avantage ; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend inceſſamment ; il cherche l'élément de la penſée. Il ne ſe ſent bien que dans cette atmoſphere philoſophique, où toutes les idées graves, plaiſantes, majeſtueuſes, ſe marient ſans ſe choquer. Il a beſoin de renouveller ſon ame dans ce lycée des eſprits qui n'ont rien d'extrême.

AILLEURS ce n'eſt plus le même ton, la même ſimplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'eſt point entendu, & il n'entend point ; il eſt réduit à écouter, ſans pouvoir

comprendre. Ce n'eſt plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaiſant & le côté ſérieux; alors l'homme de lettres hors de ſa patrie, ne retrouvant plus la juſteſſe ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, ſe tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui diſtingue ceux qui des mots ſont remontés aux idées. Il ſe recueille en lui-même, étudie les geſtes & laiſſe trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la converſation!

Les plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des eſprits, de ces graces naturelles de ſtyle, ont conſervé un profond ſouvenir de la converſation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés ſoudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuſe qui colore la contradiction la plus évidente; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéreſſante des eſprits, rendront hommage à l'expreſſion du philoſophe Pariſien. Il eſt fait pour

donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE XXXVII.

Secrétaires du Roi.

Le nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de sa régénération, est presque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ses forces de la classe dont il sort. Il a si peur qu'on ne se souvienne de sa roture décédée, qu'il emploie ses richesses à capter la bienveillance des hommes nobles. Il aime à se frotter contr'eux; on diroit du fer qui cherche à s'imprégner de l'aimant.

Il ne sort pas du nouveau tourbillon où il est entré; il se persuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant passé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en arriere qu'avec effroi, & sa conduite est constamment en garde contre un roturier.

Oh, comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent! Comment se rappeller que l'on tenoit l'aune, le marteau il y a six mois; que l'on

couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville, réſcriptions, billets des fermes, actions des Indes?

Le fils d'un ſecrétaire du roi ſera plus noble que ſon pere; auſſi l'acheteur de la charge n'enviſage-t-il qu'avec un certain reſpect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie ſe proſterne devant ſes petits-fils, qui ſeront décorés de titres & n'auront rien de commun avec la ſouche originelle.

En attendant ces majeſtueuſes deſtinées, le ſecrétaire du roi ne ſauroit abandonner tout à coup les manieres bourgeoiſes. Il a beau s'étudier, c'eſt toujours M. Jourdain dans ſa maiſon. Le noble ne paroît que lorſqu'il traverſe la ville en ſilence dans ſon équipage; & pour repréſenter comme il faut, il devroit ſe taire toujours.

On croyoit que les négocians, ſatisfaits d'un nom eſtimable, ne feroient plus leurs enfans gentilshommes, & ſeroient revenus de l'idée d'acheter une nobleſſe qui ne ſert qu'à marquer leur diſtance d'avec la haute & véritable nobleſſe.

Quand le roi la donne pour ſervices ren-

dus à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui se paie.

CHAPITRE XXXVIII.

Bal d'Enfans.

On ne danse plus au bal de l'opéra; on ne fait plus qu'y courir; on n'y cherche que la confusion; on se marche sur les pieds, on s'étouffe: voilà le grand plaisir; mais plus de contredanses.

La danse est si perfectionnée aujourd'hui, qu'il faut danser avec une supériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel*, la tête appuyée sur une de ses mains s'écrioit, *que de choses dans un menuet!* prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne seroit plus permis de danser pour son plaisir, que l'homme du monde deviendroit acteur dans un bal paré, & qu'il danseroit pour être applaudi?

Des personnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend si difficiles, se dispensent de danser. Les bals d'enfans ont achevé de proscrire la danse. Ces petites créa-

tures déploient tant de graces & de légéreté ; qu'il n'eſt plus permis de ſe préſenter après elles. On s'excuſe, parce qu'on ſent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légeres & naïves, & la mere à vingt-huit ans n'oſe pas joûter avec ſa fille.

Les prélats aſſiſtent à ces bals d'enfans ; ils étalent leurs croix paſtorales, & voient avec complaiſance les menuets & les quadrilles. Ils cauſent avec les vieilles tantes en coiffe, qui ont en horreur le ſcandale du bal public. Mais quand la danſe eſt concentrée dans l'appartement d'une préſidente, que des têtes mitrées ſont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danſe proſcrite par l'égliſe ſemble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématiſent.

Il n'y a rien de plus ſérieux que les bals qui ſe donnent à la cour. Tous les détails ſont d'une importance extrême. L'étiquette préſide au moindre rigodon, l'étiquette plane ſur les danſeurs : tout eſt calculé, meſuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Benoit XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes Fran-

çois qui se trouvoient à son audience. Mais si le François, monté au Vatican, rit en présence du saint pere, en revanche, il est excessivement sérieux dans un *bal à la cour*, & il est peut-être permis de rire à son tour de celui qui est si grave en dansant à Versailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

TANDIS que les vaisseaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre destructeur avec une précision géométrique; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immensité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur sang, le jeune Vestris dansoit à Londres & subjuguoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puissans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre supériorité, & nous étions secrétement flattés du triomphe de notre compatriote.. Or, il faut savoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais; salut Montaigne, salut Shakespeare; salut Moliere; salut La Fontaine; salut Sterne; & toi leur devancier, salut Lucien. C'est avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & sur la danse figurée, & sur la danse

solemnelle & sur les graves violons.... O bal d'enfans..... grands....

CHAPITRE XXXIX.

Enregistrement.

Il y a des choses inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux mêmes, quand ils viennent à réfléchir sur le mot *enregistrement*, ne conçoivent pas ce qui se passe sous leurs yeux.

Un parlement assemblé & que regarde la nation, attentive à ses mouvemens, résiste à l'autorité royale. Le peuple en silence attend l'issue du combat. Le souverain qui a soif d'argent, envoie plusieurs fois l'ordre d'*enregistrer* son édit. Le parlement s'y refuse constamment; il allegue que le roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne sauroit forcer *la cour des pairs à enregistrer* des choses contraires à la justice, au bien de l'état, à sa propre conscience. Le souverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de jussion*. Rien n'y fait; chaque membre tient bon & refuse d'obéir. Toute une province dit:

Voyons

Voyons ce que deviendra ceci ; & ſi nous gagnerons, à ce grand conflict, un dixieme de notre bien.

Le parlement bataille avec vigueur : il cite pluſieurs traits hiſtoriques qu'il tâche de faire cadrer avec la queſtion préſente.

Tout à coup arrive un papier roulé d'une autre maniere, & qu'on appelle *lettre de cachet*. La volonté du roi n'y eſt pas plus expreſſe que dans les *lettres de juſſion*. A l'inſtant, c'eſt à qui paiera plus vîte des chevaux de poſte pour voler au lieu de ſon exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt ſa phraſe commencée ; & briſant ſa plume, ſe rend précipitamment au ſéjour indiqué, quelque ſauvage ou quelqu'éloigné qu'il puiſſe être.

Résister d'un côté, obéir de l'autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, ſi différemment reçus, ne ſont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire & penſer à chaque individu : hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple, aujourd'hui j'obéis à l'ordre adreſſé à moi ſeul. Les interpretes du peuple peuvent remontrer au ſouverain ; mais l'individu particulier doit céder à ſa volonté ſuprême. Et voilà l'opinion qui donne

à la magiſtrature ces alternatives de réſiſtance & de ſoumiſſion, dont les hiſtoriens auroient peine un jour à rendre compte.

QUELQUEFOIS on réſiſte au miniſtre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choiſi; mais on attaque indirectement l'homme en place juſqu'à ce qu'il ſoit ſacrifié.

LES parlemens auſſi attaquent la cour avec des mots embarraſſans & captieux, qui d'ailleurs ne ſont pas ſuſceptibles d'un examen raiſonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine & plus adroite ? au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phraſes tout auſſi obſcures, tout auſſi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire; & après l'envoi mutuel de ſes ſérieux *logogryphes* où perſonne n'a voulu rien dire de poſitif, le poids de l'autorité ſubſtitue aux vaines paroles ce qui ſubjuguera en tout tems & en tous lieux l'éloquence & les raiſonnemens.

LE chef-d'œuvre de la politique, ſeroit ſans doute l'établiſſement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples, également conſervateur de l'autorité royale &

des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre? Quelle conſtitution eſt parfaite? Tout état a ſes balancemens; pluſieurs principes en politique ſont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de preſque tous les gouvernemens modernes.

C'EST pour cette raiſon qu'on s'abſtiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une maniere préciſe & authentique la vraie ſignification du mot *enregiſtrement*. Une heureuſe obſcurité laiſſe à chacun l'idée d'un futur ſuccès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainſi les agens moteurs de la nature ſont indéfiniſſables, & il eſt bon qu'en politique la force des agens réels ne puiſſe être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puiſſance qui gouverne nage dans un vague myſtérieux; la cohéſion des parties d'un vaſte état tient déja un peu du miracle. Enfin, toute queſtion politique, forcée dans ſes derniers retranchemens, devient dangereuſe; c'eſt ce que l'expérience a prouvé dernierement. La paix eſt revenue avec le jour douteux dans lequel ces queſtions doivent reſter enveloppées.

CHAPITRE XL.

Bicêtre.

ULCERE terrible sur le corps politique ; ulcere large, profond, fanieux, qu'on ne sauroit envisager qu'en détournant les regards. Jusqu'à l'air du lieu, que l'on sent à quatre cents toises, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un asyle de misere, de dégradation, d'infortune.

BICETRE sert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui étoient forcés d'aller mendier le soutien de leur dure & pénible existence. C'est encore une maison de force, ou plutôt de tourmens, où l'on entasse ceux qui ont troublé la société.

TROP grande lepre pour le point de la capitale ! Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne sais quel sentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'est presque

compoſé que de libertins de toute eſpece, d'eſcrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux monnoyeurs, de pédéraſtes, &c. l'imagination eſt bleſſée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On eſt fâché de voir ſur le même point & tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres ;* mais il ſemble qu'ils devroient être ſéparés de cette foule de coquins qui inſpirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de ces *bons pauvres*, je lui dis : que deſireriez-vous, mon ami ? -- Oh, monſieur, ſi j'avois ſeulement un ſol à dépenſer par jour ! -- Eh bien ? -- Nous ne coucherions plus que trois. -- Et ſi vous aviez deux ſols ? -- Oh ! je boirois du vin deux fois la ſemaine. -- Et ſi vous aviez trois ſols ? -- Oh ! je mangerois un peu de viande tous les trois jours ! -- Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, & même de quoi coucher tout ſeul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois, tant ſon premier mouvement fut prompt.

La ſituation de Bicêtre eſt ſur une colline, entre le village de Ville-Juif & Gentilly, à la diſtance de Paris d'une lieue. Sa poſition le rend très-propre pour le rétabliſſement des malades, & c'eſt déja un ſéjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il eſt certain que ſi la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce ſeroit le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés & des plus conſidérables.

Pour remplacer cet avantage ſi deſirable, on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maiſon, pour leſquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'un de ces deux puits, eſt ſur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par ſa grandeur, par ſa profondeur, & principalement par la ſimplicité de la méchanique de la machine qui ſert à puiſer l'eau, au moyen de deux ſceaux, dont l'un deſcend vide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice; mais par une ſage économie, dont

il réſulte encore un plus grand avantage, des priſonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuſe oiſiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'eſt à M. le Noir à qui l'on eſt redevable de ce changement utile, qui pourroit s'étendre plus loin, car il arrive quelquefois qu'on eſt obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui eſt, comme on doit le ſentir, un inconvénient ſouvent funeſte.

QUANT à l'eau qui a paſſé par les conduits de plomb, on ſait qu'elle peut devenir malfaiſante, & que conſéquemment il ſeroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

LE nombre des habitans de Bicêtre n'eſt point fixe; en hyver il eſt plus conſidérable, parce que pluſieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, ſont obligés d'aller ſe réfugier en hyver dans cet hôpital, où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents perſonnes.

HÉLAS! que d'hommes reſſemblent aux mouches! actives en été, pietres en hyver. La nature nous traite-t-elle comme les mou-

ches ? Les pauvres reſſemblent un peu à l'inſecte que le ſoleil fait vivre ou conſole, & que le froid ou l'hyver tue ou décourage. O Lazzarroni de Naples, nus & vagans, libres, mais toujours ſous un ſoleil nourricier !... Mais je ſuis à Bicêtre.

Des ſœurs officieres, préſidées par une ſœur ſupérieure, gouvernent cette maiſon. Si quelque choſe doit cauſer de l'horreur pour la pauvreté, & inſpirer l'amour du travail aux fainéans, c'eſt l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compaſſion, cet abord conſolateur qui adouciſſent le poids de l'infortune. Le pauvre eſt bien un être nul; on lui fait ſentir que c'eſt la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'eſt quelquefois par ſa faute; mais il eſt pauvre. Hommes, chrétiens, répondez : *il eſt pauvre !*

Un hôpital eſt néceſſairement le centre de pluſieurs abus, parce que l'œil de l'adminiſtration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites; & le malheur eſt un abîme ſans fond. *Abyſſus abyſſum invocat.* Oh, que cela eſt vrai ! J'ai ſondé la hauteur de l'opulence, je n'ai pas encore pu ſonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui

jouissez & qu'un pli de rose affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abîme de ce mot ? Oh, comme l'on prononce les mots, assis à une bonne table, commandant des chevaux pour son équipage ! l'indigence !

MADAME Necker, lorsque son époux étoit en place, ayant visité elle-même l'intérieur des salles, fut frappée d'un spectacle qui parloit puissamment à son ame. La salle dite *Saint-François* renfermoit un air qui par sa puanteur faisoit tomber évanoui & suffoquoit le plus charitable & le plus intrépide visiteur. Elle vit six malheureux couchés dans un lit stagnans dans leurs excrémens, qui se communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en usage le crédit dont elle jouissoit pour faire construire des lits où il ne couche plus que deux personnes, & qui par une séparation de bois, les met à couvert des miasmes pestilentiels.

IL étoit une salle affreuse, où cinq à six cents hommes mêlés ensemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices, où le désespoir sourd aigrissoit sans cesse des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la bayonnette au bout du fusil ; c'étoit bien le lieu le

plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui existât & qui ait existé peut-être sur la surface entiere du globe. Que je m'estime heureux de n'avoir pas à prendre sur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, que cette salle infernale, divisée dans un local plus étendu, plus aéré, n'existe plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abîme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peste contagieuse qui ci-devant les moissonnoit & rappelloit en grand le supplice de Mézence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort!

Il est vrai que là étoit la sentine de l'espece parisienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en sont devenus le mépris & l'horreur? Puissent les soins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point se ralentir!

Dès la porte de cet hôpital on respire un air que l'odorat seul peut juger vicié; mais cela est commun à tous les hôpitaux, & presque inévitable.

Passons aux *cabanons*. La premiere chose

qu'on ſe demande à ſoi-même ; c'eſt : *qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontiſpice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une ſentence, un ordre de police le ſont encore moins.

VAUVENARGUES a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penſer de ces cachots étroits, bâtis les uns ſur les autres ! Mais on aſſure que ceux qui ſont là ſont punis au-deſſous de leur crime, & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainſi. Perſonne ne peut accuſer les magiſtrats actuellement en charge, de précipitation ou de barbarie ; ils ſont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumieres, & je ſupprime les détails.

LA, on ne leur laiſſe qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui ſont en bas ſont les plus favoriſés ; ils font des envieux : car ils s'établiſſent marchands & font travailler les autres, qui ne ceſſent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

UN malheureux en arrivant ne ſait comment ſe font ces petits ouvrages : un compagnon de

misere qu'il ne voit pas, lui montre son métier, & c'est en se servant de plusieurs miroirs qu'ils croisent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils se voient, se parlent, & correspondent par signes; le plus élevé communique avec celui qui est logé le plus bas.

Il y a une espece de sentinelle qui, son miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui se passe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec transport, *qui est vêtue en telle couleur, de telle taille;* & tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction; mais chacun croisant son miroir, tous la considerent, & elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit & fait des mines à sa physionomie.

La lecture de la gazette de France est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu;* l'autre, *je l'ai vu;* & les réflexions ne sont pas tacites; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots; à procurer à chaque prisonnier un trou pour les

beſoins naturels, & une iſſue pour aller entendre la meſſe. La chapelle eſt au milieu; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs inſtructions, ſont enfermés à Bicêtre; mais ils ſont ſéparés des autres priſonniers parce qu'ils ſeroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait empriſonner, & qui les reconnoîtroient. Ils inſpirent moins de pitié à raiſon du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec ſurpriſe & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles ſont très-jeunes. Eſpions, délateurs, à ſeize ans! Oh, qu'elle vie perverſe cela annonce! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle..... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dreſſent, qui corrompent ce jeune âge!

Il y a des cachots ſouterreins, d'où l'on ne reçoit la lumiere & le ſon que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainſi obtenu ſa grace en le trahiſſant. Quelle grace! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller reſpirer au haut de l'eſcalier un peu d'air; & lorſqu'il mourut tout de bon, on avoit peine

à y croire. Le chirurgien fut long-tems ſans oſer lui détacher ſon collier de fer. Il ſembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après le miracle d'une ſi longue & ſi rare exiſtence.

Il y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les priſonniers renfermés dans l'endroit de cette maiſon appellé *la Petite-Foſſe*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriſer leur délivrance. Ils forcerent la ſentinelle, entrerent dans le corps-de-Garde, & ſe ſaiſirent des armes; mais la ſentinelle ayant eu le tems de donner un coup de ſifflet, la garde ſe raſſembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Pluſieurs ſe ſauverent; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l'habit, d'un drap groſſier, qu'ils endoſſent en entrant dans cette maiſon, ſervit à les faire reconnoître.

Les priſonniers interrogés ſur le motif qui les avoit porté à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne conſiſtât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un ſeul jour de la ſemaine, qu'ils n'en avoient voulu qu'au ſupé-

rieur & à l'économe qui les faiſoient jeûner ſi cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, & que, las de la vie, ils n'avoient écouté que leur déſeſpoir.

On les prit au mot; pluſieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, & reſſerrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'allemand, qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprît à la lire; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

„ Un jour les crimes enfermés dans les cachots du Ténare, briſerent la porte de leur priſon, & d'un vol affreux & précipité fondirent ſur la terre & ſe répandirent en foule ſur ſa large ſurface. On vit l'herbe jaunir ſous leurs pas, les forêts s'embraſer, les villes ſe remplir de diſcordes ſanglantes; ils marchoient ſe tenant tous par la main ſelon leur coutume; ils marchoient tous enſemble dans une joie horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête apperçut de loin le *Châtiment* qui, d'un pied boiteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trouſſes. Ah! ah! s'écria avec

un grand éclat de rire la troupe infernale : pauvre dieu écloppé, ſi tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attrapper.... -- Courez, courez tant que vous pourrez, repartit le Châtiment, je ferai peut-être fort long-tems ſans vous atteindre ; mais quelqu'agile que ſoit votre fuite, mauvais ſujets, je ſuis ſûr de ne vous point manquer. „

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions ſuivantes.

Un Lapon, en naiſſant, a du moins pour apanage un renne ; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui perçent. Mais je vois des enfans qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes ſauvages ont leurs tanieres ; & tel malheureux, preſſé tyranniquement par les loix même, qui ont fait des propriétés excluſives du moindre pouce de terre ou d'un miſérable plancher, n'a pas de quoi repoſer ſa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que ſous le bon plaiſir d'un maître ſuperbe ; des propriétaires le pouſſeront depuis l'extrémité

de

de la ville jusqu'au milieu des champs; tout est pris, tout est envahi.

L'HOMME, dans nos gouvernemens modernes, en recevant son corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau; mais celle d'un berceau lui est interdite.

BEAUCOUP d'hommes, n'ont à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possede rien, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possedent.

LE pauvre n'a presque point de ressources; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort, parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir sa maladie, au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme.

LA foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes & dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministere, leur rouage dans leur épouvantable frottement écrase toujours & sans pitié la partie la plus foible....

Ou eſt le remede à ces maux politiques & anciens ? Les bons eſprits s'occupent à le chercher ; il ne peut être que le fruit du tems, des réflexions patriotiques, du génie & ſur-tout du cœur des adminiſtrateurs. Y a-t-il du mal à les produire, ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fauſſes, il s'en trouvera une juſte & praticable ; alors ne ſera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle ſera dépoſée ?

CHAPITRE XLI.

De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.

On reçoit auſſi à Bicêtre les perſonnes des deux ſexes qui ſont infectées du virus vénérien, pourvu qu'elles apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur eſt accordé qu'après que leur maladie a été conſtatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'eſt point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les ſalles deſtinées à cet uſage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point reſpecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s'eſt arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent ſe faire traiter, quarante-huit ſols, ſans leſquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuſe la porte. On comprend quelles doivent être les ſuites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes, à moins qu'on ne ſoit obligé, par la gravité des ſymptômes appellans des ſecours urgens, d'augmenter ce nombre. Il eſt bien petit pour le troupeau gangrené qui ſe preſſe en foule à la porte. Ces malheureux ſont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & inviſible vautour qui ne ceſſe de les ronger; leurs ſymptômes s'aggravent, deviennent effrayans; l'œil reſule épouvanté, & leur guériſon devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de ſa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorſqu'il vint épouvanter l'Europe, que l'art avoit ſu enchaîner ce poiſon affreux & dévorant, viennent con-

templer les victimes de l'erreur, du tempérament ou du libertinage !

C'EST ainſi que l'implacable Arimane a raffiné ſon génie malfaiſant. Il lui étoit impoſſible d'attaquer l'eſpece humaine d'une maniere plus hideuſe & plus cruelle : & c'eſt l'attrait immortel du plaiſir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exoſtoſes, cette gangrene, cette pourriture ; & ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raiſon exiſtent encore au milieu de cette diſſolution affreuſe ; l'entendement eſt ſain, quand tout le corps eſt rongé ; la douleur n'a plus qu'une voix languiſſante pour exprimer ſes maux ! L'œil aguerri des chirurgiens ſe ferme d'horreur ; leur main tremble & leur corps friſſonne. Dieu ! c'eſt par le portique de la volupté que l'homme eſt arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne ſauroit décrire, & qui fait treſſaillir tous les ſens d'une impreſſion douloureuſe, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

IL faut, pour ſe faire guérir dans ce lieu redoutable, être inſcrit depuis huit à dix mois ;

& ſouvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

AINSI le virus fait tout à loiſir des progrès. Cette ſuſpenſion entre le mal & la guériſon eſt ſi connue, & les aſpirans ſont ſi nombreux, que quelques libertins & pluſieurs femmes proſtituées, ont ſouvent fait prendre une inſpection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moraliſtes, que direz-vous de ce trait ? Peſez-le, & puis montez en chaire.

QUELQUES peres de famille, aux froides remontrances des directeurs, aux ſermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer ont ſubſtitué tout à coup le ſpectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre ſexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuſes maladies; ils y ont conduit leurs enfans, dont les paſſions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards ſur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit poſſible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réuſſi.

EH ! qui traverſeroit ſans frémir la file de ces lits douloureux, où ſiegent des figures pâles & plombées ? La douleur leur commande

une attitude presqu'immobile : tout mouvement est une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ses douleurs que par signes, ou par des sons inarticulés que le désespoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de son âge, à moitié dévorée, offre tout à la fois l'aspect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle ; elle n'existe plus que pour souffrir, & son état est d'autant plus cruel que son jeune cœur est encore susceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée, dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit sur son front repoussant une vie entiere consacrée aux trafics du libertinage. Ses longues souffrances ne peuvent attendrir ceux qui en sont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à sa caduque vieillesse, semble enfin, avoir trouvé son véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faisoit saillir les muscles enflés par la douleur, ou irrités par l'accès du désespoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts

où les vices enracinés & les tourmens vengeurs sont empreints: mais là aussi sont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont soumises aux accidens ; leur ame n'est pas encore corrompue , & leurs sens souffrent, comme si tous les désordres avoient accompagné les momens de leur existence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

PAR-TOUT ce poison inconnu détruit, ravage, imprime les marques de son cours affreux ; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime sourde & active, tous les organes de la sensibilité, & le corps vivant dans cet horrible état est cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers , enfans de la putréfaction. Car si cette masse des tombeaux est putride, on sent du moins qu'elle est calme, & l'on n'en entend point sortir le cri lent & prolongé de la douleur aigue, comme de ces fantômes livides, couverts de plaies vives..... C'est assez ; fuyons de ce tartare.

LA méthode des frictions est la seule qui soit usitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens? Est-il possible que l'art, après tant de tentatives, ne soit pas plus avancé?

CHAPITRE XLII.

La Saint-Louis.

On voit ce jour là dans les appartemens du roi, le peuple mal vêtu qui remplace les courtisans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *sallon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extasié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suisses rient de voir l'artisan ébahi considérer, le col tendu, les plafonds & se mirer aux glaces. Ces Suisses prennent le peuple Parisien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils sont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour là avec tous les beaux-esprits accourus en foule, assiegent l'académie & se passent de dîner. Elles veulent entendre ce qui s'y lira; car les femmes, tout en menant la vie la plus dissipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier ressort.

M. d'Alembert est heureux le jour de la Saint-Louis; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suisses; il a sous

ſes ordres deux abbés panégyriſtes ; il place les dames à panaches ; il préſide les quarante immortels. Aſſis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd, il ouvre la ſéance & diſtribue des proſpectus ; puis il donne la médaille immortaliſante à ſon protégé, qui deviendra un petit ingrat.

Il lit enſuite un éloge par fois malin, où il a ſemé de petites vérités modeſtes, avec une prudence, un ſel, un enjouement qui divertiſſent l'aſſemblée. Il ne dit preſque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ſes petites alluſions, & l'on bat des mains. Tout cela ne ſignifiera abſolument rien dans vingt ans. Mais, où parle-t-il ? au louvre. M. d'Alembert eſt courtiſan de la vérité ; il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique eſt cauſe qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il eſt des académiciens qui ne liſent jamais ; & on doit leur en ſavoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poéſie parmi nous, & qu'il ne faut point en attendre, ce ſont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poéſie de l'aca-

démie françoiſe ; elle va toujours en déclinant, & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ſes membres ont eu la confiance de prendre.

QUAND l'académie françoiſe a prononcé ſes arrêts, le public, comme de raiſon, s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'eſt alors un beau train dans les cafés d'alentour.

ON examine de nouveau les pieces du concours ; & les diſputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce ſujet ſont curieuſes pour l'obſervateur, en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur ſinguliere avec laquelle chaque homme défend par perſuaſion ou par entêtement, l'opinion la plus indifférente.

L'ACADÉMIE françoiſe a décidé d'avance que tous les ouvrages de ſon crû ſeroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété, qu'on pourroit croire qu'elle eſt vraiment perſuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler, lui ôter une illuſion ſi douce ? non, laiſſons-lui cette jouiſſance innocente.

CHAPITRE XLIII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la *Pucelle*, au fond de sa retraite, brûloit du desir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théatre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

TOUT le monde vouloit voir le poète seigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans sa patrie sans dire, *je l'ai vu.* L'auteur se déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns; il se cachoit, il crioit qu'il étoit mort; mais il se montroit bien vîte pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

TANDIS qu'une curiosité épidémique s'empressoit à contempler sa figure, comme si l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ses ouvrages que sur sa physionomie, l'empereur seul trompa son attente, en passant au pied du château de Ferney sans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vou-

loit avoir vu. Ce dédain bleſſa la vanité de l'écrivain.

ARRIVÉ à Paris, la ſecte encyclopédique arrangea ſon triomphe. Elle ſaiſit l'occaſion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliſer avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'oppoſer à l'orgueil fondé ſur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux ſuccès de l'eſprit.

ON prépara à loiſir l'impromptu ſolemnel auquel tout le public averti devoit aſſiſter. La ſecte encyclopédique mettoit ainſi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire ; ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laiſſa faire la ſecte, quoique pluſieurs grands & tous les prêtres murmuraſſent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire, *vous m'avez loué* ; & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

LES ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur ; mais la ſecte qui n'exiſ-

toit que par ſon chef, & qui ſe couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

On ne vit pas ſans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de ſortes d'adverſaires, jouir avec ſécurité de ſa renommée orageuſe, & offrir un front qui n'avoit pas ſuccombé à tant de traverſes & à de ſi longs travaux. Il ſembloit triompher en ce moment & de la haine ſacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-ſiecle menaçoit d'embraſer ſa cime.

Ce vieillard, trop fidele à l'art qu'il avoit cultivé ne ſongeoit nuit & jour qu'à ſa chere tragédie d'*Irene*; & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir repréſenter. Il rapportoit là tous ſes deſirs & toutes ſes idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéreſſoit le plus dans l'immenſe capitale, abſolument changée depuis ſon départ. Il n'y vit rien, ne ſongea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

Les viſites & les louanges, auxquelles ſon amour-propre voulut ripoſter, uſerent bientôt

ſes forces ; ſa carriere fut abrégée par ſes bons amis, & l'apothéoſe tua le poète.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens ſenſés. Qui poſa ces couronnes de laurier ſur le buſte, en face de l'original ? des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne ſoubrette s'émancipa même juſqu'à carreſſer & flatter de la main en plein théatre le buſte triomphant de l'auteur ; mais le public, qui s'étoit imaginé qu'on vouloit perſécuter ſon poète, redoubloit d'enthouſiaſme, comme pour le prendre ſous ſa protection ; & cet enthouſiaſme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédiſtes, cachés dans un coin, croyoient voir réjaillir ſur eux une partie des applaudiſſemens. Le poétereau, diſciple du grand poète, ayant fait auſſi une tragédie, s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, & s'étendoient juſques ſur ſa tête. Enfin, les philoſophes académiciens, en portant ce *Pharamond* ſur le pavois, vouloient inſinuer qu'ils avoient conſenti à rompre l'égalité, mais en faveur des circonſtances & pour l'exemple. Ces honneurs indiſcrets qui

lui furent rendus de son vivant, le privèrent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la secte encyclopédique son petit divertissement, on ne voulut pas refuser au clergé le sien ; on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la persécution sur le cadavre que sur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

On vit pour la premiere fois un mort prendre la poste pour se faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la solemnité du convoi ; la foule des assistans n'eût pas manqué d'observer le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholiques, portant un cierge béni, & disant la messe sur son corps pour le repos de son ame. On ne voulut pas de cette seconde représentation.

Il falloit tout uniment laisser faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai successeur de Voltaire ; Jeannot tout seul eût appaisé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les esprits.

Pourquoi n'a-t-on pas enterré Voltaire ? Cette question a été bien vite étouffée, par

ces mots plus fameux encore : *c'en eſt, ce n'en eſt pas.*

Il eſt donc prouvé qu'il n'eſt pas beſoin de perſécuter un vivant, ni même un mort. Quand il s'élevera quelque Voltaire, il y aura toujours quelque Jeannot à lui oppoſer. Si la foule trop nombreuſe environne tel homme monté ſur un tréteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut, voulez-vous diſperſer cette foule ſans violence ? établiſſez à trente pas un autre tréteau ; le premier orateur verra ſon auditoire ſe diſſoudre, & jetera ſa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire, la ſecte encyclopédique ne bat plus que d'une aile. En ramaſſant toutes les forces de ſon génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ſes tragédies. O que deviendra-t-elle ! Bien fou, bien repentant, je crois, qui s'eſt enrôlé ſous ſes drapeaux : voilà le régiment qui n'aguère marchoit d'un air ſuperbe, le voilà licencié par Apollon, & devenu étranger aux neuf Muſes.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

Jockeis.

LORSQU'ON hasarde de grosses sommes au sort d'une course, l'on purge la surveille les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus dispos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui*, dit un poète, *sont des animaux*,

Précédant un carrosse & qui font faire place,
Automates courans & Biscayens de race,
Qu'on équipe à grands frais, portant visage humain;
Légers comme le vent; espece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dresse, qu'on éleve,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

UN jockei est plus considéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes assistent aux courses, & ne paroissent avoir aucune pitié de ces adolescens aux cheveux tondus, qui se rendent poussifs ou asthmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la course dans son lit.

LORSQUE les femmes ont vu le matin la *course*, & le soir *d'Auberval*, elles parlent de

leur ſenſibilité. On ne voit plus entr'elles que des ajuſtemens de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié*, elles récitent des *hymnes à l'amitié*. Le portrait de la délicieuſe amie eſt caché dans le bracelet ; elles ne parlent plus qu'en s'extaſiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *ſenſiblerie* date de la même époque que les jockeis ; mais l'on ne ſait ſi les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courſes de chevaux.

PAR une ſuite du même eſprit, les femmes conduiſent les caleches ; & après avoir paſſé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockei perd ſon nom, & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte ; il eſt toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'eſpoir.

CE n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules ! Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale,

qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.

On a reconnu, il est vrai, qu'un coursier impétueux & docile supposoit à-la-fois la perfection d'une branche d'économie domestique, & l'art imposant de croiser les races. Mais l'extravagance s'est mêlée aux premieres spéculations; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'espece, n'est plus devenu qu'un luxe, fantaisie de prince. L'essentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en se perfectionnant: elle n'a point gagné avec ce goût qui, purement de parade, n'a voulu que faire spectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de novembre 1754, milord Poscool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de distance; le roi ordonna à la maréchaussée de lever sur la route tous les obstacles qui pourroient causer au coureur le moindre empêchement. Milord Poscool ne se servit point de jockei; il partit de Fontainebleau à sept heures du matin, & arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes, il avoit encore douze minutes. Ainsi il gagna cette gageure, & l'on

en parla pendant six mois, tant les esprits commençoient à s'échauffer sur les courses.

CHAPITRE XLV.

Diamans.

CLORIS n'est que parée & Cloris se croit belle;
En vêtemens légers, l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin, couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Fille de Scipion, illustre Cornélie,
Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie?
Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
Tu fis voir tes enfans, dignes de leurs ayeux;
Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes;
Etalent des colliers, arborent des aigrettes.
(*Gilbert.*)

S'IL est permis aux rois & aux princes d'employer des sommes considérables à l'achat des diamans, n'est-ce point une folie insigne chez les particuliers de mettre tant de prix à des brillans qui ne donnent point la beauté?

Que le *pytre* & le *grand-fancy* appartiennent à la couronne ; qu'ils rivalisent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc de Toscane, ce sont là jeux de princes ; mais que des hommes sensés consacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui suffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'est-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité ?

Ce délire de l'opulence n'est plus toutefois aussi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix excessif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainsi dire, par nos courtisannes, commence à tomber.

Crésus, revêtu de ses habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon s'il avoit jamais vu une pompe si belle. Oui, dit le philosophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous ; sa beauté est naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philosophe devroit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les représenter comme des pestes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'é-

tres corrompus, qui se prostituent pour des pierreries.

Le diamant est à mes yeux l'enseigne de l'insensibilité morale; le diamant semble endurcir tous les êtres qui se pavanent de sa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à son bras la valeur de quatre riches métairies, son bras ne m'inspire plus l'envie de le baiser. Mais un homme orné de diamans, usurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il est vain, sont l'emblême de son ame froide & dure; & plus il est élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïsme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur & roi de Bohème, écorcher ses sujets pour amasser une quantité prodigieuse de pierreries. Il en avoit composé une table si artistement garnie, qu'elle représentoit un païsage au naturel. Il perdit ses bijoux avec son royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la seconde femme de Phocion! Une de ses amies lui montrant des colliers & des bracelets magnifiques, elle lui dit :

pour moi je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui depuis vingt années eſt toujours élu général des Athéniens.

PUISSENT tous les ſots & durs amateurs de ces miſérables ſuperfluités, qui aſpirent la ſubſtance du pauvre, partir pour le païs de Golconde, dans les états du grand Mogol, à cent milles de Mazulipatan!

IL n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle ſur ſa volatiliſation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

LA poudre de diamant eſt-elle un poiſon ſans remede, ainſi que pluſieurs le prétendent? Le diamant en lui-même eſt un ſi grand poiſon au moral, qu'il peut l'être au phyſique; & cette dangereuſe qualité, je la lui ſouhaite, afin que tout homme l'ait en horreur & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

LE *Mont-de-piété* regorge de pierreries, & leur valeur eſt tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre: les plus priſés autrefois ſont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philoſophe ne voudroit voir tous les jouailliers obligés

de renoncer à ce commerce futile & dévorant ! Il faut eſpérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliſte n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts auſſi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l'inſenſibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE XLVI.

Petites filles.

DÈS la plus tendre enfance on impregne, pour ainſi dire, l'ame des femmes de vanité & de légéreté. Tout le monde y concourt; le papa, la maman, la bonne & les amis de la maiſon; le maître de danſe, dans l'éducation d'une jeune demoiſelle, a le pas ſur le maître à lire, & ſur celui même qui doit lui inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de ſes devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere ſont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'exiſtence du laboureur, qui la nourrit, & du tiſſerand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra reſpecter, elle

fait qu'il ne s'agit que d'être jolie, & que tout le monde l'encenſera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de ſageſſe. L'art de plaire & la premiere leçon de coquetterie ſont inſpirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice ſur cette premiere couche d'illuſion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux ſottiſes & aux erreurs du reſte de leur vie. *Le petit monſieur*, en habit de tiſſu, & *la petite demoiſelle*, coiffée ſur le modele des grandes dames, copient, ſous les auſpices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils ſeront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître ſont raſſemblées chez *le petit monſieur*. Il eſt applaudi, careſſé, admiré en proportion des contorſions qu'il faiſit. La *petite demoiſelle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont ſon petit individu s'aviſe ; & ſi ſon adreſſe prématurée lui donne quelqu'aſcendant ſur le petit *mari*, on en augure, avec un étonnement ſtupide, le rôle intéreſſant qu'elle jouera dans la ſociété.

C'EST dans la capitale sur-tout que ces abus existent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philosophie, je demanderois si le lien de l'hyménée n'est pas trop sacré pour en faire ainsi l'objet de la premiere farce de la vie.

QUAND la petite demoiselle a amusé pendant ses sept ou huit premieres années le papa & la maman par son caquet & ses singeries, lorsqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du sieur Audinot, la plus mauvaise des écoles pour le théatre comme pour les mœurs; on songe à la mettre au couvent, pour y prendre quelque teinture & remplir les premiers actes extérieurs de la religion.

ICI la scene change. Aux premieres impressions des leçons de coquetterie & de vanité, succedent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantisme femelle, & la morale rendue ridicule à force d'être mince & superstitieuse. C'est à travers ces sentiers qu'une femme destinée à être épouse & mere marche jusqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au sein de sa famille. Cette négligence,

à la vérité, eſt un peu juſtifiée par la corruption de nos mœurs ; car ſi l'on oublie d'inſtruire les femmes de leurs devoirs, on les diſpenſe de les remplir. Mais n'eſt-ce pas les rendre mépriſables, & nous rendre malheureux?

EXAMINONS donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *on n'aime plus*, *on n'eſtime plus*. L'amour & l'eſtime ſont cependant les deux plus grands tréſors de l'humanité.

CHAPITRE XLVII.

Journaux.

LES critiques en un ſens troublent toutes nos jouiſſances. Un art dans ſon enfance excite des tranſports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection ? la critique vigilante le ſuit du même pas. Il reſte à ſavoir ſi le plaiſir n'eſt pas interrompu par ces obſervations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorſque l'auditeur, moins fin ou plus groſſier, ſe livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

QU'AVONS-nous gagné en raffinant ? plus de gloire sans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chaussure, avoit raison ; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du soulier. Appellez le tailleur, le chapelier, l'anatomiste, chacun dans sa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voit pas de même : sans quoi l'art deviendroit aussi effrayant que la nature.

SI l'art aujourd'hui n'avance point vers sa perfection, ce n'est pas assurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotone & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclorre tous les ans de gros volumes sur les théatres & sur les genres. Ils ne sont point remplis de réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la seule maniere de Corneille & de Racine, & l'on se dispense d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleusement à leur pratique.

QUI voudroit acheter tout ce qui s'est dit depuis cent ans sur l'art dramatique, compo-

feroit une bibliotheque immenſe & inutile. Je crois que la poſtérité rira bien de cette idolatrie, qui a ſaiſi toute une nation, pour des tragédies biſarres, & qui la fait tourner ſervilement dans le même cercle, toute excurſion lui paroiſſant chimérique & inſenſée.

On a vu paſſer ſous les yeux de tant d'ariſtarques cinq à ſix cents tragédies, qui ont abſolument la même phyſionomie, toutes pâles & ſans expreſſion, parce que le ſouffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des ſcenes, le rang des perſonnages, la diction rimée, tout eſt uniforme & faſtidieux. A quoi ſervent les ariſtarques?

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans; & c'eſt en cela que la pauvreté de la tragédie françoiſe ſe manifeſte. Elle n'eſt point avertie de ſa foibleſſe, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richeſſes de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne politique; c'eſt celle qui enſeigne à jeter au feu toutes ces feuilles, où des juges tranſcendans & des légiſlateurs ſuprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous diſent à Paris ce qu'il faut penſer de tout ouvrage littéraire compoſé

chez les nations voisines, dont ils n'entendent seulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'est plus qu'un satyrique. Mais voyez-vous cet insecte ailé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'est l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

CHAPITRE XLVIII.

Tréteaux des Boulevards.

La foule y abonde, & c'est une raison de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théatres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diversité, leur prix modique, des scenes changeantes & perpétuellement renouvellées, tout entraîne le citadin. Eh! c'est là qu'on peut voir combien la curiosité oisive est sur-tout affamée de spectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit savoir pourquoi dans cette

foule de théatres de toute eſpece, libres & ouverts, on proſcrit toute piece décente & réguliere; pourquoi un privilege excluſif, dont on n'apperçoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & ſaine, & défend de mêler un grain de raiſon au breuvage groſſier qu'on lui verſe de toutes parts?

Les plus plates bouffonneries ſont autoriſées, & l'on fait *haro* ſur toutes piece qui a l'apparence d'être inſtructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit!) ſont les cenſeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs ſans rappel de toutes les pieces qui ſe jouent ſur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au ſeul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a ſenti qu'il étoit ridicule de repouſſer tout-à-fait la raiſon de deſſus les trétaux des boulevards, & que le peuple qui couroit à ces ſpectacles étoit juſtement celui qui avoit le plus beſoin de recevoir quelque inſtruction ſalutaire. On s'eſt donc relâché de cette loi biſarre qui n'admettoit que la ſottiſe & le mauvais goût: on a permis à quelques pieces

raisonnables de paroître sur les trétaux, mais il faut qu'elles soient *en un acte*.

UN auteur qui auroit dans son porte-feuille des pieces touchantes & régulieres en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choisir. On borne, on rétrécit les plaisirs du public, en ne permettant pas à l'art de se faire entendre sur le théatre de son choix.

CES petits spectacles sont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût universel pour les représentations dramatiques, si l'on savoit mettre par-tout le public à son aise.

IL seroit beau de présider tout à la fois à l'amusement & à l'instruction publique, en brisant toutes ces vieilles & misérables ordonnances qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'essor du talent & substituent des farces ou des pieces étranglées à des compositions nobles & intéressantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle sur les planches du théatre des boulevards, ou sur les planches du théatre françois? Pourquoi rencontre-t-on, au-dessus de l'art dramatique,

la

la main impérieuse qui coupe, qui hache, qui desseche & qui tue ? Eh quoi ! ne verra-t-on jamais sortir de la bouche du ministere que le mot, *je défends*, & jamais le mot, *je permets ?* Sans la massue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des François auroit déja surpassé en tout genre les autres nations.

CHAPITRE XLIX.

Égoïstes.

RICHES ! je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïstes ; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris est pour un riche un païs de Cocagne.

TANT mieux, je veux que le riche jouisse, mais qu'il ne jouisse pas seul.

JE te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naissance plus près de la probité qu'un autre homme ; tu as moins d'occasions d'être injuste ; tu seras exempt de ces desirs violens qui, non satisfaits, jettent l'indigent dans le crime ou dans le désespoir. Les trésors des

champs, les fruits de la terre sont à toi. On s'empresse, on te sert, on t'aime avant de t'avoir vu. La haine, l'envie, la jalousie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richesses donneront de l'éclat à tes moindres vertus; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaisance; la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux, tu verras tes semblables, & tu ne seras point tenté de les haïr. Tu auras le loisir des études, & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu possedes; & quand tu mourras, en voyant tes rejetons t'environner, tu seras débarrassé d'une vive inquiétude; tu sauras que tu leur laisses de quoi satisfaire les besoins de la vie, & la vue du contraire est le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir, & n'ose regarder ses enfans avant d'expirer.

Homme riche, que tu es heureux! tu peux essuyer des larmes. Un peu de cet or superflu, en passant de tes mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom; il s'appellera bienfait. Antoine, après sa dé-

faite, s'écria : *je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château, superbe ne flattera qu'une fois ton œil ; cette collection ne sera jamais parfaite ; ces magnifiques jardins t'inspireront du dégoût ; mais le soupir d'un malheureux qui t'exprimera sa reconnoissance, ne sera jamais perdu tant que tu conserveras un cœur.

Le riche est plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable ; car le pauvre est plutôt exempt de vices que vertueux ; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit ? la gloire elle-même, à mérite égal, favorise bien plus le riche que celui qui est né sans fortune. Elle semble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenser de s'être occupé d'elle.*

Bullion, ministre dans le dernier siecle, imagina de donner un dîner d'une espece nouvelle. Il fit servir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre sur leurs assiettes à discrétion. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en remplit ses poches, & s'enfuit avec sa proie.

Ce n'est point là de la générosité, il s'en

faut. Riche, ſache mieux donner. Cette grande ville offre un vaſte champ à une ame ſenſible & humaine; les quartiers éloignés ſur-tout recelent nombre d'infortunés qui vont en gémiſſant y réfugier une miſere dont ils rougiſſent. Va les déterrer, & ſonge que le bienfait n'eſt ſublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le ſurprend.

CHAPITRE L.

École Vétérinaire.

ETABLISSEMENT utile & remarquable, qui a beaucoup contribué à la conſervation du ſuperbe animal qui ſert à l'homme dans tous les tems & qui a fait ſa force dans tous les ſiecles; car le cheval doit être conſidéré comme une ſource de puiſſance.

CETTE école eſt ſituée à Charenton. Ce ne fut d'abord qu'un ſimple eſſai. Comme tout eſt tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guériſon des épizooties; le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifesté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui est leur maître.

Ensuite l'anatomie comparée a donné lieu à plusieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux sont suivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'espece humaine.

Au fond de la salle est un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il est exécuté en cire ; mais l'artiste a eu le secret de cacher tellement son art, que l'œil, après l'examen, est tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau, unique en son genre, m'a toujours singuliérement frappé.

Les avantages non interrompus, qui ont résulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établissemens utiles.

Si l'école de chirurgie est de toutes les sociétés de France celle qui a rendu le plus de service au genre humain, il paroit que les écoles vétérinaires rendront un service égal,

puiſque l'homme vit ſur ces créatures qu'il s'eſt aſſujéties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux ſur les animaux : leurs ſoins s'étendent juſques ſur les oiſeaux de baſſe-cour : on leur tâte le pouls ſous l'aile.

CHAPITRE LI.

Uſuriers.

Ce terme eſt ſuſceptible de plus d'une interprétation. L'argent eſt une marchandiſe comme tout le reſte ; il a ſa rareté ; on ne fait rien ſans argent ; il eſt le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros, qui n'eſt point manufacturier ? Ne place-t-il pas ſon argent à un gros intérêt ? N'a-t-il pas calculé juſqu'aux revers ? De même, il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les eſcompteurs à ſix, à ſept, & même à huit pour cent par an, ſelon les circonſtances ; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent

hauſſe & baiſſe ; il eſt ſubordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards. L'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques; le contrat enſuite eſt volontaire ; & quand des loix bizarres ont voulu régler, d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

RIEN ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques; loix aveugles, qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'USURIER dangereux, l'uſurier qu'il faudroit flétrir, eſt l'uſurier voilé, qui, chaque année, fait gagner le tiers de ſon capital ſans induſtrie & ſans riſques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant

plus effronté, que toutes ces opérations sont des œuvres de ténebres.

CHAPITRE LII.

Egoïsme des Corps.

Les corps qui sont permanens, tandis que les particuliers passent, sont sans yeux, sans oreilles. Privés de sensibilité, ils ne connoissent point d'autre honneur que leur *point d'honneur*. Etres abstraits, tandis que le moindre individu présente une physionomie où la honte s'imprime, les corps ne savent point rougir; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'est pas eux, ayant obtenu ou surpris, à l'aide des tems, quelques privileges particuliers, ils sont tous exclusifs & petitement orgueilleux.

Le général des Capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal, & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer son entrée. Point de chef d'un

corps qui ne reſſemble plus ou moins dans ſes prétentions au général des Capucins.

ENTENDEZ le recteur de l'univerſité ; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil uſage pour la marque infaillible de la ſupériorité de ſon corps.

LORS de l'inſtitution de l'académie françoiſe, le parlement ſe montra jaloux, il étoit ſur le point de faire des *remontrances*, lorſqu'on lui prouva qu'il ne s'agiſſoit que de *diſeurs de mots*. Tous les petits corps ſe modelent ſur les grands & adoptent leurs principes. Ainſi dans les claſſes des colleges l'on voit *l'empereur*, *le dictateur*, *les conſuls*, &c ; & le ſyndic de ſa communauté, qui ſourit quand ſon fils vient lui dire, *je ſuis conſul*, va jouer le même rôle au milieu de ſes confreres, & il s'enflera des dignités les plus riſibles.

PAR la même raiſon que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté ſerment pardevant *monſieur le procureur du roi*, fît-il un ſoulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup

de peine à ſuppoſer qu'au-dehors un écrivain ſoit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Eſpagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-ſérieuſement à des gens de lettres *qu'on ne ſavoit faire un livre qu'à Paris.*

Or, qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelqu'académie qu'il ſoit, à ſon air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui ſe dit en lui-même : on m'a jugé avoir un mérite éminent, diſtingué ; je ſuis du nombre des élus. Qu'eſt-ce qu'un homme, s'il n'eſt académicien ?

Le peintre recommandera deſpotiquement ſa maniere ; le poëte fera ſecte pour ſes vers ; l'orateur prônera excluſivement ſon goût ; chaque membre de l'académie, quoique diviſée entr'elle, ſe réunira contre l'étranger & le regardera comme un profane.

Que fait là, dans ce café ou dans ce ſallon, cet académicien, pilier de l'endroit ? Quel eſt ſon emploi ? il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enſeigne à la jeuneſſe à beaucoup reſpecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve inconteſtable, ſelon

lui, de supériorité & de goût. Il gémit ensuite de la décadence de la littérature. Le siecle est indigne de le lire; il faudroit que les esprits fussent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter son style & ses idées; aussi, s'enveloppant dans un dédaigneux silence, il paracheve académiquement son rôle de nullité, qu'il ne surmontera point, malgré les deux muscles rengorgeurs de sa tête capable.

CHAPITRE LIII.

Sybarites.

Mon imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliotheque scandaleuse, des miniatures d'une lasciveté qui fait honte à la nature; voilà ce qui orne le cabinet secret d'un sybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, & à faire naître leurs égaremens.

Le sybarite, dans l'analyse de ces ouvrages

corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandeſtin, où l'on appelle les plaiſirs, la volupté n'y pénetre pas. La réalité n'a plus de charmes ſur des cœurs blaſés. Le ſybarite n'a plus de deſirs; il tombe dans l'aſſoupiſſement.

QUAND on a dreſſé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'eſprit humain n'ont jamais enfanté une ſenſation agréable; la honte la plus humiliante navre le cœur du ſybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces ſtatues indécentes, de ces livres diſſolus; & il ſent trop tard qu'il n'eſt plus de douce jouiſſance, dès que l'on a paſſé les bornes du reſpect que l'on doit à la nature.

EN ſortant de ces boudoirs, il eſt des hommes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, ſculpteurs, veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talens; qui s'eſtiment capables de tout connoître, de tout apprécier. C'eſt le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes: témoin ce ſatrape de Perſe, qui alla viſiter Appelles dans ſon attelier. Le peintre connoiſſoit le faſtueux perſonnage, & ne voulut

pas perdre un coup de pinceau. Le satrape errant avec toute sa suite, la robe de pourpre déployée, faisoit tout haut ses observations, & se permettoit de différter sur les tableaux & sur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit : " Mégabyse, tu te dé-
„ couvres mal-adroitement : il falloit rester
„ muet sous ta robe de pourpre ; tes brace-
„ lets, tes pierreries, ton turban t'auroient
„ fait passer pour un connoisseur ; mais vois-
„ tu les petits garçons qui broient mes cou-
„ leurs, & qui rient sous cape de tes discours ?
„ J'en suis fâché, ils n'auront plus le même
„ respect pour toi. „

CHAPITRE LIV.

Champs-Elysées.

Les Champs-Elysées sont trop alignés, pas assez diversifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs, la proximité de la grande route de Versailles y répand une pous-sière insoutenable. Comme on n'y voit aucun bassin, & que l'eau y manque totalement,

tout y a l'empreinte de la plus grande ſéche-reſſe. C'eſt dommage; car l'endroit d'ailleurs eſt vaſte, & l'affluence de toutes les conditions y produit un ſpectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'œil n'apperçoit pas l'élément fluide qui ſemble rafraîchir la penſée. Pourquoi tel endroit ſauvage devient-il attachant ? C'eſt qu'on y voit un ruiſſeau qui tombe, murmure, ſerpente & fuit.

CHAPITRE LV.

Journal de Paris.

Il a fallu faire une eſpece de violence au miniſtere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions uſitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un inſtant tout Paris eſt inſtruit ou déſabuſé ſur ce qu'il lui importe de ſavoir au juſte.

Louis XVI, voulant couper une branche d'arbre, ſe bleſſe de ſon couteau-de-chaſſe à la cuiſſe. La capitale eſt en alarme; on ap-

prend en peu d'heures que la bleſſure eſt légere, & les eſprits ſont calmés. Il y a mille circonſtances qui intéreſſent le public; il pourroit ſe tromper dangereuſement; il eſt redreſſé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin d'œil.

Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuſe, c'eſt qu'elle eſt devenue le véhicule de la charité univerſelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaiſance; la vertu qui ſommeille au fond du cœur de l'homme eſt avertie, & il s'établit une ſucceſſion de bonnes œuvres.

La correſpondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art eſt pour ainſi dire ſtimulé, parce qu'aucun fait intéreſſant dans les arts n'eſt paſſé ſous ſilence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémeres; car l'art du *ſouligneur* n'eſt pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement conſacrée à ce qui peut intéreſſer la curioſité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues ſur les arts. Les réflexions

communes ſont bientôt épuiſées, les faits ſont toujours nouveaux.

Il ſeroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent ſur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en liſant que tel & tel homme a péri ſous les roues de leur char; que, pour gagner trois minutes au ſpectacle, ils ont écraſé un fantaſſin ſurchargé d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la ſociété.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ſes bras & de ſes jambes. Un habitant de Londres, qui liſoit cet article, n'en pouvoit croire ſes yeux. Là, un boiteux traverſant une rue, arrête à plaiſir une enfilade de voitures. Mais puiſque le gouvernement a permis la publication d'une annonce auſſi extraordinaire, c'eſt qu'il veut mettre un frein à l'inſenſibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus ſévere à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a paſſé ſur le corps d'un de ſes concitoyens, reverroit l'image ſanglante; elle ſe marieroit à ſon nom, & ce ſeroit là ſon premier châtiment.

Toutes

Toutes les violences commiſes & impunies pourroient être ſoumiſes de même à l'animadverſion publique ; & cette feuille, en exerçant une juſte cenſure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuiſent au repos public en expoſant les extravagances puériles ou barbares des riches qui ſe permettent tout, appuyés qu'ils ſont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendroit peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les ſemonces particulieres des magiſtrats.

La feuille de Londres paroît tous les ſoirs ; mais comme il faut que Paris contraſte avec cette ville dans les plus petites choſes, la feuille françoiſe paroît tous les matins.

La répétition des articles, enterremens & ſpectacles, tels qu'ils ſont dans le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même choſe dans le même inſtant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire diſparoître ce double emploi ?

Les petites affiches, quoiqu'elles paroiſſent journellement, ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire ſon métier, qui eſt d'annoncer les gar-

des-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théatre, auxquelles il n'entend rien. Il eſt deſpote à ſa maniere, avec ſon privilege excluſif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaiſe de poſte à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refuſera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui ſatisfait deux particuliers, ſous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carroſſes*, aux *meſſageries*; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, juſques dans une miſérable feuille. Ainſi du reſte. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre ſervice aux particuliers, & de faire quelque choſe d'avantageux au bien public.

CHAPITRE LVI.

D'un ſecond théatre François.

Le public, les auteurs demandent à grands cris deux théatres; les gentilshommes de la chambre s'y refuſent. Les comédiens en pro-

vince appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement penſé que le parti le plus prompt & le plus ſûr, ſeroit de rétablir la concurrence, ainſi qu'elle exiſtoit aux jours brillans de Corneille, de Racine & de Moliere; mais les gentilshommes de la chambre ſe ſont conſtamment oppoſés à la création d'une ſeconde troupe. Ils peuvent ſe vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente univerſelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il ſeroit impoſſible de former deux troupes ſupportables, quand nous ſommes ſi loin, ſi loin d'en avoir une! Eh, c'eſt parce que nous n'en avons qu'une qu'elle ſera toujours foible, indolente, inactive, inſuffiſante; parce que chaque membre écarte de toutes ſes forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils ſe ſont faite, n'eſt jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conſéquemment tous les rôles qui ne lui plaiſent pas; parce qu'ils ſe permettent tour-à-tour des abſences com-

binées, que le public paie & souffre en murmurant tout bas; parce qu'ils bâtissent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur paresse & à rabaisser les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les bustes radieux de Corneille, de Racine, de Voltaire; ils y regnent en maitres: mais l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuse, tombe & pleure aux pieds d'une barriere invincible qui arrête sa noble impatience. Désespéré, il laisse échapper ses crayons & sa palette chargée de couleurs; il reste dans une inaction funeste à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en soupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carriere qui ne s'ouvre point. C'est ainsi qu'au lieu de favoriser l'essor impétueux du génie, on se plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux qui intéresseroient sa sensibilité & qui ajouteroient à ses plaisirs délicats; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens,

les privileges des auteurs & la gloire nationale. Qu'eſt-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, inſtructif, ſi on le compare au minois d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une queſtion délicate. Les gens du monde vous diſent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies ſemblables aux comédies de Moliere ? On répond ſans héſiter : Eh ! c'eſt la philoſophie moderne qui en eſt cauſe ; car de quoi ne l'accuſe-t-on pas ?

Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit, il eſt vrai, changer l'habit de ſes perſonnages ; mais il auroit la même force, la même franchiſe de pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-eſprit, ni phraſes gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait ſimple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoiſſance du cœur humain. Ce trait exiſtant & caché, il eſt ſans ceſſe ſous nos yeux, & nous ne le voyons pas ; mais lui, avec ſon coup-d'œil, le ſaiſiroit habilement, & nous ririons alors, autant du

plaiſir de le voir, que de ſurpriſe de l'avoir manqué.

C'EST le génie qui maîtriſe une nation indépendamment de ſes formes particulieres & changeantes. Il ne reçoit point la loi; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour, les nuances nouvelles, la confuſion des rangs, les variations, l'eſprit des différentes claſſes de ſpectateurs, frivoles excuſes! vains fantômes! que n'apperçoit ſeulement pas celui qui va droit au cœur, ſouleve & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une ſenſation agréable & profonde; c'eſt une corde ſecrete, qui n'eſt mue que par une main particuliere. L'inſtrument, l'homme eſt toujours le même; mais il attend le maître qui ſache arracher l'expreſſion naïve, & faire treſſaillir notre enjouement à l'aſpect du tableau.

NOUS citerons ici un paſſage de la plume du traducteur de Shakeſpeare; il vient ouvertement à l'appui de la cauſe adoptée par tous les gens de lettres.

„ LES lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les ſoins journaliers de l'état. Que la terre ſoit bien préparée; que le pere de fa-

mille écarte seulement de ses jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidissent & les étouffent ; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'éleveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'est moins de faveur que de justice, que le talent a besoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'est lorsqu'après avoir épuisé ses forces à produire, à vaincre les difficultés de son art, il lui faut encore lutter obscurément & à forces inégales contre les vices & les passions des hommes, flatter le despotisme, les préjugés & les petits intérêts des corps; c'est lorsqu'à l'entrée des tranquilles élysées des arts, il trouve des souterreins tortueux, où il faut ramper, des Cerbere qu'il faut assoupir, des Caron qui ne passent aux rives fortunées de la gloire que des artistes déja morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité. „

CHAPITRE LVII.

Trente Écrivains en France, pas davantage.

CHEZ les anciens peuples la conſidération publique étoit vivante ; notre gloire eſt ternie en comparaiſon de ces honneurs qui payoient les ſervices rendus au genre humain.

POUR ſe délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoiſſance, on s'écrie de toutes parts : *le nombre des auteurs eſt immenſe !* Oui, de ceux qui uſurpent ce nom, ou qui ont fait une ſeule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains, (*) conſtamment livrés à leur art.

(*) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle ici des médecins, des juriſconſultes, des chirurgiens qui écrivent ſur leur art ; je ne parle pas des compilateurs, des journaliſtes, des traducteurs à tant la feuille ; je ne mets dans la liſte des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philoſophie, & qui rempliſſent ſon attente par des productions ſucceſſives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'é-

Le dégoût, la sécheresse, l'indigence, la crainte des persécutions, & sur-tout la paresse font sortir les trois quarts & demi de la carriere, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils se jettent dans le chemin de la fortune. Plusieurs écrivains, même célebres, (*) n'entretiennent leur renommée que par quelques ouvrages, semés à de prudens intervalles. Or, qu'est-ce que trente hommes faisant profession ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation composée de plus de vingt millions d'hommes?

Les écrivains seroient dix fois plus nombreux, qu'ils mériteroient encore d'être consi-

---

tendue de l'objet. Or, sur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec assiduité & constance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris! Oui, dignes de ce nom; comptez: mais n'y faites pas entrer les paresseux ou ceux qui vivent uniquement sur leur réputation.

(*) On sait que dès qu'un auteur est académicien, il pense toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les sociétés. Il est plus souvent à table qu'à son bureau; & quand il a passé des années entieres sans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *respecter*. A qui convient donc le fauteuil académique? A tout homme qui ne veut plus écrire.

dérés ; car sous quelque rapport qu'on les envisage, ils sont utiles. Outre le lustre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger, l'amusement qu'ils procurent par leurs productions, est de tous le plus touchant, le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres, leurs pieces de théatre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des conversations intarissables, qui sont probablement les plus agréables de toutes, puisque tout le monde y revient si fréquemment. La vie d'une jolie femme est moins scrutée que celle de tel homme célebre.

On ne peut du moins leur refuser la gloire de répandre dans la société un langage épuré, le goût du savoir, la lumiere de la raison, & cette fleur de plaisanterie qui fait disparoître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaisir délicat des peuples policés, ce charme de la conversation qui enfante tant de choses lumineuses & qui instruit souvent mieux que les livres.

Quelqu'un a appellé les gens de lettres estimables, *les substituts de la magistrature*. Ce mot est très-bien trouvé. Ils font aussi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les

a vus s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fauſſes. Ils ont fait valoir les droits de la raiſon, depuis la ſatyre *Ménipée* juſqu'à la derniere brochure politique; & depuis peu, dans des criſes très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence ſur les événemens. Ils ſemblent former enfin l'eſprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaiſſer tout ce qui eſt au-deſſus d'eux, ſecrétement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit poſſible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conſéquence de rendre les gens de lettres reſponſables en corps de toutes les ſottiſes que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut obſerver que les gens de lettres ne forment point un corps, & conſéquemment n'ont point de juriſdiction les uns ſur les autres. Ils ne peuvent impoſer ſilence au folliculaire effronté, au détracteur inſolent, au calomniateur, à l'écrivain ſatyrique ou ordurier; ils ſont iſolés dans leur genre de vie,

ainſi que dans leurs travaux ; ils ſe cherchent d'abord par curioſité, & ſouvent ne ſe cultivent point par le peu de reſſemblance de leur caractere ; car l'amitié ne ſe commande pas ; & pourvu qu'ils ſe reſpectent, on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célebre n'a jamais rencontré dans le cours de ſa vie tel autre homme célebre, ſon rival ou ſon antagoniſte, quoiqu'habitant tous deux la même ville ; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il me prend fantaiſie de donner ici la liſte complete des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu'ils ſont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déſerteurs ſont les ſoldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apoſtats les ennemis les plus perfides de leur religion ; de même l'homme qui n'a pu réuſſir dans les lettres, devient à coup ſûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adverſaires les plus ſourds & les plus redoutables ſont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carriere de la littérature, & qui ſe ſont retirés, ſoit par impuiſſance, ſoit renvoyés par les ſifflets. Les lettres ont com-

mencé le plus souvent leur fortune, & ils sont ingrats envers les lettres; leur avancement est un secret reproche qui leur dit ce qu'ils voudroient se déguiser à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

Eh! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuse de l'homme de lettres? Voici, si je ne me trompe, le secret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richesses, tout agréables qu'elles sont, ne frappent qu'une seule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut constant d'estime. Elles n'apportent rien de personnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre; les dons du génie sont brillans, existent par eux-mêmes, & intéressent la curiosité. Quelques personnes dînent chez un riche; mais des milliers d'hommes lisent un excellent ouvrage, & ne sont pas maîtres de ne point être reconnoissans du plaisir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, sont presque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

Pour peu qu'un riche ne soit pas un sot, on lui donnera du goût: par conséquent il passera pour avoir de l'esprit, & de là au

génie il n'y a qu'un pas. S'il ne ſe fait point un beau livre, c'eſt qu'il ne le veut pas, & qu'il emploie mieux ſon tems à d'*illuſtres affaires*. Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on eſt à ſa table, & que ſon gros cuiſinier, au tact délicat, a de la fineſſe pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint exceſſif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne ſont point remplis d'un reſpect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célebre pas, par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

Qu'il jouiſſe de ſes richeſſes : d'accord ; qu'il accumule autour de ſa perſonne toutes les voluptés ; qu'il s'en raſſaſie, à la bonne heure : les plaiſirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le conſidere, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'eſtime ? A quel titre ? que nous fait ſon opulence ? Elle n'eſt utile qu'à lui ſeul. Que toutes les jouiſſances

l'environnent dans sa maison ; mais que hors de là, il laisse à l'homme de lettres l'estime publique qui lui est due, seule récompense de ses nobles travaux.

TOUT lecteur doit de la reconnoissance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit savoir encore que la langue, la société & les mœurs doivent infiniment à la classe des écrivains.

CHAPITRE LVIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

QUI connoît le majestueux carrabas, attelé de huit chevaux, lesquels font quatre petites lieues en six heures & demie de tems? Il mene les gens à Versailles ; il renferme dans une espece de longue cage d'osier vingt personnes qui sont une heure à se chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles sont pressées ; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entrechoquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tettons d'une nourrice. Un escalier de fer, à larges degrés, oblige vieille

& jeune à montrer au moins sa jambe à tous curieux passans.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Versailles. (*) Tous les enfans qui vont sucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naissance dans le carrabas de Poissi ; c'est un choc dur & perpétuel à casser la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine sur la route royale, le leste équipage, passant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait soleil, vous y arrivez grillé ; s'il pleut, vous êtes trempé comme une soupe. C'est dans cet état qu'on débarque les Parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche souverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croise un équipage royal, il n'y a plus d'expression

(*) On connoit le mot de Duclos. *Quand je dîne à Versailles, je crois manger à l'office ; je n'entends que des valets qui parlent incessamment de leurs maîtres.*

pour

pour rendre le contraſte qu'offre le coup-d'œil, il faut en rire malgré ſoi. On diroit qu'on a voulu conſerver la premiere voiture qui fut imaginée pour rehauſſer l'éclat & la légéreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette eſpece, & il écrivoit à Sully : *je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cents années font abſolument changer de face aux mêmes objets !

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carroſſes dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais conſtamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze ſols par tête quatre perſonnes, deux ſur le devant & deux ſur le derriere. Ceux qui ſont ſur le devant s'appellent *finges*, & ceux qui ſont ſur le derriere *lapins*.

Le *finge* & le *lapin* deſcendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs ſouliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur

aise la famille royale, & qui jugent de la physionomie & de la bonne grace des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outre-passé, & rien n'empêche le *lupin* & le *singe* de figurer dans les appartemens & au grand couvert, comme suivant de la cour.

TANDIS que ces hideuses voitures vous estropient ou vous ennuient, il est défendu à la charrete oisive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode, de voiturer personne sur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, sans que je le dise, qu'il s'agit là encore d'un beau privilege exclusif.

MAIS que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* sont éloquens! Ils semblent vous annoncer la foule des désagrémens qui vous attendent dans ce lieu de splendeur, il vous disent de rétrograder; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

QUE le petit ambitieux, que l'intrigant, que

le froid adulateur, que l'extravagant à projets ſoient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien; mais à ceux qui n'ont que la curioſité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les ſtatues & les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaiſie, s'ils ſont gênés, contrariés dans leur marche; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le deſir d'aller voir, par moi-même, comment ſe porte en ſon château le roi de France?

TEL qui n'a été à Verſailles qu'en *carrabas*, de retour dans ſon bourg de province, fait un roman effronté & ridicule ſur ce ſéjour du ſouverain. Il a vu le roi, les princeſſes, le grand couvert, rien de plus vrai; mais il y ajoute des circonſtances menſongeres, qui ſont reçues avec admiration par la crédulité ignorante: l'exagération a ſon paſſe-port & le conte le plus biſarre eſt écouté. Le raconteur perſuade à ſes compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de ſon païs, & ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute conſidération.

Il s'échauffe en répétant la même hiſtoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne ſauroit imaginer ce qui ſe dit de Verſailles au fond de la Gaſcogne, & dans les tavernes Suiſſes. Les deſcriptions fabuleuſes deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'eſt une ſuite de menſonges facécieux, enchaînés les uns aux autres; & j'oſe aſſurer que tel Suiſſe, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard ſur le plus déterminé Gaſcon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romaneſques, écoutées en ſilence, & qui deviennent encore plus plaiſantes par les remarques ſérieuſes que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en ſcene devant Leurs Majeſtés le dialogue incroyable du menteur intrépide, & des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Verſailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance ſi rare, qu'on ne ſait ce qui a pu enfanter

ces détails imaginaires, dont on auroit peine à défabuſer les perſonnes qui les ont adoptés, quelques raiſonnables qu'elles ſoient d'ailleurs.

CHAPITRE LIX.

College de Chirurgie.

On a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c'étoit une confuſion injurieuſe, elle devoit ceſſer.

La fondation d'une école pratique ou de diſſection, eſt un de ces bienfaits publics qu'on ne ſauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents éleves aſſiſtent aux leçons. L'auditoire eſt compoſé de fraters, de garçons perruquiers en habit de poudre. L'un retient un quart de leçon, celui-ci un ſixieme. Ils l'appliquent enſuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'inſtruction, paient l'apprentiſſage ? mais on n'eſt pas habile du premier coup.

Un cadavre, venu de Bicêtre, eſt étendu

ſur le marbre noir : huit cents hommes voient l'intérieur du corps d'un pauvre homme que perſonne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur ſont empreints dans ce corps, comme dans celui du ſouverain.

LES membres de cette académie ont compoſé, dans l'eſpace de quarante ans, cinq volumes de diſſertations, ſur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de choſe ; mais tous les mémoires qu'ils renferment ſont très-bons & ont été traduits dans pluſieurs langues.

TOUS les jeudis de chaque ſemaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à diſcuter le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

L'ACADÉMIE de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point *d'académicien honoraire*. Tous les membres ſont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux aſſemblées pour leur inſtruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs ſoins. C'eſt un cours toujours ouvert & qui guide

inceſſamment l'œil & la main de l'opérateur.

TANDIS qu'on diſſerte théoriquement tous les jeudis ſur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maiſon un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainſi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les ſciences pratiques, la ſcience & le métier; & pour réuſſir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

CET hôpital particulier eſt un lieu de grande inſtruction, parce que rien ne s'y fait que les profeſſeurs n'aient d'abord donné leur avis & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Auſſi y a-t-on vu & fait des obſervations très-précieuſes.

QUAND un homme de la lie du peuple eſt frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des ſoins les plus attentifs. Plus la nature s'eſt montrée impitoyable à ſon égard, plus la chirurgie s'empreſſe à lui offrir des ſecours, & il en trouve de plus conſtans, de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout ſon or.

C'EST un ſpectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art raſſemblés autour d'un miſérable qui a une fracture particuliere. Il eſt heureux dans ſon malheur; il guérit, parce que l'accident a manifeſté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine, on l'eût jeté à l'Hôtel-Dieu; mais ſa maladie intéreſſe l'art, l'art enfante des miracles.

L'INFORTUNE a donc encore ſon lot; mais il faut qu'elle ſe trouve dans une ville comme Paris. Le porte-fait reportera quelques jours après ſon accident, le lourd fardeau ſur ſes épaules, tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra, pour peu que l'accident ſorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art ſe ſont exercés ſur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croiſſant. Toutes les découvertes particulieres aboutiſſent au dépôt commun: l'opération de la main n'eſt jamais voilée, c'eſt au grand jour que tout eſt jugé.

L'ACADÉMIE de chirurgie n'a aucune liaiſon directe ni indirecte avec la faculté de médicine. Ce ſont deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leurs travaux à part.

Leurs travaux ne se mêlent point, quoiqu'ils semblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent visiblement au même but.

L'ANATOMIE, quoique cultivée avec le plus grand soin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une observation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le méchanisme qui entretient la vie échappe; le cadavre est couché, l'organisation qui le tenoit debout, se dérobe constamment à l'œil. Tous les anatomistes ont ignoré comment on digere, comment le chyle se change en sang; comment ce sang anime le cerveau, le rend l'organe ne nos idées; comment, dans un autre réservoir, il sert à la génération.

L'ANATOMIE pourra guérir un coup d'épée, & sera impuissante quand la fleche invisible d'un miasme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un espace infini que rien ne peut combler.

LE tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoissances naturelles, laborieusement acquises depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Lassus, & l'on ne voit pas sans étonnement que le dix-huitieme siecle a été le moins fécond en découvertes,

quoique le ſcalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait conſtamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la profonde attention qu'elle a donné à l'anatomie, n'a pas caractériſé ce ſiecle, comme devant figurer parmi les ſiecles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative eſt plus avancée.

Que de réflexions s'offrent en foule! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel; nous en avons calculé les parties groſſieres, & les petits rouages qui ſont ſous nos yeux nous ſont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorſque l'intérieur du corps, curieuſement viſité dans tous ſes points, ne nous offre encore qu'une nomenclature? Les différences qu'il y a entre la ſenſibilité qui appartient excluſivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appatient excluſivement aux muſcles, démontrent que l'hiſtoire de l'anatomie ne préſente que les découvertes éparſes, iſolées, ſans but, ſans liaiſon, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la phyſiologie.

La connoiſſance de la nature de l'homme, par rapport à la guériſon de toutes ſes mala-

dies, appartient visiblement à une autre science.

Est-ce la physique ? est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypotheses, d'effacer cette stérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette physionomie morte & impassible, qu'elle semble avoir contracté avec les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres seulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?

CHAPITRE LX.

Grisettes.

On appelle *grisette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre

particuliere, & y vivent à leur fantaisie; privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aisé; il faut qu'elle reste décemment à la maison avec la mere impérieuse, la tante dévote, la grand'mere qui raconte les usages de son tems, & le vieil oncle qui rabache.

CLOITRÉE ainsi dans la maison paternelle, la bourgeoise attend long-tems un épouseur qui n'arrive pas. S'il y a plusieurs sœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, & toute sa félicité se borne à se requinquer le dimanche, à mettre la belle robe & à se promener en famille au jardin des Tuileries.

LA grisette est plus heureuse dans sa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle se licencie dans l'âge où ses charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & son bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artisan de son état, qu'assujettissement, peine & misere; elle prend de bonne heure un esprit d'indépendance. Aux premiers besoins de la vie se joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaise conseillere que la misere, lui répete tout bas d'ajouter la ressource de sa jeunesse & de sa fi-

gure à celle de ſon aiguille. Quelle vertu réſiſteroit à cette double tentation ? Ainſi la griſette devient libre ; à l'abri d'un métier elle ſuit ſes caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique paſſager. Les plus ſages économiſent & ſe marient quand elles ſont ſur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immenſe de filles nubiles, qui, par leur poſition, ſont devenues étrangeres au mariage & au célibat. C'eſt là le grand vice de la légiſlation moderne, & ce vice embraſſe aujourd'hui non ſeulement Paris, mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne ſent pas la néceſſité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les ſiecles antérieurs ?

Il ſeroit du moins néceſſaire d'aſſurer une exiſtence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur ſexe. Il faudroit enſuite qu'elles fuſſent autoriſées à exercer celui qu'elles choiſiroient ſans maîtriſe, ſans gêne ni contrainte, ſans taxe quelconque. L'homme pauvre a une

multitude de reſſources ; la fille indigente n'en a guere, & encore ſont-elles embarraſſées d'obſtacles. Pourquoi lui ôter preſque le pain, en grévant ſon métier d'un impôt? Quoi, une lingere ſera taxée ; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune eſpece de tyrannie n'empêche ces filles d'embraſſer tous les petits travaux ſédentaires qui aident à les nourrir. Laiſſons leur toutes les reſſources qu'elles peuvent ſe creer ; que l'impoſition pécuniaire leur ſoit inconnue ; que la protection due à leur foibleſſe leur ſoit accordée : les mœurs y gagneront, & une induſtrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouiſſent les hommes, avec qui elles ſont inceſſamment mêlées, ou que, ſuivant l'uſage aſiatique, elles ſoient ſéqueſtrées & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'eſt le pire.

Une autre idée ſe préſente ; c'eſt celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe, & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui naît de la beauté & de la vertu. Cette idée non

encore approfondie, ainſi qu'elle le mériteroit, pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle ſoit de nos mœurs & de nos loix, comme tout doit être ſurbordonné peu à peu à la vérité & à la raiſon, il viendra un ſiecle où l'on ſentira la néceſſité de cette loi pour le bon ordre domeſtique, l'avantage des mœurs & le repos public. Cette ſituation de tant de femmes qui couvrent la France & à qui il eſt défendu tout-à-la-fois d'être concubines & d'être mariées, exige un changement prompt dans des loix que le tems, les mœurs & le luxe ont ſi prodigieuſement altérées.

CHAPITRE LXI.

Vénalité.

ELLE eſt par-tout: c'eſt le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainſi que les meubles. L'argent empoiſonne tout; ſon beſoin éternel dénature le ſang, l'amitié, la juſtice, la reconnoiſſance. Les places ſe donnent à l'intrigant qui les achete, au traître dont on récompenſe la délation obſcure, au

méchant qui se fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d'assoupir leurs qualités mal-faisantes; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme, on le laisse là. *A quoi est-il bon?* dit-on ouvertement. Oui, il est passé en proverbe de dire aujourd'hui, *un honnête homme n'est bon à rien.*

Tous les emplois se vendent, ainsi que les charges. Le protecteur de nos jours est une espece de *croupier* qu'il faut payer & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque, que quand il a assuré son bénéfice sur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de justice. Comment concevoir que Montesquieu ait jamais voulu excuser cette vénalité, & la raison de Montesquieu, sans doute, c'est qu'il avoit acheté sa charge.

Ce fut le chancelier Duprat, dont la mémoire sera à jamais odieuse, qui introduisit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a si bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs:

Qui

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.

DEUX ſiecles & demi ont à peine commencé à diſſiper les nuages épais, que les fauſſes maximes de Duprat avoient répandus ſur le droit naturel, ſur le droit public, ſur les principes de la légiſlation & du gouvernement. C'eſt lui qui le premier oſa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : vous pouvez tout, & votre vouloir eſt la loi ſuprême; ce qui ſignifioit en d'autres termes : dépenſez, ruinez-vous, ruinez les autres; n'importe, c'eſt votre droit. Comme ſi le droit d'être déraiſonnable appartenoit à d'autres qu'aux inſenſés; le droit de nuire & dévaſter, qu'aux furieux. La vénalité des charges eſt une plaie qui ſaigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

LOUIS XII étoit beaucoup plus excuſable d'avoir aliéné ſes domaines. Que n'a-t-il plutôt ſuivi ce plan que la vénalité des charges! Le ſouverain d'un état auſſi grand que la France, eſt ſans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puiſſe avoir un fonds cultivable, de quelqu'eſpece que ce puiſſe être.

La dégradation des esprits est peut-être née de ce malheureux système réglementaire & fiscal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choses ? Quand les empires seront-ils assis sur leur véritable base ! Quand la confusion des idées cessera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées, places inamovibles.*

CHAPITRE LXII.

Femmes de quarante ans.

Il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme qui a excité long-tems les desirs des hommes & la jalousie de son sexe; c'est le moment où son miroir lui dit : vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface; & quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible, elle n'en est pas moins réelle.

Elle voudroit démentir ce cristal véridique ; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, & pousse un profond soupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible

eſt plus forte que lui. Une angoiſſe amere abat ſon cœur; en perdant ſes agrémens, elle ſent qu'elle perd ſon exiſtence.

QUOI, ceux qu'elle avoit enchaînés à ſon char, bientôt ne laiſſeront plus tomber ſur elle qu'un régard de complaiſance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ſes attraits flétris! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole, à peine ſe ſouviendra d'elle! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politeſſe, ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ſes voiſins; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, ſur-tout lorſque le cœur eſt encore avide du deſir de plaire, lorſque l'on veut toujours paroître, & que perſonne ne s'empreſſe à vous remarquer !

C'EST alors qu'une femme, exilée de la ſociété, reſſent un chagrin cent fois plus vif que le miniſtre ambitieux qui ſe trouve tout-à-coup dépoſſédé du pouvoir dont il étoit ſi fier & ſi jaloux. Tous deux verſent des larmes ſecretes, en jetant de loin un coup d'œil vers le monde, vers ce maître changeant & tyrannique, qui dans ſon ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux ſont

encore dévorés d'une ambition ſourde ; celle d'une femme ſe trouve la plus impuiſſante. N'être plus de miſe dans le tourbillon du monde, lui ſemble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

POUR la ſauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfiniſſable, il ſe préſente à elle deux reſſources, la dévotion & le bel-eſprit. Mais ces deux états ſont ſurannés ; la dévotion n'eſt plus de mode, & l'affiche du bel-eſprit eſt devenue trop difficile à ſoutenir.

QUE fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiſelles, brillantes de fraîcheur & de beauté, elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs ſecrets, & parvient ainſi à faire encore rechercher ſa ſociété, & à prolonger cette eſpece d'empire dont elle eſt ſi jalouſe.

L'EXPÉRIENCE du monde lui a appris que toutes les affaires ſe travailloient comme la tapiſſerie. On voit naître les couleurs, & la main eſt cachée ; elle ſe livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un ſecretaire ; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf ſont rejetées. Une réuſſit, & la voilà ſatis-

faite. Elle protege ; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'eſpérance qui vous abuſe, fait qu'on ajoute foi à ſes promeſſes ; elle ſe mêle d'un emploi de quatre-cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute ; & pourvu que ſon nom ſoit cité chez les miniſtres ; pourvu qu'on diſe qu'elle négocie des places & des mariages, qu'on a apperçu dans ſon ſallon un évêque & un maréchal de France, on lui attribue une grande exiſtence, & quelquefois elle eſt contente de la ſimple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que pluſieurs femmes qui, à la lettre ont leurs bureaux, chériſſent à un certain âge ce genre d'occupation ; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres de recommandation la ſollicitent. Chaque poſtulante fait autant d'efforts que s'il s'agiſſoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne ſe ſent pas les qualités requiſes pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite ſanté, s'environne de médecins, ſans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine

éternelle ; c'eſt un artifice ingénieux, pour donner à ſes attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre ſa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur déſœuvrement, qui viennent ſans façon bâiller dans leur viſite, & accuſer l'exceſſive lenteur du tems. Enfin, après avoir eu nombre d'amans, elle doit s'eſtimer heureuſe, ſi elle a ſu en convertir un en fidele ami.

Au reſte, une femme à Paris n'a jamais quarante ans ; elle en a toujours trente ou ſoixante ; & comme perſonne ne dit le contraire, la femme quadragénaire n'exiſte pas.

CHAPITRE LXIII.

Feuilles périodiques.

Les journaux ſont les trompettes de la renommée, les plus menteuſes & les plus impudentes. Tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle ; l'autre le traite d'oiſon : le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain paroiſſent le même jour. A qui s'en rapporter ?

A soi-même ; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en pense.

Le critique impartial & sans préjugés littéraires n'a point encore existé. Mais l'homme en état de produire ne se rabaisse point à analyser des ouvrages ; il en enfante.

Se fait journaliste qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ses confreres.

Le ministere protege les petites feuilles satyriques, où les auteurs sont déchirés à belles-dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalousie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oisif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministere sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l'estime universelle répondoit à ses travaux. Il tâche de lui ravir cette estime précieuse ; & une foule d'aboyeurs, doués d'un esprit médiocre & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

ON ne doit jamais répondre aux journaliſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces eſprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres ſe donner en ſpectacle.

EN fait de goût d'ailleurs, quand on n'eſt pas d'accord ſur le champ, plus on diſpute & moins on ſe rapproche.

MAIS le journaliſte veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphaſe. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France, & dit : *ce n'eſt qu'un individu qui manque, & c'eſt une nation entiere à conſoler !* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaiſant, un légiſlateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliſte du premier ordre. Non, il s'agit de *Lekain.*

CHAPITRE LXIV.

Distribution des aumônes.

Il est plus aisé de donner l'aumône que de la répandre avec une juste répartition. Les besoins de convenance ne devroient point passer avant les besoins de premiere nécessité. C'est ce qui arrive néanmoins. Les aumônes montent annuellement à des sommes considérables. Mais on tue pour ainsi dire la charité publique par des préférences inconsidérées & criminelles ; on enleve aux véritables pauvres les aumônes qui leur sont spécialement consacrées. Tantôt c'est une fille de qualité qu'il faut soutenir, & l'on éloigne la pauvre couturiere. Tantôt c'est une maison jadis opulente tombée par son luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroisse, ignorés dans leurs greniers & n'en sortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille qui se dit importante, va chez le curé, demande & exige de l'argent avec une fierté imposante. S'il veut user d'une fermeté judicieuse, on prend un ton presqu'arrogant ; on osera

lui dire, que les pauvres roturiers ſont une canaille inutile à la ſociété, dont l'exiſtence ou le non-être doivent être fort indifférens à l'état; que les nobles pauvres ont droit d'épuiſer avant tout les reſſources des largeſſes particulieres & publiques.

Les ames pieuſes tombent fréquemment dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendians titrés, & l'on donne pour le ſoutien du luxe, de la moleſſe, de l'oiſiveté, ce qui étoit réſervé pour ſoulager les beſoins de l'artiſan laborieux, dont la famille, faute de ſecours, périroit de langueur & de déſeſpoir.

Ainsi des noms & des prééminences chimériques égarent la main des diſpenſateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

Or, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le beſoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs ſenſibles.

La nobleſſe, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui eſt poſſible d'obtenir, ſe rabat après ces diſſipations au pied de l'autel, & abſorbe les produits que la religion & l'hu-

manité avoient mis en réſerve pour le ſoulagement des infortunés.

VOILA pourquoi, après tant de largeſſes, les hôpitaux ſont encore le temple éternel du déſeſpoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaiſance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renverſé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

GRACES à leurs demandes audacieuſes & à la foibleſſe des diſtributeurs, ils trouvent plus de ſecours que ceux qui luttent pour ſortir de l'indigence. *Ils ſont accoutumés à l'aiſance*, s'écrie t-on: & ce raiſonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la claſſe obſcure.

LA bourſe, dans la main de la femme de qualité, ſe remplit; elle leve un impôt ſur quiconque l'aborde; il faut que cette bourſe égale en groſſeur celle que ſa voiſine a ſu créer. Il y entre une ſorte de rivalité, pour ne pas dire d'oſtentation. Mais cet orgueil ſeroit moins blâmable, ſi la main qui amaſſe ne ſavoit pas pour qui elle amaſſe, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'eſt plus obéir à la compaſ-

ſion ; c'eſt faire entrer dans le ſentiment de la charité une eſpérance confuſe de vaine gloire, & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite eſt d'être caché à l'œil du monde.

Mais que l'homme charitable ſe nomme publiquement, j'y conſens ; & il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre diſtinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de ſe tromper, qu'il écoute la voix publique ; elle lui apprendra ſur quel terrein deſſéché doit tomber la roſée que le Créateur, jugeant en ſilence les actions des hommes, a confié entre ſes mains.

A Dieu ne plaiſe que j'accuſe ici les diſtributeurs des aumônes de détourner une obole des ſommes ſacrées qui leur ſont remiſes ! C'eſt un forfait dont la ſuppoſition ne doit pas entrer dans notre eſprit. Mais on violente de tous côtés les paſteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cédent malgré eux aux ſollicitations preſſantes. Tel nom leur en impoſe, & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'eſt-ce pas ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire ?

Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment se peut-il après cela qu'il y ait tant de misérables ? Le vice vient donc de la distribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'est pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui souffre accuse les administrateurs des maisons de charité. Quand il les voit au bout de quelques années étaler un équipage brillant, ouvrir une maison magnifique, dresser une table somptueuse, il pense que cette opulence est prise sur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît si monstrueux que, malgré les apparences, je persiste à le croire impossible ou du moins chimérique.

Des ames charitables, au lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'essayer la pratique & de vaincre les préjugés & les obstacles qui s'opposoient aux projets d'une bienfaisance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé ; les détails n'ont point rebuté leur vigilance journaliere ; le succès a confirmé leur théorie éclairée ; & l'on est parvenu, ainsi qu'il résulte des regîstres du *nouvel hospice de charité*, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'est un grand exemple récemment

offert à ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hoſpice de charité* pourra dorénavant ſervir de modele à tous les établiſſemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au tems de le perfectionner, c'eſt-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE LXV.

École de Boulangerie.

Il y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne ſait pas lui donner ſa perfection : cela eſt démontré. C'eſt parce que tout le monde a cru le bien faire, & que tout le monde l'a fait aſſez mal.

La panification du froment eſt une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymiſtes. La routine aveugle la dénature. L'expérience ſeule peut la conduire au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés dans l'en-

fance, préciſément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de ſervante qui ne croie fermement qu'il eſt impoſſible de lui apprendre quelque choſe ſur la maniere de faire le pain. Les ſervantes pourroient ſe ſuccéder pendant vingt ſiecles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'eſt ce qui eſt déja arrivé.

Le pain ſe fait mieux à Paris que par-tout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont ſu raiſonner leur art. Enſuite les chymiſtes ont ſu nous inſtruire à analyſer le bled, & ſuivre cet art depuis la préparation des levains juſqu'à la cuiſſon; & graces à ces profeſſeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux eſt meilleur que celui qui eſt ſervi ſur la table la plus opulente de la Suiſſe, où l'on ne ſait pas faire le pain, parce que toutes les ſervantes croient le ſavoir faire.

On laiſſera les ſervantes gâter le bled & en diminuer le poids; mais la Suiſſe qui a peu de bled, & où le pain en général eſt très-mal fait, devroit ſavoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépenſe, donne des bénéfices conſidérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'ÉCOLE de boulangerie eſt gratuite & doit changer inſenſiblement la routine pour y ſubſtituer des procédés plus ſimples & plus heureux. Elle enſeigne tout ce qui concerne cet art, juſqu'ici méconnu dans ces premiers principes. Elle expoſe les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les eſpeces de pain.

VOILA une ſcience toute nouvelle qu'on ne ſoupçonne point ailleurs, & dont on ſe moque peut-être avec la bêtiſe de l'ignorance. Pendant ce tems, le profeſſeur chymiſte tire une farine belle & ſavoureuſe de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonnier, & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

MAIS comment recevoir des profeſſeurs dans l'art de faire le pain? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les ſervantes, & même leurs maitreſſes, qui ſe liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'eſt ainſi que le mangeoient les grands-peres.

PLUSIEURS villes étrangeres ſeront peut-être encore un ſiecle avant de lire l'*Avis aux bon-*

nes

nes ménageres des villes & des campagnes. Mais on y lira de ſottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloiſe, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger inſtruit à l'école des chymiſtes. Les étrangers diront: qu'eſt-ce que la chymie? Nous prend-on pour des barbares qui ne ſavent pas faire le pain? Et ces étrangers, admirateurs de leurs ſervantes, & n'en ſachant pas plus qu'elles, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement & ſur la qualité & ſur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec tranſport un cor-de-chaſſe de la capitale, faites venir un diſciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque choſe de plus ſubſtantiel que le ſon du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des ſoins les plus néceſſaires à la ſubſiſtance & à la conſervation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle. Ceux qui enſeignent ſe ſervent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent ſont à la portée des

mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroiſſant s'abaiſſer.

Le pain qu'on mange à Paris eſt devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il eſt à déſirer que dans le reſte du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être ſurveillé; car le pain eſt en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compoſe à la campagne preſque ſa ſeule nourriture. Or, qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je ſonge aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économiſtes ne les aiment pas; elles dérangent un peu leur ſyſtême. Les pommes de terre, réuniſſant toutes les propriétés alimentaires, ſont ſuſceptibles d'une infinité de préparations & peuvent remplacer les gruaux, la ſemoule, le ſalep, le ſagou. Quelles reſſources ouvertes pour la miſere!

Ces végétaux, à ce qu'il paroît, ſont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'exiſte

point de végétal ni même de partie végétale qui ne recele une ſubſtance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura ſu l'extraire; & cet art eſt bien moins compliqué que celui de faire du pain.

QUELLE reconnoiſſance ne devons nous pas aux chymiſtes, tels que MM. Parmentier, Cadet de Vaux, qui, par ces découvertes ſimples & utiles, auront tué le monſtre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les empires! Ils auront juſtifié la Providence, en montrant aux rois & aux peuples que la ſtérilité n'eſt qu'apparente, & que tout ce qui végete offre à la faim une ſubſtance nourriſſante; que la diſette eſt un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, & pluſieurs en ſont pourvues plus ou moins.

C'EST donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une ſorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire eſt par-tout, ainſi que l'eau qui nous ſert de boiſſon.

PROBABLEMENT le vin eſt par-tout auſſi

Ces ſubſtances précieuſes qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profuſion ſur le ſein de la nature, n'attendent que la main de l'art pour ſe développer, nourrir & protéger l'humanité entiere contre la fureur des élémens & le monopole non moins redoutable.

PLUS de ces années déſaſtreuſes où l'on a vu l'homme, couché ſur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoiſſant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions phyſiques ni politiques. Partout où le Créateur a fait lever un végétal, là ſe trouve de quoi l'adorer & le remercier de ſes bienfaits.

HONNEUR au nouveau Triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoiſſances ! Si les Indiens mangent la caſſave, le tapioca, après une certaine préparation ; ſi d'autres uſent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuſes. Le ſyſtême qui admet une Providence éternelle & bienfaiſante n'avoit pas beſoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais obſervons que c'eſt après la compoſition de l'*Iliade*

& de l'*Esprit des loix*, que l'homme a enfin soupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

VENEZ économistes qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimitée du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le signal d'afamer le royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & songez qu'une seule découverte en chymie vous condamne au silence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre système. Que deviennent vos grands mots devant une seule expérience chymique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phrases oratoires. Eh! vous n'avez jamais soupçonné l'influence que pourroient avoir sur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchissez-y; il se peut très-bien qu'elles entraînassent la dissolution de nos sociétés, si horriblement inégales, & qu'elles portassent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

AVANT peu, un chymiste nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni

par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le sucre sont sous nos mains. La nature est une; mais nous ne la voyons pas.

Les économistes & leurs semblables s'étourdissent de mots qu'ils n'entendent point. Ils se plaignent ensuite du peu de conception d'autrui; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand système. Comme tout cela rit à l'œil sur le papier !

CHAPITRE LXVI.

D'Argenson.

Il monta en 1697 la machine de la police; non telle qu'elle existe aujourd'hui; mais il en a imaginé le premier les ressorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées; mais elles ne sont pas toutes également difficiles, parce que la machine est toute dressée & subordonnée dans toutes ses parties bien jointes à la main du chef; ce qui étoit nécessaire; les

agens de la police devant être soumis à une discipline exacte, qui doit se rapprocher beaucoup de la discipline militaire.

D'ARGENSON fut sévere, peut-être parce qu'il sentit, en donnant la premiere impulsion, une résistance que ses successeurs ont moins éprouvée. On a cru long-tems qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Plusieurs ont trop appesanti la main, parce qu'ils ne connoissoient pas le peuple de Paris; peuple chaud, mais sans férocité, dont tous les mouvemens se devinent, & par conséquent facile à mener. Qui seroit sans pitié dans cette place, seroit un monstre.

LE peuple qui a toujours des idées confuses de licence, & qui craint le lieutenant de police, comme les écoliers craignent le correcteur du college, n'a pas toujours eu pour cette place le respect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une espece de commissaire dont on pouvoit bafouer la robe; & cette magistrature a paru plaisante à la folie inconsidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a senti de nos jours que l'administration d'un

lieutenant de police devoit avoir sa force, son poids, sa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* subordonné à son tour, répete les mots que lui adresse, à ce qu'il prétend, le premier président du parlement: *clarté*, *propreté*, *sûreté*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne sait pas que ce n'est qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il est assez plaisant d'imaginer que l'on espionne, en tems & lieu, celui qui fait espionner à son gré les autres citoyens. Ainsi les chaînons qui lient les hommes dans l'ordre politique, sont réellement incompréhensibles. Celui qui n'admire pas comment la société existe & se soutient, par la réaction simultanée de ses membres, & qui ne voit pas la *queue* du serpent rentrant dans sa *gueule*, emblême antique de tout gouvernement, n'est pas né pour réfléchir.

On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle, sur la police de Paris & sur M. d'Argenson, premier du nom. On pourra faire une comparaison

secrete de ce qui ressemble encore aujourd'hui avec ce qui ne ressemble plus. Je me dispenserai du commentaire.

" Les citoyens d'une ville bien policée » jouissent de l'ordre qui y est établi, sans » songer combien il en coûte de peines à » ceux qui l'établissent, ou le conservent, à » peu près comme tous les hommes jouissent » de la régularité des mouvemens célestes, » sans en avoir aucune connoissance; & même » plus l'ordre d'une police ressemble par son » uniformité à celui des corps célestes, plus » il est insensible; & par conséquent, il est » toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus » parfait. Mais qui voudroit le reconnoître » & l'approfondir, en seroit effrayé. Entre- » tenir perpétuellement dans une ville, telle » que Paris, une consommation immense, » dont une infinité d'accidens peuvent tou- » jours tarir quelques sources; réprimer la » tyrannie des marchands à l'égard du public, » & en même tems animer leur commerce; » empêcher les usurpations mutuelles des uns » sur les autres, souvent difficiles à démê- » ler; reconnoître dans une foule infinie tous » ceux qui peuvent aisément y cacher une

» industrie pernicieuse, en purger la société,
» ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent
» lui être utiles par des emplois dont d'autres
» qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'ac-
» quitteroient pas si bien; tenir les abus né-
» cessaires dans les bornes précises de la néces-
» sité qu'ils sont toujours prêts à franchir,
» les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils
» doivent être condamnés, & ne les en tirer
» pas même par des châtimens trop éclatans;
» ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que pu-
» nir, & ne punir que rarement & utilement;
» pénétrer par des conduits souterrains dans
» l'intérieur des familles, & leur garder les
» secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant
» qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage;
» être présent par-tout sans être vu; enfin,
» mouvoir ou arrêter à son gré une multi-
» tude immense, & être l'ame toujours agis-
» sante, & presqu'inconnue de ce grand corps:
» voilà quelles sont en général les fonctions
» du magistrat de la police. Il ne semble pas
» qu'un homme seul y puisse suffire, ni par
» la quantité des choses dont il faut être
» instruit, ni par celle des vues qu'il faut
» suivre, ni par l'application qu'il faut ap-

„ porter, ni par la variété des conduites qu'il
„ faut tenir, & des caracteres qu'il faut pren-
„ dre; mais la voix publique répondra ſi
„ M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

„ Sous lui la propreté, la tranquillité, l'a-
„ bondance, la ſûreté de la ville furent por-
„ tées au plus haut degré. Auſſi le feu roi
„ ſe repoſoit-il entiérement de Paris ſur ſes
„ ſoins. Il eût rendu compte d'un inconnu
„ qui s'y ſeroit gliſſé dans les ténebres; cet
„ inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût à ſe
„ cacher, étoit toujours ſous ſes yeux; & ſi
„ enfin quelqu'un lui échappoit, du moins
„ ce qui fait preſque un effet égal, perſonne
„ n'eût oſé ſe croire bien caché. Il avoit mé-
„ rité que dans certaines occaſions importan-
„ tes, l'autorité ſouveraine & indépendante
„ des formalités appuyât ſes démarches; car
„ la juſtice ſeroit quelquefois hors d'état d'a-
„ gir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſſer de
„ tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée
„ elle-même.

„ ENVIRONNÉ & accablé dans ſes audien-
„ ces d'une foule de gens du menu peuple
„ pour la plus grande partie, peu inſtruits
„ eux-mêmes de ce qui les amenoit, vive-

„ ment agités d'intérêts très-légers & sou-
„ vent très-mal entendus, accoutumés à
„ mettre à la place du discours un bruit in-
„ sensé, il n'avoit ni l'inattention ni le dé-
„ dain qu'auroient pu s'attirer les personnes
„ ou les matieres. Il se donnoit tout entier
„ aux détails les plus vils, ennoblis à ses
„ yeux par leur liaison nécessaire avec le bien
„ public; il se conformoit aux façons de pen-
„ ser les plus grossieres; il parloit à chacun
„ sa langue, quelqu'étrangere qu'elle lui fût;
„ il accommodoit la raison à l'usage de ceux
„ qui la connoissoient le moins; il concilioit
„ avec bonté des esprits farouches, & n'em-
„ ployoit la décision d'autorité qu'au défaut
„ de la conciliation. Quelquefois des contes-
„ tations peu susceptibles ou peu dignes d'un
„ jugement sérieux, il les terminoit par un
„ trait de vivacité plus convenable & aussi
„ efficace. Il égayoit même, autant que la
„ magistrature le permettoit, des fonctions
„ souverainement ennuyeuses & désagréables,
„ & il leur prêtoit de son propre fonds de
„ quoi le soutenir dans un si rude travail.

„ La cherté étant excessive dans les an-
„ nées 1709 & 1710, le peuple injuste,

„ parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie „ à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par „ toutes sortes de voies de remédier à cette „ calamité. Il y eut quelques émotions qu'il „ n'eût été ni prudent, ni humain de punir trop „ sévérement. Le magistrat les calma ; & par „ la sage hardiesse qu'il eut de les braver, „ & par la confiance que la populace, quoi- „ que furieuse, avoit toujours en lui. Un „ jour, assiégé dans une maison où une troupe „ nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit „ ouvrir la porte, se présenta, parla, & ap- „ paisa tout. Il savoit quel est le pouvoir d'un „ magistrat sans armes ; mais on a beau le „ savoir, il faut un grand courage pour s'y „ fier. Cette action fut récompensée ou sui- „ vie de la dignité de conseiller d'état.

„ Il n'a pas seulement exercé son courage „ dans des occasions où il s'agissoit de sa „ vie autant que du bien public, mais en- „ core dans celles où il n'y avoit pour lui „ aucun péril que volontaire. Il n'a jamais „ manqué de se trouver aux incendies, & „ d'y arriver des premiers. Dans ces momens „ si pressans & dans cette affreuse confusion, „ il donnoit les ordres pour le secours, &

„ en même tems il donnoit l'exemple, quand „ le péril étoit assez grand pour le deman- „ der. A l'embrâsement des chantiers de la „ porte Saint-Bernard, il falloit, pour pré- „ venir un embrâsement général, traverser „ un espace de chemin occupé par les flam- „ mes. Les gens du port, & les détache- „ mens du régiment des Gardes hésitoient à „ tenter ce passage. M. d'Argenson le fran- „ chit le premier, se fit suivre des plus bra- „ ves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une „ partie de ses habits brûlés, & fut plus de „ vingt heures sur pied, dans une action „ continuelle. (*)

„ QUELQU'ÉTENDUE que fût l'adminis- „ tration de la police, le feu roi ne permit „ pas que M. d'Argenson s'y renfermât en- „ tiérement; il l'appelloit souvent à d'autres „ fonctions plus élevées & plus glorieuses, „ ne fût-ce que par la relation immédiate „ qu'elles donnoient avec le maître, relation „ toujours si précieuse & si recherchée. Tan-

(*) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du sénat à la tête d'une armée.* C'est une phrase collégiale, & qui déparoît, je crois, ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

„ tôt il s'agiſſoit d'accommodement entre per-
„ ſonnes importantes, dont il n'eût pas été
„ à propos que les conteſtations éclataſſent
„ dans les tribunaux ordinaires, & dont les
„ noms exigeoient un certain reſpect auquel
„ le public eût manqué. Tantôt c'étoient des
„ affaires d'état qui demandoient des expé-
„ diens prompts, un myſtere adroit, & une
„ conduite déliée. Enfin, M. d'Argenſon vint
„ à exercer réglément auprès du roi un mi-
„ niſtere ſecret & ſans titre, mais qui n'en
„ étoit que plus flatteur, & n'en avoit même
„ que plus d'autorité. „

FONTENELLE n'a point parlé de la ſévérité de M. d'Argenſon, de ſon penchant à punir; ce qui eſt plutôt un indice de foibleſſe que de force. Hélas, les loix humaines, imparfaites & groſſieres, ne peuvent deſcendre dans l'abîme du cœur humain, & y ſurprendre la cauſe des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des ſurfaces; elles abſoudroient peut-être celui qu'elles condamnent; elles frapperoient celui qu'elles laiſſent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devroient pas négliger tout ce qui ſert à révéler l'intérieur de l'homme.

Elles doivent eſtimer la force des paſſions naturelles & indeſtructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes ; avoir égard à l'âge, au ſexe, au tems, au jour ; ce ſont des regles fines, qui n'ont pu ſe trouver dans la tête du légiſlateur, mais qui doivent ſe rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

Il y a auſſi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent ſemble diminuer la faute ; où il faut une ſorte de circonſpection, pour que le châtiment ne ſe trouve pas en oppoſition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule ou barbare, & que l'indignation pourroit rejaillir ſur la loi & ſur le magiſtrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions ſur le caractere de pluſieurs lieutenans de police, ſavoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, M. *Nicolas Jean-Baptiſte Ravol d'Ombreval*, M. *René Hérault*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynaſtie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie*. Les autres plus liés aux événemens publics me ſont connus.

M. Le Noir eſt aujourd'hui le quatorzieme lieutenant-général de police de Paris. Il a

changé

changé plusieurs fois en un ministere de compassion & d'indulgence un ministere de justice & de rigueur, & l'ordre public n'en a pas souffert.

CHAPITRE LXVII.

Maître-ès-Arts.

C'EST un homme qui a mis dans sa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie, base de cette philosophie scholastique, l'opprobre de la raison humaine. On appelle ces cahiers obscurs, *Cours complet de philosophie.* Ces cahiers ne font qu'induire la jeunesse en erreur, lui rendre l'esprit faux, l'accoutumer à se payer de mots, alimenter ces questions frivoles qui ont retardé les progrès de l'esprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge, ait grand soin de n'avoir rien dans la tête qui ressemble aux idées de Locke, de Newton & de Descartes, après quoi il lui est permis d'enseigner les mêmes sottises à sa classe.

ON avoit proposé l'impression des cahiers; mais le professeur fait prudemment de s'y opposer.

Que ſeroit ce galimatias dicté dans la pouſſiere des claſſes, devant les lumieres de notre ſiecle ?

C'EST avec raiſon qu'on a dit : comment ſe fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire ; des milliers de profeſſeurs en éloquence, & pas un ſeul profeſſeur éloquent ; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique ; des milliers de profeſſeurs de philoſophie, & pas un ſeul bon ouvrage philoſophique émané d'eux ; des milliers de régens, & pas un bon plan d'études ? c'eſt qu'il n'appartient qu'à la voie de la preſſe de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle eſt la vraie langue de l'inſtruction univerſelle.

IL ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le ſens commun ; ainſi qu'il ne faut que douze ſols à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin, pour en faire un académicien de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il rencontre ſur le quai un volume vermoulu de ces peſans érudits du quatorzieme ſiecle. Ce bouquin traitera des noms & ſurnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'eſt un fatras

immenſe, mais étonamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que perſonne n'aura eu le courage de lire, mon aſpirant tirera ſans peine quatre ou cinq diſſertations qui obtiendront trois médailles; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoiſe.

CHAPITRE LXVIII.

Du ſiecle littéraire de Louis XIV.

On le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaiſſer les écrivains actuels. Il eſt tems de les venger. Le ſiecle de Louis XIV n'a produit que des poëtes ſous le nom même d'orateurs; rien ſur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'eſprits, eſt peut-être la ſcience la plus ſuſceptible des ornemens de l'éloquence. La morale ſe prête à toutes les formes agréables; & comme elle embraſſe les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails

qui, dans les autres sciences, sont froids & inanimés.

L'ATTRACTION newtonienne est admirable sans doute; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus sociables, qui perfectionne en nous le sentiment de la bienfaisance, est bien préférable à peindre & à démontrer. Elle existe, cette attraction intime; elle est le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la législation.

NOTRE éloquence, fondée sur ces principes, est donc bien supérieure à celle du siecle dernier. Des poëtes rampans, des orateurs mercenaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la prostitution du bel-esprit n'a été pouffée si loin qu'aux pieds de Louis XIV.

LES hommes sont de grands enfans. Quelques statues, quelques tableaux, quelques morceaux de poésie font donner à un siecle, qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de siecle des beaux-arts, de siecle de gloire.

LA révocation de l'édit de Nantes, en 1685, a passé sans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous disons donc hardi-

ment que ce siecle, malgré sa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en seroit pas de même aujourd'hui. La littérature surveille le gouvernement, & lui sauveroit un pareil écart.

QU'IMPORTE que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, grossier flatteur; & des tragédies de Racine, simple & fin courtisan, qui s'occupoit de la grace versatile? Ce sont là des niaiseries en comparaison des matieres politiques sur lesquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

UN grand bien que la philosophie moderne a fait aux hommes, c'est de les convaincre, après tant de siecles d'erreurs & de persécutions, que la religion se persuade & ne se commande pas; que le premier doute sur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embrasser. L'expérience prouve que cette sage tolérance est avantageuse à tous les païs qui l'ont adoptée, que la paix y regne, & que les esprits y sont plus disposés aux vertus qui caractérisent le vrai chrétien.

TOUTE la littérature du siecle dernier a

été infeſtée non-ſeulement de l'adulation la plus contagieuſe, mais encore des idées les plus fauſſes & les plus ridicules ; & nous n'appercevons, dans ces prétendus modeles d'éloquence, qu'un aſſemblage de mots oiſeux, qu'un jargon inſoutenable, pour peu qu'on ſoit accoutumé aux ouvrages modernes & ſubſtantiels, où la raiſon élevée parle, touche & convainc.

C'EST encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons eſprits attentifs. Ils examineront les reproches juſtement faits à cette éloquence du dernier ſiecle ; & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, ſortira de deſſous le nuage & ſera généralement admiſe.

IL ne faut donc point s'étonner des contradictions ; elles ſont néceſſaires ; elles ſervent plus qu'elles ne nuiſent ; elles portent la lumiere dans les yeux qui refuſoient de voir ; & ce n'eſt toujours qu'après la plus belle défenſe que la prévention & la ſottiſe abandonnent les préjugés littéraires.

CELUI qui le premier a eu le courage de les combattre, eſſuie le torrent d'injures que

le pédantiſme tient en réſerve. Mais il faut ſourire des attaques du pédantiſme.

L'HUMANITÉ, ce mot que le *journaliſme* voudroit encore proſcrire; ce mot, commenté dans les écrits de pluſieurs ſages modernes, eſt celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendriſſantes : il a mérité conſéquemment de devenir le plus beau qui ſoit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs reſpectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans ſon ſillon, a rendu ſes travaux reſpectables, a enfanté des lumieres nouvelles ſur la culture, la population, l'induſtrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot ſera développé, plus grande ſera la gloire de l'homme; & c'eſt aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raiſon univerſelle, auxquels on ſera redevable du bien qui ſe fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer conſtamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

NOTRE ſiecle, malgré ſes avantages, doit cependant être conſidéré, moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas

eu le tems de fixer, d'une maniere invariable, des principes ſolidement établis. Auſſi, (faut-il l'avouer ?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque choſe d'arbitraire & de flottant, qui s'oppoſe à la perfection de la morale & de la politique.

PRÉSENTEMENT que les principales erreurs ſont expulſées, il ſeroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de haſardeux. Il faut ſoumettre à l'examen juſqu'aux inſtrumens employés à renverſer l'édifice du menſonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

SÉNEQUE a dit quelque part : il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt ; on le ſeroit de même, ajoute-t-il, ſi l'on ſouhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je ſuis fou de cette maniere. Je voudrois que l'inſtant de ma naiſſance eût été marqué dans cinq à ſix cents ans, parce qu'il y a à préſumer que les arts-conſolateurs iront en ſe perfectionnant, que l'imprimerie, qui ne fait que de naître & qui a déja produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers, & d'enſeigner aux hommes leurs véritables intérêts,

C'EST en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philosophie. Le fanal est allumé & domine l'Europe. Le vent du despotisme en courbant la flamme, ne peut que l'attiser & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être juste & modérés. S'ils ne le font pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées sur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il écrase, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laisse la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité s'écriera : *tel homme est un oppresseur & l'ennemi des hommes !* Alors les syllabes qui composent son nom, feront une injure. Dès qu'il sera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un son odieux.

L'HOMME a connu ses droits. Le regne du mensonge est passé. L'homme fait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliste, le chantre de la vertu ; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la so-

ciété. Il déteſte l'oiſif adulateur, habitant des cours; il mépriſe la trop grande foule de ces hommes inutiles qui diſent ſervir les autels; il marque du doigt les *narciſſes*, les tyrans de la penſée, & ceux qui prennent le maſque de la religion pour la déshonorer; & ce qui augmente la force légitime de cette philoſophie, qui étincele d'un bout de l'Europe à l'autre, c'eſt que les connoiſſances des écrivains ſont détaillées aujourd'hui à l'uſage de tous les individus de la ſociété.

Mais les Pariſiens, gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs miſérables journaux & aux prononcés académiques, ſont encore preſque tous eſclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulans, de la grace & de la molleſſe dans la langue, comme s'il s'agiſſoit de mettre en chant toutes les phraſes de la langue. Telle eſt l'ame d'un écrivain, tel eſt ſon idiôme.

On devroit rappeller plutôt les mots hors d'uſage; on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieuſement accumulées, il faudroit étendre la langue & la renforcer. N'eſt-il pas déplorable que notre penſée ſoit toujours au-deſſus de notre

expreſſion, & que l'inſtrument qui devroit obéir ſe trouve rebelle ? Qu'il ſoit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, & il aura plus de juſteſſe. Tant que notre eſprit eſt bon, notre diſcours eſt excellent.

QUAND vous verrez un auteur obéiſſant à ce goût conventionnel dont le langage ſera affecté & fardé, penſez la même choſe de ſon ame : la parole eſt le viſage du caractere intérieur ; n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'APPERÇOIS la franchiſe & la probité de Corneille dans ſon ſtyle plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme ſouple & adroit. Fénelon trempe ſa plume dans ſon cœur, lorſqu'il écrit. Je vois le front ingénu de la Fontaine empreint à chaque vèrs de ſes fables. La préciſion de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & ſévere. Le ſtyle de Rouſſeau me révele un homme ardent & paſſionné. Enfin, je goûte la réponſe de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen ſûr de dompter tous ſes rivaux : *Mon fils, vivez bien*, lui dit-il, *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le ſont pas.*

CHAPITRE LXIX.

Originalité.

RIEN ne diſpenſe des uſages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel ſe fait original pour dire ſans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour ſe diſpenſer des devoirs & des bienſéances de ſociété. On l'excuſe de tout, & en tout, parce qu'il eſt original; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-deſſous de l'homme médiocre. Ainſi l'originalité touche à la ſottiſe, quand on ne ſait pas s'y maintenir avec une ſupériorité décidée. On ne ſauroit étudier ce rôle; il faut qu'il vienne d'inſtinct.

DE même qu'il eſt toujours permis aux femmes de ne ſavoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'eſprit dans leur ſtyle, on accorde à un homme le privilege d'être original, s'il a vraiment une maniere à lui, & bien caractériſée. On paſſe auſſi la bizarrerie à celui qui excelle dans une ſcience ou dans un art.

MAIS ce n'eſt point dans la foule im-

menſe de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres ſont uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment original, c'eſt dans la province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'uſage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different eſſentiellement des François ſur ce point; les uns, comme dit Sterne, ſont des médailles dont l'empreinte eſt entiere; les autres, des pieces de monnoie où elle ne paroît plus, à raiſon du trop grand frottement qu'occaſione l'abus de la ſociété.

CHAPITRE LXX.

Bâtimens.

La maçonnerie a recompoſé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpéculé ſur des terreins; on a appellé des régimens de Limouſins, & l'on a vu des monceaux de pierres de taille s'élever en l'air, & atteſter la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publi-

que, on pourroit lui donner des éloges; mais c'eſt la maçonnerie, & non l'architecture, qui triomphe: le parvenu veut avoir des appartemens ſpacieux, & le marchand prétend ſe loger comme le prince.

TANDIS que les ſalles de ſpectacle s'élevent de toutes parts, qu'on a rebâti l'opéra, le théatre françois, le théatre dit italien; l'Hôtel-Dieu demeure reſſerré dans ſon enceinte mal-ſaine; on a conſtruit des boudoirs, des ſalles de bains; chacun a bâti pour ſoi, s'eſt livré aux recherches voluptueuſes, & les lits des hôpitaux ſont demeurés les mêmes.

LES ſpéculateurs ont appellé les entrepreneurs qui, le plan dans une main, le devis dans l'autre, ont échauffé l'eſprit des capitaliſtes. Les jardins ſe ſont pétrifiés, & de hautes maiſons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

LE milieu de la ville a ſubi les métamorphoſes de l'infatigable marteau du tailleur de pierres: les Quinze-vingts ont diſparu, & leur terrein porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers; les invalides, qui ſembloient devoir repoſer au milieu de la campagne, ſont environnés de maiſons nouvelles, la Vieille-

monnoie a fait place à deux rues; la chauſſée d'Antin eſt un quartier nouveau & conſidérable.

PLUS de porte Saint-Antoine. La Baſtille ſeule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter ſans ceſſe nos regards de ſon hideuſe figure. Sur ces foſſés, témoins des jeux ſanglans de la fronde, s'élevent des bâtimens qui feront douter s'il y eût jamais là des remparts que le boulet a frappés.

LES grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Geneviève & la paroiſſe de la Madeleine. Dans les plaines voiſines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuiſent les carrieres.

MALGRÉ cette multitude de bâtimens nouveaux, les loyers n'ont pas baiſſé de prix; la population n'a point augmenté; il eſt venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oiſifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y ſéjourne que l'hyver. Paris eſt déſert l'été: il n'en faut pas moins des appartemens vaſtes, qui demeurent vides pendant la moitié de l'année.

LES chambres trouvent toujours des loca-

taires ; & tandis que plusieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits se disputent des tannieres & des mansardes.

L'ARCHITECTURE a cherché des formes nouvelles ; & ce caractere d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque, & les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feue madame Thelusson offre un domicile étrange : mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture sa pesante gravité, & de la soustraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'ARCHITECTURE, jadis majestueuse & qui ne dérogeoit pas, s'est ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & satisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage ; les issues secretes & les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos désordres, est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

IL paroît qu'on ne songe pas à déserter Paris ; car c'est à qui se logera d'une maniere plus

plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du siecle, eſt jugé ſans imagination, eût-il quelque choſe du ſtyle de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la juſtice. Oh, ſi l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles, ce code ténébreux & ces formes barbares où ſe plait & ſe nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approviſioné & digne d'elle !

Verra-t-on la population s'augmenter, lorſqu'il y a de quoi loger le double d'habitans ?

Les maçons ont dû faire fortune : auſſi ſont-ils fort à leur aiſe, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre Limouſin, qui plonge ſes bras dans la chaux, ſemblable au ſoldat, reſte au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas, viſite en équipage des phalanges éparſes de ſon régiment plâtreux, & reſſemble à un colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter

Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit ſans ceſſe à la ville.

JE ne ſais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitans ; s'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement ; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vide ; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine ; mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

EN attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hyver & de toutes parts ſur la capitale ; c'eſt un penchant univerſel & preſqu'invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaiſir & ſouvent du libertinage qui vient chercher ces aſyles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandeſtine.

CHAPITRE LXXI.

Ouvriers en bâtimens.

MAIS celui qui veut bâtir, en achetera le plaiſir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de ferruriers, de menuiſiers, de couvreurs, de carreleurs; & puis ſurviendront les jurés-experts, qui ont leur marche oblique.

VAINEMENT aura-t-il fait un devis avec un ſeul homme, pour que celui-ci lui livre la maiſon, *les clefs à la main.* Des loix bizarres proſcrivent ce marché pour la bonne ville de Paris; elles y défendent les marchés en gros; il faut en faire un pour chaque ſorte d'ouvrage.

UN ſeul homme ſe contenteroit d'un profit honnête; mais il faut être mangé par pluſieurs artiſans, chacun dans ſon métier.

IL faut donc appeller *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre pour la charpente. Il faut traiter ſéparément avec eux; mais le maçon & le charpentier s'entendent

d'abord entr'eux, enſuite avec les autres ouvriers, pour cacher reſpectivement leurs fautes & leurs malverſations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage ſous main à multiplier les frais, ſe liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un uſage antique & verbal, ils ſont unis pour ſe répondre des événemens, & pour partager la perte, ſi contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts eſt préparé d'avance, ils ſont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne ſortira point du dédale où il ſe trouve enfermé. Chaque ouvrier, ſa toiſe en main, viendra lui demander le double; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque choſe pour la forme; & la beſogne fût-elle mauvaiſe, ſera payée, parce que les jurés-experts ſont les juges de tous ceux qui refuſeroient d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtimens ſont plus ruſés & encore plus heureux que les procureurs

dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art jusqu'ici de conserver leur réputation.

UN procureur, lorsqu'il manque à la probité, est obligé pour s'enrichir, de travailler sur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ses adversaires & ses cliens deviennent ses antagonistes & ne lui épargnent pas les épithetes. Plusieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'éleve ; & la bâtisse d'une maison vaut plus que dix procès.

L'ARCHITECTE ne manque jamais de prétexte à changer de plan & à demander des augmentations. Le moindre embellissement doublera la somme.

TEL *devis* ne monte sur le papier qu'à trois ou quatre cent mille livres ; l'architecte a donné sa parole d'honneur que la dépense n'ira point au-delà. On commence la construction ; l'édifice à moitié achevé coûte déja sept cent mille livres, parce que le propriétaire a eu une petite fantaisie ; c'est la tache

du péché originel. Le propriétaire eſt dégoûté ; il ne peut ni vendre, ni continuer ; il faut qu'il ſe ruine ; il l'eſt méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec ſon plan. Le propriétaire n'a ni terrein, ni hôtel ; il a des pierres & des terraſſes qui attendent leur toiture.

C'EST l'architecte qui a inſpiré lui-même au bâtiſſeur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piege, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers preſque toujours leurs confreres, ſoutiennent leurs prétentions déréglées.

CHAPITRE LXXII.

Maçons.

QUI eſt-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette eſpece fît de la *muſique*, en conſtruiſant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergoleſe, des Gluck & des Grétri.

TOUS les murs des maiſons de ville doi-

vent être conſtruits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons, ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois conſtructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, conſtruit de l'une des trois manieres citées, eſt de ne point ſe trouver d'à-plomb. Il eſt rare que le maçon commette cette faute; elle eſt trop viſible, il en ſeroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de choſe, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de voiture, pour les tranſporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruſe & la friponnerie du maçon triomphent & ſe cachent, c'eſt dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaiſſeur du mur, pour que le mur ſoit très-ſolide; & le propriétaire paie cher pour cette dépenſe fondamentale.

Que fait le maçon impoſteur? il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaiſſeur; il le met debout de chaque côté du

mur, de maniere que les deux carreaux reſſemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil eſt trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaiſſeur en un ſeul morceau de pierre, il n'en a que ſix en deux morceaux; & ſi le morceau en pierre vaut ſix livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente ſols.

Il reſte un vide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laiſſe le vide par économie; mais quand il a un reſte de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par de petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit puniſſable, en terme de coterie ou de maçonnerie, eſt appellé *faire de la muſique*, par reſſemblance des lignes & des eſpaces dans les papiers de muſique. Ainſi, non-ſeulement le maçon vole, mais il en plaiſante encore.

Il enleve au propriétaire la ſolidité de ſon mur, & à ſa bourſe quatre livres dix ſols ſur ſix livres, chaque fois qu'il répete ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent coupables, d'autant plus intrépidement, que les gens

du métier ſont les ſeuls qui puiſſent s'en appercevoir ; encore faut-il que le maçon ſoit groſſier dans ſon travail. Quand il ne l'eſt pas, quand il a eu recours à une certaine ruſe, les gens du métier eux-mêmes n'y connoiſſent plus rien qu'en perçant la pierre au milieu, ou le mur à côté de la pierre *ſoupçonnée carreau.*

On s'en apperçoit ſi la pierre n'eſt point piquée à la pointe du marteau, ou ſi elle n'eſt pas ſciée dans le ſens du plat de la pierre ; mais les maçons habiles la font piquer ou ſcier dans le ſens du plat repréſentant la pierre.

Qu'on s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs ! C'eſt en faiſant de la *muſique* de cette ſorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra ; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de ſa muſique ſublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'eſt jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'eſprit d'un particulier ou d'une communauté, manque ſeulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la ſuite ; il va abuſer un autre citoyen

que la ruineuſe manie de bâtir a ſaiſi, & qui ne ſait pas que le maçon eſt expert *en muſique*.

Les conſtructeurs du Colyſée ont été de grands *muſiciens*. Auſſi contemplez ſa figure.

On voit encore des veſtiges du Colyſée bâti par les Romains; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion ſe briſer, ſe fendre ou s'écrouler. A la ſeptieme année, il a été interdit pour toujours, à cauſe de ſa mauvaiſe conſtruction & des riſques que le public couroit en le fréquentant. Il ſeroit déja écroulé entiérement, ſi en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais; mais avant peu, il n'en exiſtera plus rien par ſa chûte univerſelle.

Les procès réſultans de ſa vicieuſe conſtruction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organiſée ne ſauroit débrouiller ce chaos juridique; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point

bailler déſormais des fonds pour tout édifice où ils ne feront pas maîtres abſolus.

MONSEIGNEUR le comte d'Artois vient de purifier ce terrein par une acquiſition ſolemnelle.

LES ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colyſée. Quel que ſoit l'arrêt qui interviendra, il eſt de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuiſiers, ferruriers écraſent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de juſtice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. *Quod erat demonſtrandum.*

CHAPITRE LXXIII.

Charpentiers.

ILS commencent par demander au propriétaire qu'il leur fourniſſe les *bois de charpente*. La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers ſuppoſent quelquefois plus de chevrons que la longueur & la largeur du plancher ne pour-

roit en contenir, quand même tous les chevrons seroient mis à côté l'un de l'autre & sans aucun espace.

UN mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

ON vient d'imaginer tout récemment une nouvelle construction qui économisera la charpente en grosses poutres, partie très-coûteuse. On donnoit aux charpentes une pesanteur inutile, & qui écrasoit les bâtimens. On va dresser les charpentes d'une maniere non moins solide & infiniment plus légere. C'est une coupe géométrique, très-ingénieuse & très-simple; mais il faut la décrire avec le crayon & non avec la plume.

ON dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale, n'ayant point été coupé dans les tems convenables, est sujet à pourrir avant un demi-siecle; & que dans cent ans, toutes les charpentes des maisons seront vermoulues & tomberont en poudre. Ceux qui seront alors vérifieront si cette assertion est fondée.

SI elle l'étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux,

& leur négligence intéreſſée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l'eſprit de corps, que l'on reconnoît dans toutes ſes œuvres.

Je n'ai pas beſoin de dire que les charpentiers ont pris ſaint Joſeph pour leur patron; pluſieurs s'eſtiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaiſanteries bouffonnes des actes de piété; car, tout ſe concilie dans la tête des charpentiers, comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne paſſent pas néanmoins pour irréligieux, malgré les gaudrioles licencieuſes qu'ils ſe permettent, en préſence de leurs femmes & de leurs enfans, ſur la bonhomie du patron. Il eſt raillé & invoqué.

CHAPITRE LXXIV.

Jurés-experts.

Il eſt défendu aux jurés-experts de recevoir aucun préſent des parties. Croyez-vous que cette loi ſoit religieuſement obſervée? Ces jurés-experts ſont quelquefois les vérita-

bles entrepreneurs ſecrets ; & quand ils ne le ſont pas, ils ſe font nommer par les ouvriers, & pour y parvenir, ils les favoriſent de préférence.

La dangereuſe vénalité des charges, a fait créer ces offices qui ne manquerent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faiſoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres, ſi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts, l'une ſous le titre d'*architectes jurés-experts bourgeois*, avec défenſe d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de *jurés-entrepreneurs*, c'eſt-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

Quand les deux experts nommés ne ſont pas du même avis dans une conteſtation relative à un bourgeois, ſurvient un troiſieme expert ; mais il ne peut être pris que dans la premiere colonne. Le troiſieme expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen, un peu plus haut que l'un & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle, *ſavoir ſon métier*. Auſſi l'ouvrier devine-t-il d'avance & ſans ſe tromper

à quoi ſon mémoire ſera reduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtiſſeur paie donc trois jurés-experts ; & , gagnât-il, il eſt toujours foulé par les frais en juſtice réglée.

Le juré-expert pince toujours un ſol pour livre de ſa taxe. N'eſt-ce pas inviter l'ouvrier à enfler ſon mémoire ? Il eſt de fait que le plus honnête homme le groſſit d'un ſixieme de trop. Que penſer des autres, & comment parer à la ſéduction à prix d'argent ? Comment ôter aux jurés-experts la facilité de ſe laiſſer corrompre ?

CHAPITRE LXXV.

Du ton militaire.

Les jeunes officiers ſont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms & échappés de la cour, dans un âge éloigné de l'expérience, ſe ſont mis en tête qu'ils commandoient ſouverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité ſous les noms d'*Inſ-*

tructions, d'*Extraits de l'ordonnance*. L'officier fatigué d'une soumission toute nouvelle, à laquelle l'ordre du souverain pouvoit seul l'assujétir, rebuté de la multiplicité des exercices & de leur contradiction avec les manœuvres de l'*ordonnance* qu'il falloit savoir pourtant (au moins pour la revue de l'inspecteur) a pris son état en dégoût, & a fait retomber sur le soldat la mauvaise humeur que lui inspiroit le caprice de ses chefs.

Le grand art de tout général est de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'usage. Le François bouillant, impétueux, est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité.

Quelques chefs se sont trop écartés d'un plan calculé sur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-il pas tous senti la nécessité de conduire une nation d'après son caractere ? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers & soldats à l'allemande, n'ayant point eu une certaine gradation, offensoit le caractere national & pouvoit faire passer le soldat par tous les degrés du désespoir. Et la nation Françoise est

peut-être

peut-être la seule qu'avec ces deux mots, l'*honneur* & la *confiance*, on élevera, dans tous les tems, à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux dames, dans le *Champ de Mars*, attenant l'école militaire, le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément; & les soldats, cheveux poudrés, le *roi de carreau* pommadé, formant une boucle de face, ont manœuvré pour elles. Or, il faut avouer que la *parade* des princes Allemands est tout autre chose.

CHAPITRE LXXVI.

Tribunal des Maréchaux de France.

On voit dans l'histoire qu'ils avoient une juridiction souveraine & sans appel sur les gens de guerre & la noblesse. De nos jours, ils prennent encore connoissance de tout billet & engagement d'honneur.

Les maréchaux de France ont deux juridictions; l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuse, concernant le point d'honneur

entre la nobleſſe & les gens de guerre ; l'autre, purement contentieuſe & qui ſe régit par les formalités ordinaires aux loix générales, inſtituées pour l'adminiſtration de la juſtice. Les maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal ; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoiſſance.

Le ſiege de la connétablie du palais eſt une juriſdiction ſous l'autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieuſes de particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rebellions envers la maréchauſſée. Les jugemens de ce ſiege ſe rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des perſonnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien préciſément l'extenſion que l'on pourroit y donner ; c'eſt l'objet d'un réglement auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d'honneur devroit de ſon propre mouvement ſe rendre juſticiable de cet auguſte tribunal, lui ſoumettre d'avance

ſes engagemens, ſes paroles & ſes actions. S'il connoît de toutes les conteſtations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes & les officiers, n'y a-t-il pas une nombreuſe claſſe d'hommes qui, ſans être militaires, vivent noblement, & qui ont auſſi leur point d'honneur ? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal ; s'il embraſſoit toutes les perſonnes qui ont reçu cette éducation diſtinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la ſociété diſparoîtroient. On ne connoîtroit plus ces débats qui donnent un ſpectacle ſcandaleux & tendent à avilir des profeſſions honorables : les engagemens les plus ſacrés ne ſeroient pas annullés par la lenteur des loix ; le reſpect de ſoi-même, ce ſentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtroit dans toute ſa dignité, la parole deviendroit un contrat ; toute injure ſeroit effacée ; toute accuſation gratuite ſeroit punie ; le fourbe, l'intrigant, le menteur n'ayant plus pour égide les formes tortueuſes & ténébreuſes de la chicane, ſeroient à découvert devant la franchiſe & la loyauté des juges.

Le regne de l'honneur reparoîtroit; on ſeroit ſoumis à d'auguſtes loix, & le lâche ſeroit celui qui eſquiveroit ou voudroit infirmer les ſentences émanées d'un pareil tribunal.

LE doyen des maréchaux de France porte, par diſtinction des autres, au côté droit de ſes armes une épée nue, & au côté gauche un bâton d'azur ſemé de fleurs de lis d'or, ſoutenu & porté par deux mains droites.

LOUIS-FRANÇOIS Armand du Pleſſis, duc de Richelieu & de Fronſac, pair de France, eſt aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de ſes armes le titre de *connétable*. C'eſt chez lui que ſe tient le tribunal, & que la compagnie de la connétablie y fait un ſervice des plus aſſidus. Il eſt né le 13 mars 1696; & ſon nom, ſes ſervices, ſon caractere, ſa fortune, ſa renommée, l'influence de ſon eſprit & ſon âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curioſité de leur ſiecle, & dont le portrait reſſemblant ne manquera pas d'être tranſmis à la poſtérité, à qui ſeule il appartient de les juger en dernier reſſort.

CHAPITRE LXXVII.

Vins.

PARCE qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaiſon entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le ſavetier & le prince.

O pouvoir de l'argent, aimant univerſel! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager; il n'eſt pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide tranſporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & deſcend dans les caves voûtées & ſablées du faux-bourg Saint-Germain & du faux-bourg Saint-Honoré.

LA ſont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croiſſoient aux portes

de la capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (*) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie ; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches ; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vivant*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc ; humez le vin de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoisie de Madère*, le *Malaga*, le *Malaga-muscat*, le *Syracuse* ; donnez quelques saillies aux convives pour la bouteille d'*Ai*, de *Rozé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez, car c'est, à mon avis, le premier vin

(*) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne ; les avis sont partagés depuis long-tems. Ma voix au Champagne rouge.

de la terre, & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renverſement de la joie françoiſe ! On ne boit plus, ou plutôt l'on craint de boire; on avale de l'eau devant ces flacons qui rafraîchiſſent dans des ſeaux d'argent, & dans la glace pilée. La gaieté legere & brillante, ſi néceſſaire aux écrits & à la ſanté, n'eſt cependant qu'au fond du verre; mais l'avide eſprit de calcul ſuit les gens à table. On y rêve encore à ſa fortune; on y parle de ſes projets ambitieux; on y immole ſes victimes ſous les traits de la ſatyre. Quoi, être encore dur à table ! O forfait ! On n'y jouit plus; & l'on a peur que Bacchus, qui chaſſe quelquefois de force toute diſſimulation, ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

RICHES ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez; mais vous ne les ſavourez pas. Faites-les boire aux enfans des arts; leur verve en ſera échauffée; il en naîtra quelques traits heureux; & vous qui ne faites rien, vous ſerez à moitié abſous.

CHAPITRE LXXVIII.

Aller à pied.

CE ſera bientôt une choſe ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'eſprit dans les voitures ; mais le génie eſt à pied.

QUAND l'homme à talent, maltraité de la fortune, ſort d'un ſallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverſe la cour quarrée, où la bouche des chevaux oiſifs ronge le frein & diſtile l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteuſement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil ſon fiacre grommelant, qui eſt dans la rue ; il ſe précipite dans la vieille caiſſe avec une ſorte de confuſion, & ſans oſer regarder derriere lui. Si les flambeaux des chars dorés qui ſortent, éclairent ſon malencontreux équipage, il n'oſe ſaluer les dames qui paſſent, & avec leſquelles il converſoit il y a ſix minutes. Le cocher à mouſtaches humilie le carroſſe à trente ſols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

OR, une voiture eſt le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin ſcabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu'il conduit lui-même ; au ſecond, vient le carroſſe coupé ; au troiſieme, carroſſe pour monſieur ; puis enfin, carroſſe pour madame.

QUAND la fortune s'eſt arrondie, le fils a ſon *cabriolet ;* l'homme d'affaires de la maiſon a ſon *cabriolet ;* le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet ;* bientôt le cuiſinier aura le ſien ; & tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues ſans trotoirs.

LA premiere choſe que fait un médecin, c'eſt de ſe donner un carroſſe. Son extérieur eſt modeſte ; la remiſe eſt ſous la porte cochere ; & la bouche entiérement. Les chevaux ſont preſque dans l'anti-chambre du docteur ; le cocher a ſoixante & dix ans : n'importe, c'eſt un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il ſort de ſa porte bâtarde avec ſa perruque poudrée, ſon habit noir, & ſon cocher ſeptuagénaire. On ne pourra monter l'eſcalier que lorſqu'il ſera ſorti :

qu'importe encore? c'eſt un médecin à équipage, on le conſulte. Imaginez Bœrhaave allant à pied; on n'iroit point le chercher; & s'il faiſoit des viſites, on ne le paieroit pas.

TEL garçon, au lieu de ſe donner une maiſon de campagne, une bibliotheque, une jolie maîtreſſe, ſe donne une voiture. Il y emploie la moitié de ſon revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuiſinier & de maiſon de campagne; il ſoupe tous les ſoirs en ville; il reconduit les dames, il les mene à leurs loges, le lendemain aux courſes; il leur envoie ſa voiture deux fois par ſemaine, tandis que les incivils maris, toujours bêtement affairés, font troter ailleurs les chevaux. (*) C'eſt donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture; il eſt le lien de toutes les parties de la campagne; on prend tour-à-tour, mais ſéparément & pour cauſe, ſes chevaux & ſa perſonne. Auſſi les femmes, depuis l'inattention des maris, ont-elles adopté le ſyſtême de ne plus re-

(*) Un grand ſujet de débat à Paris entre mari & femme du plus haut parage, c'eſt l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

garder tout garçon qui n'a pas une voiture; & tout conſidéré, elles ont raiſon.

Et comment une femme pourroit-elle exiſter ſans chevaux ? Ne faut-il pas dans l'eſpace de douze heures, avoir vu l'opéra, la revue, la foire, avoir aſſiſté au bal, au pharaon ? Puis il lui eſt auſſi impoſſible de manquer l'audience du miniſtre, que la danſe du petit diable. Les femmes, menant la vie la plus diſſipée, ſe montrant par-tout, ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

Ainsi la premiere choſe que doit faire un provincial, n'eût-il que dix mille livres de rentes, c'eſt de prendre une voiture ; il en ſera quitte d'abord pour cent écus par mois, & l'on ſaura alors à quoi l'employer. Il paiera la voiture & ne s'en ſervira guere : tant mieux pour lui. S'il a ce trait de politique, il avancera. Tout calculé, une voiture qu'il prêtera obligeamment, deviendra pour lui un objet d'économie ; s'il s'obſtine à ne point faire cette dépenſe, il eſt ruiné.

Certains garçons ne louent une voiture que pendant l'hyver : ils vont à pied l'été, diſant qu'il fait beau ; mais c'eſt qu'ils n'ont

réellement que dix-huit cents livres à placer ainſi. Forcés d'opter entre les deux ſaiſons, ils montent tout-à-coup en équipage le premier décembre, & en deſcendent le trente-un mai, lorſque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'eſt un grand problême à réſoudre de ſavoir, lorſque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenſer ainſi, laquelle des deux ſaiſons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-deſſus, & la choſe reſte encore indéciſe. Ainſi tel garçon joue à lui ſeul le perſonnage de *Caſtor* & de *Pollux*. Tantôt il eſt dans l'Olympe, & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabouſſe, & tantôt il eſt éclabouſſé.

Or, le mérite, le talent, le génie, la vertu, & toutes les vertus que vous pourrez imaginer, ne ſont rien, logées chez l'homme qui va à pied. Suppoſez le contraire en tout point, mais roulant dans une voiture élégante, & voici que toutes les portes s'ouvrent, que tous les regards deviennent careſſans, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainſi vous êtes faits!

CHAPITRE LXXIX.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

CHAQUE jour l'utilité de son institution se fait plus sentir. Le goût du siecle, heureusement dirigé vers les sciences qui intéressent l'homme, s'est occupé de l'art de guérir.

LES médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs visites, ne se communiquoient point leurs lumieres & vivoient isolés. L'établissement de la société royale de médecine les a réunis en un seul corps. Leurs correspondances avec elle sont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les observations nouvelles sont transmises avec la plus grande promptitude d'une extrémité du royaume à l'autre.

AUSSI-TÔT qu'il regne une épidémie, la société royale en est informée, & le traitement convenable est indiqué. On a mis en question si la médecine existoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque sorte justifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce

problême va bientôt être réſolu, & l'on ſaura ſi elle eſt réellement ſuſceptible de perfection; ce que je crois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La ſociété royale de médecine eſt comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient auſſi ſes aſſemblées deux fois par ſemaine, ſans aucune vacance quelconque. Celles qui ſont publiques & qui ont lieu deux fois par an, ſont très-brillantes; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réuſſit tout auſſi bien qu'aux autres corps académiques. Au reſte, tout dans ce bas monde a beſoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la ſociété royale ſont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refuſé de conſulter avec les membres de la ſociété royale; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuſte, de plus criminel & de plus barbare, que de dire à un malade: *je poſſede des remedes qui diminueroient tes ſouffrances & te rendroient la ſanté; mais j'aime mieux te laiſſer ſouffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'eſtime, mais que je n'aime point, parce qu'il eſt membre d'une académie*

légalement établie par le roi, & tenant ſes ſéances au Louvre, comme l'académie royale des ſciences.

Les adminiſtrateurs des provinces ont demandé en 1779, 1780 & 1781, des avis ſur le traitement des diverſes épidémies; & les conſeils donnés par cette compagnie ont été ſuivis avec plein ſuccès.

La ſociété royale de médecine s'occupera ſans doute des moyens de ſimplifier les pharmacopées. Elle fera diſparoître la cuiſine dégoûtante des apothicaires; elle proſcrira ces épouvantables mélanges que l'ignorance hardie faiſoit avaler aux malades; car, à la honte de l'art, la médecine, par ſon alliance étroite ou intéreſſée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance; & le tems eſt venu, que la chymie & la ſaine phyſique proſcriront ce *galimatias* en boutique, ainſi que la ſaine philoſophie a proſcrit enfin le jargon ſcholaſtique qui triomphoit dans les claſſes.

CHAPITRE LXXX.

Queſtions.

EH! qu'eſt devenu le maire du palais, qui avoit la triple ſurintendance de la guerre, de la juſtice & des finances? Il s'eſt repréſenté néanmoins ſous la troiſieme race, dans la perſonne de Richelieu.

QU'EST devenu le connétable, dont l'épée rivaliſoit avec le ſceptre?

OU eſt le grand-maître de la maiſon du roi? On en a conſervé le titre; mais où eſt ſon gouvernement?

LE grand-tréſorier a diſparu auſſi: les anciens feudataires de la couronne ne ſont plus que des ſimulacres qui aſſiſtent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois.

IL ne reſte de ces anciennes charges, dont l'autorité étoit inveſtie, que le chancelier, qui jouit encore de ſingulieres prérogatives. Mais un mot du ſouverain exile ſa perſonne.

LE ſurintendant des finances a fini dans la

la perſonne de l'infortuné Fouquet, que ſes paraſites abandonnerent & que les hommes de lettres défendirent conſtamment.

Le contrôleur-général des finances n'eſt ni *ordonnateur* ni *comptable*; il eſt perpétuellement dans une ſinguliere ſituation; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'est le miniſtre aujourd'hui ſur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non ſans raiſon. Autant les opérations des autres miniſtres ſont voilées, & pour longtems, autant les ſiennes ſont éclatantes. Il eſt jugé chaque jour; & comme il eſt l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'eſpérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inſpire! Il ſoutient ſeul la confiance publique; il l'invite à venir au-devant de ſes projets: il fait une douce violence à la bourſe des ſujets, quand il a ſu confirmer ſon déſintéreſſement & ſon habileté.

Les autres miniſtres ne peuvent guere être jugés lorſqu'ils ſont encore en place: toutes leurs opérations ſont, pour ainſi dire, ſecretes; on ne ſauroit les diſcuter, & il faut

attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embraſſent un demi-ſiecle pour certaines opérations miniſtérielles, leſquelles s'étendent ſur les deux mondes.

Mais en fait de finances, celui qui ne fait que paſſer ſur la terre, & qui attend ſon revenu annuel, crie, parce qu'il eſt ſenſible, & qu'il faut qu'il faſſe deux repas par jour.

Quand Terray nous mangeoit. . . . Cet hémiſtiche de feu Voltaire eſt excellent, & reſtera. Jamais on ne vit un deſtructeur plus leſte; il travailla ſur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conſeil*, il alloit briſant les engagemens les plus ſolemnels. Enfin, il força une caiſſe étrangere, prit l'argent des reſcriptions & des billets des fermes, & mit une audace inouie dans ces violations de la foi publique.

Il eût été capable en finance d'un grand coup politique, d'où il auroit pu réſulte

quelque chose de grand ; mais il n'a pas su frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au-dessus de la crainte & du remord.

Son successeur, M. Turgot, trop entêté de ses idées, avec des lumieres & des vertus, n'avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable, d'une dureté presque théologique, vouloit qu'il fût entiérement soumis à ses vues. Demi-économiste, pêtri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoissance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

Avec des projets hardis qu'il ne déguisoit pas, il débuta par deux réformes absolument inutiles, au lieu de profiter de l'instant de faveur & d'enthousiasme qu'il avoit inspiré, & dont il jouissoit, pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à sa place, en soumettant jusqu'à l'opinion de ses antagonistes.

Il annonçoit une métamorphose universelle, & il ne fut ni étonner ni réduire ses adversaires au silence. Connoissant peu la marche des affaires, encore moins la cour ;

battu des vents contraires, il tendoit au port sur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ses propres principes étoit dans tous les esprits comme dans sa tête; & le cœur le plus vertueux ne laissa que des spéculations stériles. Mais on lui doit l'idée heureuse & patriotique de mettre toutes les provinces de France en païs d'états.

On nomma à Versailles une petite tabatiere plate, *turgotine* ou *platitude*; ce qui devint synonyme. Plusieurs courtisans la porterent en poche, affectant de peser sur sa dénomination. Ces miseres-là peignent les cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. de Clugny, dont le ministere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public soulevé contre lui. Il paroissoit avoir en vue d'abimer toute ce qu'avoit fait son prédécesseur.

J'ai vu passer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, & je m'amuse quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur esprit ministériel, c'est la lanterne-magique.

Je ris tout seul, quand je songe qu'un verificateur avoit hissé, dans une éminente place, un homme sur qui la France entiere a tourné

ſes regards; que ce poète, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec eſtampes, ainſi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaiſſeau, & qu'il s'en etoit approché de très-près. Trame ſinguliere! Rêverie politique!

Le ſpectacle le plus curieux pour un homme déſintéreſſé, c'eſt d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la premiere *miſéricorde*. La France eſt bien robuſte, puiſqu'elle a réſiſté à tant de remedes violens, à tant d'opérations ruineuſes. La banque d'Angleterre eſt le plus inconcevable phénomene politique qui ait jamais exiſté. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une baſe durable à ſes ſingulieres deſtinées. Le parchemin de nos contrats ſera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque? C'eſt ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances eſt devenue conſéquemment le fardeau le plus peſant pour un adminiſtrateur. C'eſt en France le limonier de l'état; toute la charette porte ſur lui; il a beſoin de toutes les lumieres. Et ſous le miniſtere de M. de l'A-

verdy, on vit paroître une *déclaration du roi*, défendant de rien écrire ni publier sur la réforme ou l'administration des finances. Il y a aussi une *ordonnance du roi*, qui défend de rien écrire contre la religion, *sous peine de mort*. Il y en a aussi une d'un siecle antérieur, qui condamne, *quiconque mangera de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arrachées sur la place publique*. Le tems, qui est aussi un législateur, heureusement fait tomber en désuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie, qui ne permet plus aux hommes assemblés de les mettre en exécution quelques jours après leur publication solemnelle.

QUEL avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser & d'écrire sur l'administration des finances! Donne-t-il une bonne idée? fait-il naître un réglement utile? Il est examiné, discuté, adopté, perfectionné. Déraisonne-t-il? On rit, & la brochure disparoît. La clarté part du centre de la nation, elle obéit à sa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres mystérieuses, refuge des esprits bornés ou in-

certains. Si les clameurs partials, les exagérations, les écrits mercenaires & satyriques obscurcissent quelquefois la vérité, elle n'est aussi que le résultat du choc des opinions : alors elle sort de la profondeur des nuages, & la raison, dans tout son éclat, fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'esprit national prend une consistance, a une physionomie sur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du succès.

La finance, c'est-à-dire, la machine-pressoir qui nous foule, a tant d'agens particuliers, que son apologie commence aujourd'hui à se rencontrer dans plusieurs bouches. On plaint sérieusement un traitant de ce qu'il gagne moins que ses dévanciers.

Le travail de la finance est toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le pressoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandise ; il divise, il subdivise les impositions ; il invente tous les noms possibles pour déguiser ce qui n'est que la même chose. Ensuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle

meurtriere, ruinent & désolent un canton sans profit pour le canton voisin.

La finance enfin arrache constamment à l'autorité, la plus sacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire des loix. Elle dresse, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient sa proie, elle l'emporte, la soustrait aux tribunaux du prince; & dans son antre obscur, elle est à-la-fois témoin, juge, partie & bourreau; mais on commence à Paris à oublier tout cela, & peu s'en faut qu'on ne soit reconcilié avec les gens de finances! Et déja l'on absout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore! Quel changement dans nos idées!

. . . . . *quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames! . . . . . .

CHAPITRE LXXXI.

Gouvernement.

L'ANGLOIS aura dit: le roi de France jouit d'une autorité presqu'indéfinie; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre; il fait

ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier; il eſt ſûr que la nobleſſe ſera à ſes ordres quand il le voudra; la magiſtrature lui apporte des remontrances, & ſe retire; le peuple n'a aucune voix, aucune force; il a livré ſes biens & ſa perſonne à ſon maître, qui de plus poſſede depuis cent ans ſa fortune pécuniaire, & qui d'un mot peut libérer ſes immenſes dettes. Il a un plus grand pouvoir encore, il défend à la penſée de paroître; il flétrit ou ridiculiſe les idées qui ne lui plaiſent pas; & s'il n'y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain tems. Il n'y a pas juſqu'à la place d'académicien qui ne ſoit de ſon choix; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille : *Vous ne ſerez pas de l'académie.*

Voila bien des prérogatives ! Eh bien, l'Anglois ſe trompe, d'après les apparences. Les François avec tout cela, ne ſont pas aſſervis; les mœurs s'oppoſent au pouvoir abſolu, & le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puiſſance du ſouverain, fondue, pour ainſi dire, dans le caractere des miniſtres fréquemment déplacés, devient prudente, circonſpecte,

& ne trouble point la sécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitaires. Les privileges de plusieurs corps ne peuvent être subitement anéantis : des barrieres antiques contre l'autorité qui deviendroit oppressive, quoique foibles & pourries, font obstacle, & le génie national, en défendant aux sujets de désobéir, ne permet pas au souverain d'abuser durement de son pouvoir.

RELATIVEMENT aux lumieres dont il jouit, jamais peuple ne fut plus soumis que le peuple François ; mais c'est qu'il a calculé, pour ainsi dire, avec une raison qu'on pourroit appeller inspirée, qu'il devoit céder la moitié de sa liberté, pour jouir sûrement & agréablement de l'autre.

LE prince est législateur suprême, & possede toute l'autorité ; mais il n'ose anéantir les droits & privileges de plusieurs ordres de citoyens : il les respecte, ou ne les attaque que d'une maniere lente, adroite, détournée, qui laisse aux adversaires le tems & le pouvoir de sauver les propriétés personnelles.

EN supposant le prince naturellement dur

& méchant, ou abusant de sa grande puissance, bien propre néanmoins à calmer ses passions, la politique l'avertiroit de ses devoirs, & lui représenteroit les suites de ses entreprises téméraires. La satyre audacieuse & indestructible mineroit insensiblement son pouvoir dans l'esprit des peuples; il se trouveroit bientôt seul, environné de quelques courtisans pervers, qui ne rencontreroient plus leur sûreté que dans le palais, & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en sommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ses sujets, ce courage gardien du trône; & en détruisant cette qualité, il feroit aussi disparoître le principe de sa force. Le prince en France se trouve, comme il l'a dit lui-même, dans l'heureuse impuissance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvantent la liberté des citoyens. Il est des bornes qu'il ne sauroit franchir; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre, (à raison de tant d'anciens abus incorporés avec l'état) lui est interdit, un grand mal est hors de son pouvoir.

LES ſujets obéiſſent ſans oppoſition à ce prince tout puiſſant, parce qu'ils ſe contentent des probabilités qui ſont un garant, qu'il ne paſſera point de ſon côté les limites que la raiſon & la politique lui preſcrivent.

C'EST une eſpece de démonſtration morale qui leur ferme les yeux ſur des *abus* qui, ne détruiſant pas le *gouvernement*, leur ſemblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables déſordres dans la monarchie, & qu'ils ne vouluſſent pas courir à la liberté orageuſe & inquiette des républiques.

ILS croient enfin, que le monarque puiſſant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des ſujets n'eſt point ſéparé de l'intérêt de ſa couronne, & qu'il ſeroit extravagant de ſe déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug inſultant & deſpotique.

PLUSIEURS individus reſſentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui, quelquefois volent au haſard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation eſt à l'abri de ces actes hardis & violens; & en ruinant

ouvertement les loix, le monarque se briseroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le soutient ; la défiance le priveroit de sa force réelle.

Ainsi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de succès encore sur les coutumes & sur les mœurs que sur les loix écrites. L'empire des mœurs plus absolu que les loix parce qu'il est perpétuel, commande la modération à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître ; car les loix ne sont respectées & suivies qu'autant que le législateur a eu l'art de les enter sur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privileges que la raison a créés, les maintient, & défend aux souverains d'oser les attaquer.

Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui présente un vrai phénomene, puisqu'il offre une espece d'équilibre, tandis que toute la force écrasante est d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumieres, les mœurs & le principe inné de l'honneur ? Lorsqu'on songe à ce qui arrête le poids immense de la souveraineté, on demeure immobile de surprise, & l'on contemple

avec une sorte de respect cet autre autorité tranquille & désarmée, qui contrebalanceroit les passions trop fougueuses du pouvoir.

Les mœurs du françois & ses lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la base réelle des empires repose sur les coutumes & les idées. Il seroit donc impossible à nos monarques de les détruire & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fissent perdre tout sentiment d'honneur, toute idée de liberté par un esclavage prompt & entier. Ils n'y songent pas, & ils auront plutôt fait d'intéresser leurs sujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle monarchie est plutôt l'ouvrage du sort que de la politique. Je l'avouerai. Aussi dès que la masse de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont donnée; elle marchera à l'esclavage, & ses souverains au despotisme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuse des peuples; mais ceci n'est plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré sera toujours la foule d'hommes instruits, & instruisant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur

eſt dans le génie de la nation, qui me paroît indeſtructible. Louis XIV le connoiſſoit bien, inſtruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorſqu'il diſoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler ſon trône : *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi ſeul. Je monterai à cheval, je paſſerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cent mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines de la monarchie.*

Ce moyen ſera toujours infaillible; le monarque a dans ſa main le cœur de ſes ſujets; il peut les enflammer à ſon gré d'un enthouſiaſme preſqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple auſſi chaud, auſſi abandonné dans ſon affection, & qui a donné tant de preuves d'un zele ardent & d'un amour qui monte juſqu'à l'héroïſme, doit être ménagé; & ce reſſort incroyable ſera toujours le même, tant qu'un monarque ſaura traiter noblement avec une nation auſſi généreuſe.

Il y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit

exciter la jalouſie des empires voiſins. Cette jalouſie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois victorieuſe, elle a dû donner le ton par ſes habits, ſes modes, ſon goût.

UN des plus grands avantages de la France, ſont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principe de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de ſplendeur. Les chemins, les canaux ſont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une riviere, où s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établiſſent l'induſtrie. L'obſtruction, au politique comme au phyſique, donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des iſſues, la vie pénétrera avec ces ouvertures; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le reſſort ſe débande & le talent éclate.

IL n'y a point de païs où l'induſtrie ait été plus gênée à la ſuite des privileges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'induſtrie captive! Les penſées étendues que roule tel homme dans ſa tête, y meurent trop ſouvent, à cauſe

cause des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France est monarchique, mais il ne l'est pas essentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ses oscillations; mais bientôt il reprend son point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa masse assure son repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte; les vieux levains sont tous sans activité.

Mais que de questions sur ce gouvernement; L'un dit: est-il réellement monarchique, & dans tous les tems, lorsqu'à chaque entreprise le succès dépend, pour ainsi dire, de cent capitalistes environ, qui, ayant en main toutes les richesses monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuser! Les grands moyens appartiennent à ces capitalistes. Point d'opérations majeures, sans leur concours; la puissance du roi se trouve subordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ses difficultés, ne changent rien à la constitution. Le monarque, jouissant du trône de l'Europe le mieux affermi, le plus honoré, le plus tranquille; environné

de tous les respects, de tout l'amour de ses sujets, enfin de toutes les jouissances, pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peser sur un sujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans son esprit, que dans celui d'un sujet le projet insensé d'attenter à son autorité.

OR, quand un gouvernement modéré est toujours au-dessus d'un particulier, ou d'un corps, quel qu'il soit, ce gouvernement, sans être parfait, est bon, & l'ordre & la tranquillité naissent de ce premier & indispensable moteur. Le reste, à ce qu'il me semble, ne sauroit être précisément calculé.

TOUT considéré, vingt-deux millions d'hommes paisibles, & non asservis, jouissant de leurs privileges garantis par la main qui les gouverne offrent, à tout prendre, une administration qui n'est pas malheureuse. Ses avantages contrebalancent une partie de ses défauts ; & la preuve en est que la nation en gros subsiste sans avoir visiblement perdu de sa force & de sa félicité, que le citoyen en général ne songe pas à quitter le sol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces qui commandent des loix mo-

dérées, y eſt perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

CETTE foule de petites loix, ſi diverſement interprêtées, ſont encore un rempart pour les propriétés. Le caractere de la barbarie eſt ſans doute une complication de loix contradictoires; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions.

DANS un état où l'induſtrie eſt pouſſée loin, où chacun a, & doit avoir ſa maniere d'exiſter, ces réglemens, ſubdiviſés d'après des principes généraux; appuyés par les divers tribunaux où chacun eſt cité, deviennent utiles; & Monteſquieu a très-bien obſervé qu'ils défendoient & protégeoient les poſſeſſions particulieres. Il faut que la légiſlation en grand ſoit réduite à des principes ſimples & clairs. L'état des perſonnes, les mariages, les héritages ne ſauroient être ſoumis à des loix trop poſitives: mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne ſauroit prévoir, qui ſont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui ſe touchent & qui ſe croiſent,

ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun saura défendre ses droits contre les princes, & le prince lui-même; ce qui établira une espece d'égalité.

QUE ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les actives passions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement sera vif, plus l'état sera sain & deviendra robuste.

CHAPITRE LXXXII.

Paillasse.

TOUT théatre veut un *paillasse*. Point d'habile entrepreneur de spectacle, qui avant l'ouverture ne se munisse d'un *paillasse*. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en scene; son attitude haute est toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, si *paillasse* ne venoit détourner l'attention, divertir l'assemblée, & renforcer le sérieux de son camarade. D'ailleurs, dans toute piece il y a des entr'actes où personne ne paroît: *paillasse* vient à propos, & remplit le vide. Il représente pour les absens.

LORSQU'A la comédie françoise le moucheur de chandelles faisoit jadis le *paillasse*, & qu'on crioit, *il rira*, *il ne rira pas*, & qu'ensuite on levoit la toile, le roi des rois

de la Grece, le ſuperbe Agamemnon paroiſſoit alors plus majeſtueux. Ces vers devenoient plus ronflans & plus ſonores :

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

AGAMEMNON conſervoit ſa dignité juſqu'au bout de ſon rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne ſont-elles ſifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheurs de chandelles. Les choſes les plus graves deviendroient comiques, ſi l'on n'avoit pas là *paillaſſe* pour plaſtron de la riſée publique.

ON en ſait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéreſſer conſtamment : il a un bel habit, il doit jouer un rôle de ſentiment; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber ſur ſa perſonne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand ſpectacle ? Ils ont ſenti, par inſtinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe ſe chargeât journellement du rôle de *paillaſſe*, pour relever la ſageſſe, le ſang froid & le maintien du *beau Léandre*.

QUAND *paillaſſe* aura tourné ſon chapeau comme ceci, aura coupé ſes cheveux comme cela, aura fait un grand ſaut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis ſa tête ſous les jupes d'*Argentine* ; or, voyez ſi *Léandre*, le grand & ſérieux acteur, le chapeau ſous le bras, dans tout ce qu'il dira & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès lors la

raiſon, la bonne grace & la dignité.

Vous ſavez que le *paillaſſe* fait le niais; mais il a plus d'eſprit à lui ſeul que tous les autres acteurs enſemble. Au milieu de ſes apparentes balourdiſes, il peſiffle camarades & ſpectateurs. L'entrepreneur du ſpectacle le choie, lui donne de bons gages; s'il vouloit quitter ſa troupe ou ſon rôle, il en ſeroit alarmé; il a beſoin de ſes mines pour captiver le parterre, accoutumé à lui ſourire. Il ripoſte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s'abaiſſe jamais juſques-là.

Eh! comment jouer telle piece ſans *paillaſſe?* s'écrieroit l'entrepreneur attriſté. Qui fera donc rire l'aſſemblée? qui communiquera avec mon public? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui; car enfin. . . . ſans *paillaſſe*, on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On ſe moquera peut-être à la fin, du *beau Léandre* & de mademoiſelle *Izabelle*. Mon théatre tombe, ſi *paillaſſe* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre, ils ſe feroient expliquer ce ce qu'eſt un *paillaſſe* des boulevards, & progreſſivement. Ils trouveront dans le dictionnaire, *paillaſſe de corps-de-garde*, femme qui boit de l'eau-de-vie, qui s'abandonne aux ſoldats, & qui n'a pas beſoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu; mais ils n'y trouveront pas mon *paillaſſe*. Cela fait voir combien les dictionnaires

sont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-dessus du Grand-Vocabulaire.

CHAPITRE LXXXIII.

Noblesse.

APRÈS l'entiere destruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû sentir que l'autorité d'un seul, puisqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la noblesse s'est bientôt rassemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre; elle a formé un corps séparé; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuses qui lui faisoient mépriser tout ce qui ne tenoit pas à lui.

LA noblesse, dans son origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il seroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juste ce qu'elle est dans l'état.

LES grands ont été humiliés sous le monarque; mais ils ont conservé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui pesent en détail sur la multitude. Les rois, en leur arrachant la puissance dangereuse qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient sur les classes inférieures.

LES châteaux hérissent nos provinces, en-

globent une partie des grandes poſſeſſions, ont des droits abuſifs de chaſſe, de pêche, de coupe de bois; & ces châteaux recelent encore de ces fiers gentilshommes qui ſe ſéparent réellement de l'eſpece humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque, & qui oppriment trop facilement le païſan pauvre & abattu, s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus ſur ſa foſſe.

L'AUTRE portion de la nobleſſe environne le trône, les mains ſans ceſſe ouvertes pour mendier éternellement des penſions & des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences excluſives; elle ne permet aux roturiers ni élévation, ni récompenſe, quels que ſoient leur génie & les ſervices rendus à la patrie; elle leur défend de ſervir ſur terre, de ſervir ſur mer; puis, elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas ſervir.

IL eſt vrai que ce corps répand ſon ſang pour la défenſe du trône & de la patrie. Mais ſous prétexte qu'il porte l'épée, ſon avidité eſt inſatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obſtrué toutes les avenues du trône, il aſpire tout ce qui pourroit être diſtribué avec plus d'égalité.

POURQUOI cet orgueil inſultant de la nobleſſe dans un état monarchique? Qu'il y ait diſtinction; ſoit: mais pourquoi veut-elle éta-

blir une ſi grande diſtance entr'elle & les autres citoyens? C'eſt la forme du gouvernement féodal, qui vient ſe mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

LA nobleſſe ſert-elle mieux dans les armées que cette foule de ſoldats intrépides, qui, ſortis des claſſes du peuple, ont tout auſſi bien qu'elle l'honneur pour mobile? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obſcurs? Le grenadier qui, pour monter à l'aſſaut, plante ſa baïonnette dans la muraille, ne ſert-il pas noblement?

SORTONS de la profeſſion militaire, & voyons les trophées de la nobleſſe dans l'égliſe, dans la robe, dans les arts, dans le commerce; je ne lui vois pas un caractere diſtinctif de ſupériorité & de grandeur.

DEPUIS que l'éducation a donné aux hommes à-peu-près les mêmes lumieres, ils ſont également propres au ſervice de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à-peu-près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choſes, il n'y a plus lieu à une ſéparation outrageante, puiſqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

LA foibleſſe & l'ignorance ont fait les nobles dans les ſiecles précédens, parce qu'ils avoient à eux ſeuls toute l'éducation du tems, l'équitation, l'adreſſe dans les tournois, le ſtyle de la galanterie uſitée, & des connoiſſances

conséquemment bien supérieures au vulgaire.

AUJOURD'HUI que la noblesse n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient insensiblement & de plein droit. Les services rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus se distinguer d'après des syllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais est le noble fils de ses œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil stérile, doivent retomber dans la foule, jusqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

LE peuple qui paie au souverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéissance & le respect, devroit-il encore connoître le poids de cette noblesse qui lui est devenue étrangere, & qui voudroit admettre une séparation perpétuelle, injurieuse & constante, entre les sujets du même prince; qui les frappe de son orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement; qui parle de ses prérogatives antiques qu'elle a perdues; qui dit au cultivateur, *tu es paysan, tu n'es rien;* & qui étale la forme abusive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus désormais qu'un monarque & des citoyens?

SI l'homme noble n'a été que l'ouvrage de la politique, & ses titres une juste récompense du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre

les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui seroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le service de la patrie.

UN auteur a dit dernièrement, dans un gros livre sur la noblesse, que la noblesse d'Adam étoit inconteſtable, & que Jésus-Christ étoit né *gentilhomme*. Si cet auteur est conséquent, il ne proscrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, sur-tout si le descendant vénere ou adore le *gentilhomme*.

LE même auteur a imprimé ces deux phrases inconcevables : *L'homme noble n'eſt point l'ouvrage de la politique; il eſt par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'eſt dans l'homme noble que la nature a placé ſes vues les plus hautes, & que toutes ſes forces ont été réunies.*

C'EST bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit, pour juger lui-même son ouvrage, suivre deux cours d'accouchemens.

ET pourquoi, me dira-t-on, *un cours d'accouchement ?* C'est que le même écrivain a encore imprimé la phrase suivante. *C'eſt à l'époque même de ſa naiſſance* (l'homme noble) *qu'il parut s'annoncer comme un être ſupérieur à l'eſpece humaine. Les témoins de ſes premiers inſtans le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageuſe, pour tomber & bondir ſur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt, &c.*

CHAPITRE LXXXIV.

Baiſers, Embraſſades.

L'ON embraſſe très-facilement à Paris, rien de ſi commun que cette marque extérieure d'affectation. Il y a de ces *embraſſeurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent; & c'eſt quelquefois un homme indifférent, oublié, preſqu'inconnu, qui vous ſerre entre ſes bras au détour d'une rue.

TANTÔT il y a incertitude, tantôt il y a ſuſpenſion, & tantôt l'accollade ſe fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne ſait trop quand & qui l'on doit embraſſer: tout cela ſe regle par le caprice ou l'appel. L'un ſollicite une accollade que l'autre eſquive ou retarde, parce qu'il n'y ſongeoit pas, ou parce qu'il a quelque choſe dans l'ame, qui s'y oppoſe.

ON s'embraſſe dans les rues, dans les maiſons. Parmi la bourgeoiſie, on court embraſſer les femmes qui s'y attendent. Une mere ſe préſente, on la baiſe ſur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on ſerre bien fort la mere, pour avoir le droit de poſer ſa joue contre celle de ſa fille.

IL eſt des *embraſſeurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiſelles avec leurs baiſers appuyés, tandis que l'homme délicat craint

d'effleurer cette jeune peau ; il redoute l'approche, c'eſt-à-dire, l'étincelle ; il eſt trop ſenſible pour imiter ces muſeaux épais, qui vont tomber ſur ces viſages de roſes : c'eſt une pierre qui tombe ſur un pot de fleurs. L'homme ſenſible ne craint rien tant que d'embraſſer une femme ſur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher ſa main, que dis-je ! le bout de ſa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes ſe baiſent toujours vivement en préſence des hommes ; mais c'eſt une agacerie : elles veulent montrer leur tendreſſe & combien elles ſauroient rendre douce cette faveur. Ces baiſers redoublés ſont artificiels ; l'œil n'eſt pas d'accord avec la bouche ; le baiſer a beau crépiter, il n'eſt ni abandonné ni dérobé.

Il devroit être défendu d'embraſſer de jeunes enfans. Des phyſionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces viſages délicats, ſans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main ſur les meubles d'un homme, & l'on applique la bouche ſur la joue de ſa fille âgée de cinq ans ! Les gens qui ſe précipitent ſur les enfans, m'ont toujours paru manquer d'une ſenſibilité délicate. On croit preſque voir le vice qui embraſſe l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embraſſent point ; ils ſe prennent la main, ſe la ſerrent, ſant ôter le chapeau ni faire des courbettes,

comme nous voyons dans les rues, où les deux perſonnages ſemblent jouer un rôle. Mais lorſqu'on eſt préſenté à une femme, on la baiſe, non ſur le viſage, mais ſur la bouche ; c'eſt un vrai baiſer qu'on lui donne. Une Angloiſe, accoutumée à être ainſi *ſaluée*, trouveroit inſignifiant & même inſultant le *ſalut* de l'étranger, qui ſe contenteroit de poſer ſa joue contre la ſienne.

Le premier jour de l'an eſt marqué chez nous pour tous ces baiſers d'uſage & d'étiquette. Que de careſſes on ſe fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embraſſeurs:* plus ils étendent les bras, moins ils ſentent.

Toutes ces froides embraſſades, images imparfaites d'une faveur précieuſe quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais ſupprimées. On diroit que le Pariſien eſt très-chaud en amitié ; & preſque toujours l'homme qu'il embraſſe avec tant de zele, n'eſt, ni ne peut être ſon ami.

CHAPITRE LXXXV.

Vieux Garçons.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur le célibat, ſi commun dans notre ſiecle, & triomphant dans la capitale. En examiner les cauſes & en indiquer les remedes, ne ſeroit pas une

petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaises comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de séparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui se fuient dans la crainte d'augmenter la pesanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en appercevant l'association forcée du luxe & de la misere. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être seront des cris de besoin, & qui sont mieux dans le néant que sur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avénement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquera, s'il n'est arrhé, & s'ils parviennent à un certain âge, ce ne sera le plus souvent que pour être les serviteurs précaires de la portion opulente.

C'est ainsi que le célibataire raisonne son système; mais pour éviter un danger, il embrasse un vice. Il est seul, son cœur se durcit ou se desseche; il fuit les embrassemens de la tendresse, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne; il rencontre une maîtresse impérieuse, qui n'a point d'intérêt d'être économe, qui lui donne des liens plus pesans que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui grossit clandestinement sa for-

tune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement, & il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentoit. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien; & fût-il susceptible d'amour, le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche; & les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, feront des baisers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à son ame paternelle.

Vieux garçon, vieux coquin, dit le proverbe. En général, il n'est pas menteur; les exceptions sont rares. Une vieille fille peut dire: *on n'a pas voulu de moi, j'étois laide, j'étois pauvre; je n'ai point refusé.* Mais le vieux garçon qui, dans la carriere de sa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qui cherchoit n'existât-elle pas) qui n'a point su créer une ame propre à sympathiser avec la sienne, quelle excuse peut-il donner? De quelle foiblesse ne s'accuse-t-il pas!

Que font ces célibataires? Errans dans la société, ils vont tendant des pieges à l'innocence & semant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les soupirs de la foiblesse abusée.

D'autres plus coupables encore, attaquent le lien conjugal; & réfléchissant ce crime, joignent

joignent à leur perfidie l'espoir affreux de croire mieux cacher leurs désordres, & de se tranquilliser sur les suites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires est, qu'ils sont libres. Eux, libres ! eux esclaves le plus souvent des plus viles courtisannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui sont le jouet de leurs caprices, de leurs fantaisies ; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrieres ; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieillesse, & qui seront abandonné à leur lit de mort, si l'insensibilité qui les environne, juste punition de leur vie passée, ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE LXXXVI.

Désespoir.

Qui entre chez moi le visage pâle, abattu, se frappant le front avec le poing ? C'est le même homme que j'ai vu la veille, tranquille, serein, ne redoutant ni le présent ni l'avenir, concentré dans ses jouissances per-

fonnelles. Il s'écrie : je suis ruiné ! Hier j'avois du pain, je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : que vous importent vos freres, vos neveux, vos parens, vos amis ? venez chez moi ; déshéritez vos proches, & vous aurez onze pour cent sur votre tête. J'ai écouté cette voix insidieuse ; j'ai répété : que m'importent mes freres, mes neveux, mes parens, mes amis ? j'aurai onze pour cent sur ma tête. J'ai couru chez un notaire, & j'ai déshérité mes proches. Mais je suis puni ; la banqueroute de l'emprunteur est déclarée, & aucun huissier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à présent ? Je ne sais que souper en ville, aller au spectacle & signer une quittance quatre fois l'année. Quel conseil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore, si l'on emprisonnoit toute la maison & qu'on la vendit à l'encan, bêtes & gens, & jusqu'au singe.

Il marche à grand pas. Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui n'ont pas un sol de rentes viageres ! Lorsqu'il a bien exhalé sa fureur, il dit qu'il va s'ensévelir dans le fond d'une province, & quitter cette indigne capitale, où les gens vous persuadent de déshériter vos parens, pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute sa fortune pour doubler l'intérêt de son argent,

on se voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorsqu'on s'étoit si bien arrangé pour vivre uniquement pour soi, & passer le reste de ses jours dans une commode oisiveté.

Ainsi, l'égoïsme qui se croit éclairé, s'aveugle & se punit lui-même, & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

CHAPITRE LXXXVII.

Poëmes lyriques.

C'est bien à tort qu'on a voulu rétrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par sa nature le spectacle de l'imagination, n'est point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'histoire, tout lui appartient. Le païs de l'illusion ne sauroit être trop vaste, parce que cette reine fantastique ne vit & ne se plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuse. Vouloir borner l'espace immense où elle plane, c'est l'anéantir. Elle ne souffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Aussi, dès que le poëte a fait pacte avec la brillante chimere, il est, pour ainsi dire, livré à cet agent surnaturel, qui a droit de lui commander despotiquement. Il faut qu'il

monte aux cieux, qu'il descende aux enfers; qu'il visite les dieux & les diables, les temples & les cavernes; qu'il danse, qu'il chante, qu'il sommeille, qu'il vole sur les nuages, & qu'il ne se plaigne jamais des chaînes ou des ailes que le monstre lui donne. Il est entiérement subordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritournelles, aux ballets & aux décorations. Il s'est enfin donné à une espece d'enchanteur qui lui a ravi sa logique.

Rien au monde n'est plus opposé que le drame simple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu est le partage du premier; le second ne se fie pas de même à une seule & même sensation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenses & diversifiés; le cortege, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confuse, s'il faut le dire, au lieu de leur accord.

Reste à savoir si de tant de choses disparates, il peut jamais résulter cette unité touchante qui pénetre le cœur; & si à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne parvient pas à fatiguer l'œil, & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en soit, l'imagination du spectateur rencontre son plaisir dans la variété de ceux qui lui sont offerts; il saisit à la volée ce qui parle le mieux à ses sens. Toutes les impressions viennent l'interroger; celles qui plaisent sont admises.

On a voulu tracer la théorie de cet art.

Ce ſeroit vouloir faire raiſonner la folie ; & pourquoi lui ôter ſa licence bizarre ? L'opéra ne frappe que par ſon extravagance, par la multiplicité & la confuſion des objets. Il faut laiſſer à ce monſtre brillant ſes dimenſions irrégulieres ; il ne pique la curioſité, il n'intéreſſe le cœur, il ne produit la ſurpriſe, que par la ſingularité de ſes formes fantaſques & changeantes.

On veut donner aujourd'hui aux poëmes lyriques une marche ſage, une contexture raiſonnée, un intérêt unique ; ſoit. Le poëme ſera plus conforme aux regles ; mais j'aurai moins de plaiſir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai aſſez ailleurs des pieces raiſonnées & touchantes, qui parleront à la raiſon & à l'ame. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaiſie.

CHAPITRE LXXXVIII.

Ballets.

L'amateur de la vérité & de la nature avoit ſouvent demandé ce que ſignifioit tel ballet, où l'on balançoit les bras, où l'on levoit alternativement les pieds ſans deſſein marqué, où l'on danſoit enfin pour danſer. Les arts ſont tellement ſoumis à une routine puérile & invétérée, que l'on a vu long-tems

ſur le théâtre de l'opéra des ſauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des maſques *rouges*, *bleus*, *verds*, &c. & perſonne ne ſoupçonnoit alors que l'art pût former une action intéreſſante, noblement imitée par la danſe. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne ſeroit qu'un cercle de danſeurs perpétuellement agitées ſans cauſe, & dont les pas ne ſignifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en ſpéculation, que la danſe pût former en peinture mobile, gracieuſe, animée, créer des tableaux, les varier à ſon gré, & s'élever juſqu'à rendre les paſſions humaines.

ELLES ſont cependant d'autant plus expreſſives, que leur langage eſt plus contraint & plus reſſerré. Le ſilence de la pantomime, loin de rien dérober à leur fineſſe & à leur énergie, ſemble y ajouter par les geſtes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique; le pied parle comme l'œil; le ſentiment ſe peint dans les moindres nuances; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps; tout eſt réfléchi, déciſif, pittoreſque; tout frappe l'image & la caractériſe; elle n'eſt ni fauſſe, ni équivoque.

[illegible] ! quel plaiſir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un ſentiment délicat & fin! L'amour,

la crainte, le déſeſpoir changent de phyſionomies, & diſent tout ce qu'ils veulent dire, ſans qu'on ſoit trompé par le menſonge ; il ſemble même ne plus exiſter dès que la bouche de l'homme eſt fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous eſt inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les hiſtoriens, en nous rendant compte des vifs tranſports que ces pantomimes exciterent, diſent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

Noverre, parmi nous, eſt le premier qui ait raiſonné la danſe ; il eſſuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réſerve contre toute invention. Il ſut les braver, & recula les limites de ſon art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être conſidéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chaſſa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*, & fit ſuccéder des tableaux hiſtoriques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expreſſion, de fineſſe & de majeſté, à ces inſipides caricatures qui avoient uſurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne ſont plus compoſés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme de ſcenes neuves, vivantes & du plus grand intérêt. Le ſuccès en eſt ſi prodigieux que la pantomime eſt deſcendue ſur les petits théatres, & que

l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui subjugue profondément tous les esprits.

CHAPITRE LXXXIX.

Rime.

LA rimaillerie ne passe point de mode ; les cafés sont les endroits contagieux, où des poétereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien ensuite de plus ridicule que la maniere dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phrasier, au sujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *jeux olympiques*, de la *couronne flottante ;* & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille est de la gloire, & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémistiches. Rien de plus dangereux que ces prix *de poésie*. Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantisent, en disant qu'ils travaillent pour l'académie.

TOUS nos poètes regardent la rime comme partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage, sans se briser sur l'écueil.

CETTE rime tyrannique, cette ritournelle de conſonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue ſa netteté, ſa préciſion, ſa flexibilité même. Cette coupe génante étrangle les penſées, & par-là le ſtyle devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majeſté. La proſe la plus commune a un caractere plus libre, & plaît davantage à tout homme ſenſé. Il faut être maniaque ou un Voltaire pour faire des vers françois après vingt-huit ans, lorſqu'ils ſont ſi peu lus.

JE plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime ; ils négligent tout le reſte pour poſſéder leur *Richelet* ; ils veulent mettre en vers tous les poëtes anciens : ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils ſe tourmentent en pure perte. Plein de compaſſion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuſes.

NOS voiſins ſe ſont dérobés à ce joug barbare, que nous nous ſommes ſtupidement impoſé ; & la poéſie a commencé à naître parmi eux.

IL me ſembleroit bien digne du ſiecle préſent, de ſecouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvres dramatiques me paroiſſent gâtés par ce faux agrément que l'habitude ſoutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette inſupportable monotonie.

LES ouvrages en vers ont beau trébucher les uns ſur les autres, preuve frappante du dé-

goût universel, la satiété ne corrige point les malheureux rimeurs; ils s'obstinent à mettre en vers alexandrins, lourds & pesans, Thompson, Zacharie, Télémaque, Gesner, Buffon; & puis ils appellent poëme un salmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigestion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à la pensée, même dans nos plus grands poètes. On conçoit dans une piece de théatre un sentiment profond; on ne trouve pas de rime, il s'en présente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y refuse d'abord; on s'échauffe la tête pour allonger, raccourcir, tourner, retourner sa phrase; on torture son cerveau: l'inflexible langue ne présente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuste au trait léger, est employée; & le personnage qui alloit avoir une physionomie burinée, n'offrira qu'une figure sans caractere,

La rime rend souvent Corneille diffus, embarrassé, inintelligible; elle gâte plusieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine ne paroit constamment caché derriere ses personnages, & habile à leur insinuer son langage harmonieux. J'entends sa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des passions. Je ne perds jamais de vue le poète; & quand Monime, formant le projet de s'étrangler, apostrophe le tissu fatal, j'oublie presque cette situation touchante, douloureuse, pour admirer des vers qui sont

le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau eſt ſupérieurement écrit; mais il eſt trop beau, puiſqu'il me montre plus Racine que la plaintive & déſolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans ſon *Œdipe*, dans ſon *Alzire*, dans ſa *Sémiramis*, dans la premiere ſcene d'*Oroſmane*; entraîné qu'il eſt par cette pompe d'élocution qui enleve les battemens de main du parterre. Ses confidens ſont quelquefois chargés de ſes plus beaux vers, parce qu'il aime à ſe faire voir; mais dès que le vers fait admirer le poëte, le vers tue à coup ſûr le perſonnage. Et que devient l'illuſion?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuſes & plus naturelles. Le Pariſien ſera ſoumis à ce bizarre préjugé encore quelque tems; mais enfin, lorſqu'en ſe rapprochant de la ſimplicité & de la nature, il aura ſenti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers ſur la ſcene n'eſt qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'eſprit, lorſqu'il faut être tout entier au ſentiment & à l'image. Et la rime ſera abandonnée aux chanſons & aux vaudevilles, pour qui ſeuls elle ſemble faite.

Notez que tous ces rimeurs ſont abſolument dépourvus de toute invention; ils ſont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans ſa jeuneſſe, n'a pas fait un roman; il annonce par là même une ſéchereſſe

d'imagination & une sorte de stérilité ; car pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des passions ; & les versificateurs, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulsion du génie. Ces ouvrages rimés reproduisent les mêmes tours, les mêmes idées ; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaises tragédies, incapable de composer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne, aura l'insolence de se croire supérieur à lui, tandis qu'il n'est pas son égal ; il répétera *la médiocrité orgueilleuse*, sans songer qu'il prononce sa condamnation.

Aussi, que font ces rimailleurs ? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure, ils s'enrôlent sous les drapeaux d'une petite secte ; & dès ce moment, ils blâment tout ce qu'elle blâme ; & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire, par cet instinct que les esprits médiocres & subalternes ont à faire ligue offensive & défensive. En applaudissant au petit chef qu'ils ont choisi, ils pensent applaudir à eux-mêmes. Ils se rendent tracassiers & méchans pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.

CHAPITRE XC.

Gens blessés.

A la suite des accidens auxquels on est exposé dans la capitale, se joignent des circonstances non moins douloureuses. Le peuple qui s'assemble & qui donne mille avis contraires, embarrasse le malheureux blessé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'est pas sous la main ; le commissaire qu'il faut trouver est loin, le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point ; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant lesquelles le patient est abandonné à ses tourmens, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'est pas exposé à être blessé dans ces rues tumultueuses ? Une tuile, un carrosse, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix sourd & muet, vous font plaie, bosse, contusion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être surpris d'un coup de sang ; & faute de renseignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de sa léthargie, il se trouvera lui quatrieme ou cinquieme dans un lit fort différent du sien. C'est ce qui est arrivé à un avocat de ma connoissance, il y a quelques années. En se

réveillant, il retomba dans son évanouissement, lorsqu'il se vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoissoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, soit chez un commissaire, soit chez un chirurgien, un hospice, c'est-à-dire, une chambre basse & commode où seroit un lit disposé pour les blessés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de maniere qu'on pût transporter sur-le-champ & secourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

On avoit d'abord accueilli ce projet hospitalier; mais il n'a pas reçu son exécution, de sorte qu'un homme dangereusement blessé se trouve à la merci du peuple; & s'il n'est pas reconnu, ou s'il n'intéresse pas quelque bonne ame, il voyage douloureusement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le commissaire, de chez le commissaire à l'Hôtel-Dieu. Il seroit plus heureux dans son infortune, s'il eût été écrasé au centre de la ville.

Ainsi le bien ne s'opere pas aisément. Ce plan charitable, & qui devoit intéresser toutes les classes de citoyens, n'a point été exécuté faute du concours de plusieurs volontés. La puissance ordonnatrice ne suffit pas; il faut la réunion de ceux qui peuvent agir; & cette réunion, M. le Noir ne l'a pas trouvée, malgré l'importance & l'utilité de l'objet.

CHAPITRE XCI.

Miracles.

On a danſé ſur la tombe du diacre Pâris; on a mangé de la terre de ſon tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénéſie ? Voir l'homme éteindre le flambeau de ſa raiſon, une ville entiere ſe repaître de preſtiges : quoi de plus étonnant ?

Ensuite eſt venue la guériſon miraculeuſe d'une dame *de la folie*, qui pour preuve a ſuivi la proceſſion du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela : auſſi point de contradiction.

Le dernier miracle qui s'eſt fait à Paris, ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit une vierge de plâtre du faux-bourg Saint-Antoine. Cette vierge étoit dans ſa niche à l'encoignure d'une rue, ſans qu'aucune perſonne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La proceſſion du Saint-Sacrement venant à paſſer, quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre, comme pour ſaluer ſon divin fils. Ce miracle paſſa de bouche en bouche ; la populace accourut ; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge ; le lendemain cinquante mille ames ſur pied environnoient la ſtatue de plâtre. C'étoit en 1752.

NOTEZ que la vierge de plâtre adoſſoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vidé ſon magaſin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint ſi conſidérable, que la police ne ſut trop comment amortir cet enthouſiaſme & diſſiper la foule incroyable qui rempliſſoit ce faux-bourg. On enleva la vierge; elle fut tranſportée ailleurs & enfermée.

ON dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ſes affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal lui avoit fait tourner la tête, perſuadé qu'il étoit, qu'il vendroit aſſez de cire aux dévots pour remonter ſa fortune délabrée.

LE prophête de la rue des Moineaux ne demeura pas auſſi paiſible; il guériſſoit, avec le ſimple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme faiſoit Jéſus-Chriſt; il en a reçu ſes pouvoirs.* Le prophete fut renvoyé doucement; & cette fermentation qui avoit gagné la ville entière, tomba tout auſſi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

IL y a vraiment des épidémies morales qui naiſſent tout-à-coup, & dont on ne ſauroit aſſigner la cauſe, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adreſſe ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainſi qu'on fait d'un embraſement dans ſon origine, eſt un bienfait réel du gouvernement. Que de déſaſtres dans les ſiecles antérieurs

térieurs faute de n'avoir pas su arrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE XCII.

Livres.

PARIS est la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y sont fort à leur aise : aussi foisonnent-ils. On refond des livres comme on refond des suifs. Voyez Pankouke ; n'est-il pas un maître chandelier ?

L'IGNORANCE même par air érige un trophée en l'honneur du savoir. Que de sots possesseurs d'une immense bibliotheque ressemblent aux libraires qui se promenent tous les jours, au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

DANS un sens on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point assez. On en fait trop, si l'on considere que l'on écrit de nos jours bien des choses savantes & inutiles. On n'en fait pas assez, si les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

IL y a plus d'hommes que de pensées, & l'on a vu des siecles s'écouler sans rendre au dépôt commun une seule idée juste ou utile. Qu'est-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon, (*)

(*) Quand Bacon dit de l'argent, *c'est un bon*

qu'un Locke, qui se sont distingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées?

MAIS de pareils auteurs ne paroissent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs pensent trop pour la multitude; il en faut d'autres qui, comme dit Rousseau, *semblables à la bonne, coupent le pain aux enfans;* & ces écrivains, quand ils ont su tracer des ouvrages populaires, où la morale est à la portée de tout le monde, méritent des éloges.

IL y a une certaine mesure de connoissances utiles; passé cela, le reste qui n'est que curiosité semble abandonné au vide des hypothèses pour former des disputes interminables. C'est le luxe de l'esprit humain; il prouve sa sagacité, sa profondeur: mais il n'ajoute ni à son repos ni à son bonheur.

L'ON ne parvient à ces connoissances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres est donc un inconvénient, mais n'est point un mal: on prend, on choisit; & tel livre qui ne dit rien à l'un, parle beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit, avec sa grace ordinaire: *pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

UN ministre nommant son parent à la place

---

serviteur & un méchant maître, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots?

de bibliothécaire de la bibliotheque royale ; lui dit en pleine audience : *mon cousin, voici une belle occasion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaisant, & qui peint de quelle maniere se donnent en France les premiers emplois, le devient davantage par l'application dont il est susceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis : *Ah, monsieur, la belle occasion pour apprendre ce que vous devriez savoir !*

CHAPITRE XCIII.

Empiriques.

Ils sont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même tems la consultation & le remede : par-là il est dispensé de payer l'apothicaire.

Les empiriques ne sont pas despotiques. On va chez eux, on marchande, on tâte de leur remede ; s'il réussit, on continue ; s'il ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais le médecin ne se relâche pas de la rigueur de ses ordonnances.

Le médecin qui raisonne, tantôt tue & tantôt guérit. L'empirique en fait autant ; mais du moins il ne raisonne pas. Il se conduit par l'expérience ; & comme nous sommes tous plus ou moins pyrrhoniens, lorsqu'il s'agit de cette science très-obscure, nous ne voyons pas de

mauvais œil les empiriques qui peuvent citer auſſi leurs merveilleuſes guériſons.

L'EMPIRIQUE ſera conſtamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de tems à perdre, monte chez l'Eſculape groſſier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loiſir d'être malade.* L'Eſculape répond affirmativement, *oui*, *je vous guérirai.* Quand il n'y auroit que ce ton ferme, aſſuré, qui frappe le malade, ce ſeroit déja un grand bien ; car il commence par fortifier l'ame ; & le médecin de la faculté, avec ſa parole incertaine & ſes tâtonemens, ne verſe pas dans l'ame le courage ni le baume reſtaurant de l'eſpérance. Il eſt froid, tandis que l'autre, chaud & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante : *prenez & guériſſez.*

CE ton éloquent ranime & conforte le malade, chaſſe la peur, & commence peut-être la guériſon. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux empiriques, & qui leur fait dire à des ſquéletes ambulans : *j'en ai guéri bien d'autres : vous ne digérez pas ; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

UN médecin blême avec une voix flûtée, l'œil indécis, vous tâte le pouls mollement, profere de ces phraſes élégantes, mais dont on ſent le vide. Il ſemble vouloir temporiſer avec la maladie, en faire un objet de curioſité. Son ton, doux & mielleux, a la conſti-

tution vaporeuſe des femmes & des élégans de nos jours. L'empirique, au contraire, à la parole hardie, l'œil ſûr; il fait tourner ſon malade, lui bat l'épaule, s'empare de ſon imagination; & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déja changé la ſituation de ſon eſprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole; & conformément à ſa maniere de juger, il a recours aux empiriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agoniſans, en leur prouvant qu'ils ſe porteront bien avant peu, & qui diſtribuent l'apophthegme médical & la bouteille pour vingt-quatre ſols.

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique;* il répond ſans ſe déconcerter & avec hardieſſe: *il m'appelle un empirique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne ſait pas bien nom. Graces à Dieu, je ne ſuis point médecin, je ſuis guériſſeur.* Et le peuple ſoumis à cette voix forte, à ce viſage décidé, à ce geſte ferme, répete, *il eſt guériſſeur!* Et comme il compte être guéri, il l'eſt déja à moitié.

Tous ceux qui diſtribuent des remedes ſont enrégiſtrés à la police; ils ſont tolérés lorſqu'ils ont dépoſé le ſecret de leur compoſition entre les mains du premier médecin du roi. Pluſieurs remedes dont on fait uſage dans la médecine, ſont dus originairement à des empiriques. Et ne peut-il pas ſe trouver un remede bon au corps humain, dans preſque tou-

tes les circonſtances ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui que toute l'apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l'art, ſe réduit au tartre ſtibié, au jalap, au quinquina, au mouſſe de Corſe, à l'éther ; voilà ce qui ſauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc ſe trouver entre les mains d'un empirique ; & un remede non univerſel, mais bienfeſant dans preſque tous les cas, n'eſt pas auſſi chimérique qu'on voudroit le dire.

QUOI qu'il en ſoit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques, ne renoncera pas aux empiriques ; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade diſpute, ſe plaint, gronde ; ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

IL réſulte que les empiriques guériſſent & ne tuent pas plus le monde que les médecins endoſſant robe fourrée.

CERTAINS médecins diſent qu'il y a deux mille maladies, comme les caſuiſtes diſent qu'il y a cinq cents mille péchés. Les médecins ſont au phyſique ce que les caſuiſtes ſont au moral. Ils connoiſſent mieux la nature des maladies, les ſymptômes & les criſes que les anciens ; mais le remede ! Voilà le pont. Le pont ! direz-vous ; qu'eſt-ce à dire ? Je vais vous l'expliquer.

IL y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent & déterminerent

la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la masse des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit mesuré géométriquement avec une précision rigoureuse; mais le chemin étoit toujours coupé; le pont ne joignoit pas les rives opposées. Un maçon vint, qui n'étoit ni architecte ni géometre, & dit: je m'embarrasse fort peu de la grosseur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuse ou qu'il ronge; mais je vous ferai un pont, & vous passerez dessus: ce que ne peuvent faire ces messieurs, qui vous disent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de passer.

Et sans calculer ni mesurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche solide. Le pont fut bâti & l'on passa. Les géometres furent très-bien ce qu'étoit le torrent; & le maçon sut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins sont les jaugeurs du torrent, le guérisseur est le maçon.

CHAPITRE XCIV.

Ventilateur des spectacles.

Les chymistes nous ont appris qu'il régnoit dans une salle de spectacle trois sortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux; dans le haut un air plus léger, & non moins nuisible.

Tout air *respiré* cesse d'être *respirable*. Les

petites loges ſont toutes dans le haut & dans le bas de la ſalle ; & c'eſt là que viennent s'empoiſonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En conſtruiſant la ſalle proviſoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoiſe, il n'y en a pas à la comédie dite italienne : cet honneur eſt réſervé à *Audinot*, à *Nicolet* & aux *Variétés amuſantes*.

Cependant rien de plus ſimple que ce ventilateur, tel que l'avoit propoſé l'inſpecteur des objets de ſalubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe conſtamment & efficacement de tout ce qui peut intéreſſer la ſanté & la conſervation de ſes concitoyens.

Ce ventilateur conſiſte en un tuyau de cheminée, faiſant l'office de fourneau à réverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du ſpectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la ſalle, enſorte que le feu auroit aſpiré par ces bouches & renouvellé l'air méphytique.

L'air *reſpiré* de nos ſalles de ſpectacles eſt une ſource perpétuelle de maladies. L'exceſſive chaleur qu'on y éprouve fait qu'on altere ſa ſanté en voulant former ſon goût. La police qui a ſoin de bannir des pieces les mauvaiſes paroles, devroit s'occuper à chaſſer des ſalles de ſpectacles l'air *reſpiré*, qui n'eſt plus *reſpirable*.

CHAPITRE XCV.

Singulier mariage.

UN fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on préſente ſucceſſivement à l'enchere, conçut le deſſein de chercher au haſard une femme en province.

IL va à la poſte, fait mettre des chevaux à ſa chaiſe; *où aller, dit le poſtillon?* Du côté que tu voudras, n'importe, marche. -- Mais, monſieur.... -- Va devant toi. Le poſtillon le mene à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au poſtillon : où tu voudras, va devant toi. De poſte en poſte, il parvint ſur la frontiere, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une égliſe, regarde à droite & à gauche; on alloit chanter un *ſalut* avec expoſition du *S. Sacrement.* Il voit entrer une femme, précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

IL ſort de l'égliſe, ſe préſente chez la dame & lui dit: je viens vous demander votre fille en mariage. -- Eh! qui vous a conduit ici, monſieur? -- Les poſtillons, madame. Je ſuis fermier-général; faites venir le directeur, il reconnoîtra bien ma ſignature. Le directeur vient, & ſe met preſqu'à genoux devant un des princes de la finance. On dîne;

après le repas, le fermier-général dit à la mere : j'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec sa fille, ne la refusa point à un homme opulent ; & quelques jours après, les mêmes chevaux de poste ramenerent triomphamment à Paris la mere, la fille & l'époux.

QUE les demoiselles de province qui rêvent incessamment à la capitale, ne désespérent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent saisira peut-être l'exemple que nous venons de citer. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes ; & que Paris s'embellissant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée servira tout à la fois à ne pas rendre inutiles les dépenses de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivresse des petits provinciaux qui les obsedent, & qui étalent une suffisance fondée sur ce qu'ils s'imaginent être les seuls au monde qui puissent s'offrir comme amans & comme époux.

CHAPITRE XCVI.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

CES fêtes ont été instituées aux environs

de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reste du royaume.

C'EST une institution touchante que de couronner annuellement les vertus obscures des habitans de la campagne. Il est vrai qu'ils ne se doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par sentiment, sans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompense.

LE genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le sommet de la pyramide, & jamais la base; c'est cependant le chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puisse s'émerveiller beaucoup de ces traits de générosité & de grandeur, familiers & communs parmi les classes que l'orgueil méprise.

CE n'est que parmi les riches que l'on voit des cœurs insensibles, des fils ingrats ou insolens, qui méconnoissent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature sont plus sentis & respectés. Il est sans doute toujours bon de récompenser ces vertus paisibles & rustiques; mais la récompense à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'est un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils sont loin de soupçonner.

MAIS après le bien qui se fait en secret & en silence, qui se répand sans ostentation sur la foule des infortunés, que

l'amour profond de l'humanité inſpire, & qui ne ſe découvre qu'à l'œil de Dieu, il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui ſe fait publiquement ; c'eſt toujours le bien, quoique le motif ſoit quelquefois d'être regardé. Compoſons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raiſonnons jamais ſur la cauſe.

CHAPITRE XCVII.

Miſantrope.

Il eſt rare, mais le perſonnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Auſſi l'eſprit médiocre s'en empare ; le bourru, l'attrabilaire, & même l'ennuyé, ſe donnent pour miſantropes.

Paroître mécontent de tout ce qui ſe fait, déclamer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point ſe donner la peine d'examiner ce qui ſert à la juſtification des différens états de la vie, & ſe permettre une ſatyre violente & perpétuelle, ſans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal ; ne voir par-tout que des déſordres, & ſembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même ; voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne ſavent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont ſouvent beſoin eux mêmes.

QUE plus sage est celui qui sait vivre avec tous les hommes, passer habilement entre leurs vices & leurs défauts, comme on passe dans un sentier à travers des haies d'épines; qui n'injurie point l'humanité, mais qui la sert & la plaint; qui cueille les fleurs de la vie sociale, au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent sous un aspect sombre & triste! Sa vie n'est pas une perpétuelle déclamation, un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE XCVIII.

Accès banal.

ON se prête trop indifféremment à ces liaisons indéterminées qui n'offrent que la surface de l'homme.

C'EST une grande foiblesse dans les habitans de la capitale, de se livrer sur-le-champ & sans réflexion au premier venu; de parler de tout à un visage nouveau; de serrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas; de faire des offres de service à quelqu'un que l'on voit pour la premiere fois.

N'EST-CE pas un défaut absolu de sentiment & de délicatesse que cet abandon de l'ame à quiconque se présente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air? N'est-ce point déclarer qu'on est indigne d'a-

voir un ami, que d'appeller amis quarante personnes ?

Ce fallon qui s'ouvre tant de fois, est-il un lieu public ? Est-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'est-ce que ces prévenances, ces révérences, ces complimens affectueux qui ne trompent personne ? Le sot, l'homme d'esprit, l'honnête homme, le frippon, reçoivent le même accueil ; est-ce pour chasser l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne se rassemblent que pour se prêter mutuellement leur figure ?

Rouler dans ce tourbillon ; c'est gâter son ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaisons passageres qui tuent la véritable amitié, & qui la font disparoître totalement ? Comment faire choix ou conserver un solide, un tendre ami, quand on se fuit chaque jour, & qu'on ne se cherche pas soi-même ?

Rien ne caractérise plus le vide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement représentative ; & néanmoins, c'est d'après une expérience aussi légere qu'on veut juger les personnes. On hasarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le dessinateur n'auroit pas eu le tems de saisir le profil de son visage, & l'on veut décider sur ses qualités morales.

Cet accès banal est le grand vice de la société. Une femme devient le centre de trente personnages différens ; on est fort mal jugé,

on juge plus mal encore. Il faut parler lorſqu'on ne ſent rien; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'eſt toujours là le premier acte de fatuité. Si vous avez une opinion, elle ſe trouve noyée dans les opinions d'autrui; ce n'eſt plus un entretien, c'eſt une converſation vague, froide & ſans caractere.

AUTANT une ſociété choiſie & peu honorable devient la ſource de plaiſirs vifs, délicats & variés, autant ces ſallons ouverts à la foule qui ſe renouvelle, reſſemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant, L'indifférence la plus abſolue eſt ſous le maſque de la repréſentation; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en reſſent.

CET accès banal a engendré les lettres de recommandation demandées, obtenues avec une ſi dangereuſe facilité, où l'oſtentation ſert le plus ſouvent la baſſeſſe, & où l'on a la témérité de parler du caractere d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre ſur le rapport d'autrui. On ne ſe permettroit point cette légéreté, s'il s'agiſſoit d'un cheval; & l'on envoie à tout haſard un homme de confiance, comme ſi l'on ne cherchoit qu'à ſe débarraſſer d'un importun.

L'HOMME en place eſt obligé de donner un accès libre à beaucoup de perſonnes! il ſe plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, ſe

l'impoſent-ils volontairement ? C'eſt par air. Une femme n'eſt contente que lorſqu'elle a reçu toute la ville ; quand elle voit beaucoup de viſiteurs, elle dit tout bas à ſa voiſine : *mon ſallon eſt bien meublé.*

CHAPITRE XCIX.

Établiſſement à Vaugirard.

QUE l'adulte porte la peine de ſon libertinage ou de ſon imprudence, on le plaint : cependant il connoiſſoit le péril ; la raiſon & la morale ne l'ont point arrêté ſur le bord du précipice. Mais voir des enfans nouveaux-nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne verſeroit des larmes de compaſſion, & quel ſpectacle au monde commande plus puiſſamment la miſéricorde & la pitié !

CES enfans ſortis d'une ſource empoiſonnée, ſeroient condamnés à ſentir juſqu'à l'âge de puberté les tourmens qui puniſſent le vice, pour expirer enſuite à la fleur de leur âge, ſi la charité éclairée ne venoit à leur ſecours.

C'EST peu. Leur bouche innocente verſeroit dans le ſein de la nourrice qui les allaiteroit, ce venin ſubtil ; & pour prix de ſes bienfaits, ces nouveaux-nés lui apporteroient le long ſupplice d'une mort douloureuſe, qui pourroit embraſſer encore ſon époux, & ſe tranſmettre

à sa postérité. . . . . De tels désastres ne seroient pas croyables, si l'expérience, hélas! ne les avoit que trop confirmés.

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en recelent pas moins le poison & la mort; & la fonction la plus sacrée alloit être interrompue par une crainte légitime & par la plus juste horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans attaqués du mal vénérien sont traités avec leurs meres, si le fatal présent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le respect qu'inspire ce nom sacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux soins de cette charité pieuse; & il sembloit en effet que l'état leur dût un dédommagement.

On sauve le tiers des enfans qui, à l'entrée de la vie, portent le sceau honteux du libertinage de leurs peres: & ce tiers que l'on sauve est un vrai miracle; car aux Enfans-trouvés, de ceux qui naissent sans accident, on n'en sauve pas autant. Mais ici les soins sont délicats & multipliés.

Cet établissement qui suffiroit à immortaliser le nom de son fondateur, est dû à l'administration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuse population, entassée dans une grande ville, si vous offrez le spectacle

des arts & les ouvrages majestueux du génie, quelle corruption résulte de cet assemblage d'individus, & quel spectacle que ces tristes berceaux où une génération naissante porte ces taches honteuses ! L'image seule que cet hôpital présente sera un vrai phénomene & bien effrayant pour des païs même voisins, qui n'ont ni chef-d'œuvres à montrer, ni plaies hideuses de cette espece à voiler.

CHAPITRE C.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & sans elles Paris ne subsisteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfesance, qui en ont fait la base des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne se sont point lassés de reproduire sous toutes ses formes. Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône seule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfesance universelle se sont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'est plus l'esprit de parti qui répand les secours. Le janséniste ne s'informe plus si le pauvre qu'il assiste pense comme lui ; le protestant est aidé par le catholique. On est libéral sans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On

peut affirmer qu'elles arrêtent souvent la main du désespoir ; & c'est ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoissance à ceux qui, dans les livres & sur les théatres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en désoler les journalistes : mais ces généreux auteurs savoient bien ce qu'ils faisoient ; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui se fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée en faisoit naître une seconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuse nous touche : nous voilà émus, & nous voulons ressembler à l'être à qui il ne nous a pas été possible de refuser notre estime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfesance & de générosité ; qu'ils soulevent les vertus cachées dans la masse des vices ; qu'ils les montrent au public ; & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraste, s'écriera au fond de son cœur : *& moi aussi je suis homme & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau sermon ; l'exemple ne l'étouffons jamais ; les nations elles-mêmes font le bien par l'exemple. Tous

établiſſement utile a été plus ou moins imité, & l'homme vertueux peut ſe dire à lui-même : *le bien que je ferai ici ſe propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu, & que la nature humaine ceſſe d'être calomniée.

Il faut auſſi rendre juſtice à l'adminiſtration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne diſe plus : *à Paris tout eſt fait pour les grands & rien pour les petits.* On cherche réellement à bâtir des commodités à l'uſage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de poſſéder. N'eſt-ce pas là du moins une perſpective conſolante ?

L'ADMINISTRATION cherche à faire le bien ; mais malheureuſement, faute d'avertiſſeurs libres & publics, elle ſe trompe ſur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes la déterminent ou la violentent, & le bon & ſage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

Mais tous les adminiſtrateurs s'occupent plus ou moins d'objets relatifs au bien public, & auxquels on ne ſongeoit pas il y a quarante années. On a créé *un inſpecteur des objets de ſalubrité.* C'eſt un titre glorieux pour un citoyen ; mais l'avoir déféré, ce titre annonce qu'on ne détournera pas un inſtant ſes regards de l'utilité publique. C'eſt un engagement ſolemnel, contracté avec la capitale, & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi, le remplit avec un zele éclairé.

Tout eſt lié par des chaînons imperceptí-

bles, & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une seule arche de quatre cents pieds d'ouverture, que l'on va jeter en face de la place de Louis XV. Cette arche immense ne vous dit-elle pas qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre; que toutes les idées se mouleront à l'uniſſon; que les pensées étranglées & qui nous étranglent n'auront plus lieu; qu'on aura des idées d'administration aussi grandes que les arches? Car, élargir un pont & rétrécir un plan patriotique, seroit chose contradictoire.

Les ministres feront comme les ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude visiblement à ma très-chere année 2440. Il ne sera plus possible d'avoir une aussi belle arche, & tout à côté des manutentions misérables & mesquines.

Salut à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand désormais. Plus de ces petitesses de commis; plus de sots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majestueux & solide.

CHAPITRE CI.

Coulisses.

Vous voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Orosmane, la belle néophyte,

le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan, courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va ſacrifier; le dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'olympe dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théatral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue! C'eſt un enſemble qui plait à l'œil & même à la réflexion.

MAIS la perſpective du théatre eſt tout. Ne vous placez pas dans les couliſſes, ſi vous voulez jouir: car ſi vous tournez les loges, tout le charme eſt diſparu. Oroſmane a les joues enluminées, & fait peur; Zaïre eſt couverte de clinquant, & parle à ſon perruquier; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au coûteau mortel; car elle n'en a point. Apollon eſt ſec & plat, ſa lyre eſt un morceau de bois. Luſignan, le viſage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval; les lampions, les garçons de théatre, les trapes, le derriere des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela eſt triſte, déſagréable, hideux. Il n'y a plus ni formes, ni proportions. L'acteur rentrant dans la couliſſe au bruit des battemens de mains, a un viſage ſi défiguré, qu'on ne peut ſe perſuader qu'il vient d'être applaudi.

IL n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui ſe dévoile dans les couliſſes: l'imagination eſt déſenchantée. Voir ces rouages, ces poulies, ces oripeaux, ce plâtrage, ces lampions

fumeux, ces dégoûtans valets de théatre, autant voudroit briſer une belle figure de marbre pour conſidérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique eſt beau, quand on eſt placé au parterre! Qu'il eſt hideux lorſqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir! L'auteur & l'acteur voyant là les reſſorts de trop près, n'ont plus les jouiſſances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les couliſſes; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art & qui ne veut pas en perdre le ſentiment exquis, s'abſtienne de voir le jeu anatomique de nos ſpectacles; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déeſſes ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions; & tous ces héros de théatre n'ont plus que des phyſionomies qui vous repouſſent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, ſi l'on veut que l'illuſion ſubſiſte; & le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théatre, ſeroit de le faire circuler dans les couliſſes pendant quelques mois. C'eſt là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup ſe décompoſe, & qu'il faut une tête forte pour ſurmonter ce coup-d'œil. Il décourage, il attriſte, il émouſſe nos pinceaux.

Il vaut mieux être loin & ſe confier à ſon

imagination, que d'aller suivre l'art pas à pas dans ces ruelles enfumées, où les couleurs grossieres sont sur les toiles & sur les visages.

PAR *coulisses*, j'entends aussi les épreuves par lesquelles un auteur doit passer. Présentation de piece, lecture, répétition, conciliation d'acteurs, arrangement de scene; qu'elle patience héroïque, quelle constance ne faut-il pas à un auteur pour surmonter ces importuns & misérables détails!

ON parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refusoit ses faveurs. Il la poursuit, il s'attache à ses pas, il tombe à ses pieds, embrasse ses genoux; d'une main impatiente & que le desir anime, il découvre ses charmes: la belle femme avoit un cancer au sein; l'amoureux guéri recule & fuit. Ainsi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une espece de violence, découvre un jour l'ulcere secret qui lui fait prendre la fuite.

VOUS qui voulez jouir de l'art & conserver ses douces illusions, demeurez au parterre & n'en sortez point. Ne montez pas même au foyer, & laissez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les coulisses.

CHAPITRE CII.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme ſenſé doit chercher une amie dans une femme; c'eſt là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, ſe mettent au-deſſus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la ſenſibilité de leur ſexe.

LIÉES à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petiteſſes; elles s'élevent, parce qu'elles en ont la faculté; elles obſervent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point; elles les connoiſſent; & comme elles ont un tact fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conſeils.

QUAND l'illuſion des premieres paſſions eſt paſſée, leur raiſon ſe perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle eſtime, lui rend mille ſervices, lui donne & en obtient toute ſa confiance; elle chérit la gloire de ſon ami, la défend, ménage ſes foibleſſes, remarque tout & lui fait part de ce qu'elle apprend; le ſert efficacement dans les grandes occaſions, n'épargne ni ſes ſoins ni ſes pas, & le malheureux diſgracié de la fortune & des grands,

retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'AMITIÉ des femmes a un charme plus doux que celle des hommes ; elle eſt active, vigilante ; elle eſt tendre ; elle eſt vertueuſe & ſur-tout elle eſt durable. Les femmes aiment plus tendrement, plus ſûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami ; c'eſt pour elles un être ſacré.

CONCLUONS avec J. J. Rouſſeau, qui a parlé des femmes avec ſévérité, parce qu'il les aimoit. „ Je n'aurois jamais, dit-il, pris à Paris „ ma femme ; encore moins ma maîtreſſe ; „ mais je m'y ſerois fait volontiers une amie, „ & ce tréſor m'eût conſolé peut-être de n'y „ pas trouver les deux autres.

CHAPITRE CIII.

Animaux renfermés.

PLUS les gens ſont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d'oiſeaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les ſent avant que d'entrer. La plupart, malgré les défenſes de police, élevent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourriſſent avec des feuilles de choux ramaſſées dans les rues. Ils mangent enſuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec

les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le service de leurs tables ; leur garenne est à côté de leur lit. De la boite où ces lapins sont enfermés, à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une distance de quatre pieds. Les enfans respirent dans cette infection, & c'est la misere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide ressource, Quand le commis de la capitation arrive se bouchant le nez, on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent sous les tuiles? le lapin animal terrier!

Les tailleurs, les cordonniers, les ciseleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers sédentaires tiennent toujours quelqu'animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre esclavage. C'est une pie resserrée dans une petite cage ; & la pauvre bête passe toute sa vie du matin au soir à sauter, à se remuer pour chercher sa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, sur-tout les vieilles demoiselles, ont des chiens qui font les ordures sur les escaliers ; & l'on se passe mutuellement cette dégoûtante mal-propreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des escaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites maîtresses fardées & bien mises, porter leurs petits chiens à la promenade & laisser leurs enfans à la servante ?

QUAND le pauvre ne se fait pas suivre par son chien de peur de le perdre, ou parce qu'il va trop loin, il l'enferme; l'animal hurle douloureusement jusqu'à ce que son maître soit revenu: le repos des maisons voisines est troublé; & le chien d'un gueux, si son maître est ignoré, se fera connoître sur tous les tons de tout un cartier.

UN autre tient à sa fenêtre un perroquet; il faut que le voisin qui étudie l'histoire, la médecine, ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

TOUS ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la salubrité ni au repos de la ville. La plupart des chambres en sont infectées; mais ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils partagent le pain destiné aux enfans du pauvre, qui semble les avoir adoptés & multipliés à mesure que sa charge est plus grande.

CHAPITRE CIV.

Epitaphe.

J'AI lu beaucoup d'épitaphes sur les tombeaux de nos grands. Je suis fâché de n'en avoir pas rencontré une seule dans nos églises, semblable à celle qu'on voit à Londres. La voici:

Ci git le docteur Fothergill, qui dépensa

deux cents mille guinées pour le ſoulagement des malheureux.

CET homme bienfeſant avoit formé le projet de rendre en Europe le ſucre qu'il jugeoit ſalutaire d'un uſage univerſel, en faiſant deſcendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchiſſement des negres entroit dans ce plan, qui mériteroit d'être repris ou ſuivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la terre, pour la conſoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE CV.

Eau de la Seine clarifiée.

DE quoi ne fait-on pas marchandiſe dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie ſe forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une eſpece de liqueur dont elle vante la dépuration, à l'aide de trente mille imprimés qu'elle diſtribue. Elle s'étaie des décrets de la faculté de médecine & de certificats de l'académie des ſciences ; il ne manque plus que des lettres patentes. Elle établit des inſpecteurs, des charretiers diſtributeurs de l'eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s'aviſe-t-on pas pour faire de l'argent dans ce ſejour magique, puiſqu'on nous y vend l'eau de la Seine, avec toute la

pompe & l'éclat d'une merveilleuſe entrepriſe !

QUE prouve cet établiſſement ? Que l'eau de la Seine eſt bourbeuſe les trois quarts de l'année, & que, malgré tout l'étalage de la régie, ſes bureaux & ſes inſpecteurs, il faut épurer chez ſoi l'eau de la Seine, ſi l'on veut la boire légere & ſalubre.

ON buvoit l'eau, il y a vingt ans, ſans y faire beaucoup d'attention ; mais depuis que la *famille des gaz*, *la race des acides & des ſels* ont paru ſur l'horiſon immédiatement après les *pantins* & les *ſilhouettes*, on réfléchit ſur les annonces des chymiſtes ; on s'eſt apperçu que tous les ruiſſeaux & les égouts ſouterreins alloient droit à la riviere : alors on s'eſt armé de toutes parts contre la *méphytiſme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocſin formidable ; on a vu par tout des gaz malfaiſans, & les nerfs olfactoires ſont devenus d'une ſenſibilité ſurprenante.

CELA prête à la plaiſanterie ; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance ſur les qualités nuiſibles ou ſalutaires des corps que nous avalons ou reſpirons. On reſte confondu de ſurpriſe & d'étonnement, quand on voit les nouvelles expériences de la chymie ſur les décompoſitions de l'air.

ON a donc commencé par analyſer l'eau ; & l'on réfléchit aujourd'hui, quand on en boit un verre, ce que ne faiſoient pas nos ancêtres inſoucians. On a analyſé enſuite l'air, que ci-devant on reſpiroit en tout lieu, ſans s'enquérir du reſte.

Nous verrons ce que deviendra en dernier reſſort *le magnétiſme animal*, & ſi Meſmer & Deslon ont voulu nous miſtifier.

Nous ſaurons auſſi, je l'eſpere, dans quelques années ce que nous ne ſavons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la ſanté dépend de certaines attentions qu'on croyoit ſuperflues; mais juſqu'à ces jours de réforme & de ſalubrité univerſelle, la légéreté pariſienne s'amuſera beaucoup de voir les chymiſtes tranſvaſer l'air comme des joueurs de gobelets, & porter enſuite leurs *nerfs olfactoires* ſur les lunettes méphytiſées.

On ſait qu'il faut que le Pariſien commence une leçon inſtructive par en rire, afin d'en mieux profiter enſuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puiſſe de même le *magnétiſme animal* ſe manifeſter à l'univers entier, comme à M. Deslon, afin que ce docteur, qui s'eſt dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétiſme animal!* Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proſcrit le *pain mollet*. Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'eſt-ce qu'un ſiecle pour la vérité?

Il ne s'agit à cette époque, que de bouleverſemens. On démolit de toutes parts le vieux

temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverse la phyſique, la chymie, l'hiſtoire naturelle, le ſyſtême newtonien; la politique &, ce qui eſt cent fois plus abſurde & plus téméraire, la forme ſacrée de la tragédie françoiſe. O Corneille! ô Newton! ô Stahl! ô Becker! &c. allez-vous être tous mis enſemble dans le même matras, pour que toutes vos idées ſoient refondues à neuf? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE CVI.

Montreuil.

A Montreuil, village voiſin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier ſe fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui ſoient ſur le globe; les pêches, en certains tems, valent ſix livres piece. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'ARPENT de terre y eſt loué ſix cents francs, & l'on en paie au roi ſoixante pour la taille. Montreuil eſt le plus beau jardin dont puiſſe ſe glorifier Pomone. Nulle part l'induſtrie n'a pouſſé plus loin la culture des arbres à fruit, & ſur-tout celle du pêcher. On ſe diſpute dans l'Iſle-de-France un jardinier Montreuillois. C'eſt un territoire fort borné

borné ; on y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux, qui réjouiſſent la vue, & qui, lorſqu'ils ſont mêlés ſur nos tables avec nos viandes, l'emportent ſur les mets les plus recherchés, par cet inſtinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs ſe ſont rendus maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a ſu l'interroger !

C'est un coup-d'œil bien intéreſſant que ces murailles tapiſſées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les eſpaliers ſont ſemés des fraiſes, des poids, des légumes de toute eſpece. La capitale doit quelque reconnoiſſance à l'admirable induſtrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaiſent au goût & entretiennent la ſanté. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'abſurde routine, laiſſent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuſe. Tel païs fera venir des bonnets pariſiens, & ne ſaura ni tranſplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage ſont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coiffures du jour & l'opéra comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf ſur ſa tête, ou de défigurer une ariette ?

CHAPITRE CVII.

Hiſtoriographe de France.

IL y a vraiment un *hiſtoriographe de France*; c'eſt-à-dire, un homme chargé d'écrire l'hiſtoire du regne, & penſionné en conſéquence. Qui croiroit qu'une telle place exiſte? Elle eſt de la création de Louis XIV, lequel menoit deux poètes à la guerre, pour détailler le récit de ſes victoires. C'eſt M. Marmontel, auteur de jolis contes, qui eſt *hiſtoriographe de France*. Il a ſuccédé à Duclos, qui n'a laiſſé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes & qui répétaſſe aujourd'hui des opéra, écrira-t-il l'hiſtoire?

IL y a encore une autre hiſtoriographe de France; mais il a imprimé, & où? A l'imprimerie royale: ceſt M. Moreau. On connoît ſes principes en politique, & l'on a ſu les apprécier.

BOILEAU & Racine, chargés de tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de Louis XIV, s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur ſtyle à la majeſté, à la grandeur, à la dignité du ſujet. En y réfléchiſſant toute leur vie, ils ont empochés les honoraires; & heureuſement pour leur gloire & pour nous, ils n'ont rien écrit.

QUEL terrible emploi que d'écrire l'hiſ-

toire ! Les ſiecles s'avancent, & dans peu toutes les actions contemporaines revivront ſous la plume de l'hiſtorien, ou ſous le pinceau du poète dramatique. On peindra la génération préſente ; on verra qui aura menti, flatté, adulé. Quel eſt le lâche qui aura vendu ſon ame & ſon talent pour un peu d'or ? Heureux qui pourra dire : je ſuis un homme ſans penſion, ſans place, qui me ſuis enfermé dans un aſyle avec l'indigence & la liberté ! Ne pourra-t-il pas ſe flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre ?

Les adminiſtrateurs des états que la flatterie vénale environne, & qui ſe laiſſeroient enivrer des vapeurs ſéduiſantes de l'autorité, pour dompter cette dangereuſe ſituation, n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient ſoudain la ſubordination éternelle des choſes politiques. Ils apprendroient de la philoſophie à commander & à ſe faire aimer ; mais elle ne dit ce grand ſecret qu'à l'oreille de ſes intimes favoris.

CHAPITRE CVIII.

Vue des Alpes.

J'ai quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embraſſe & ſe le repréſente tout entier. Je le conſidere avec plus de recueil-

lement. C'eſt au ſéjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

Le magnifique amphithéatre des Alpes eſt ſous mes regards, & ma penſée plonge dans la fange de ſes ruiſſeaux infects & de ſes mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout-à-la-fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

Heureux l'habitant des Alpes, élevé ſur un rocher entre le ciel & la terre! Il reſpire un air pur, il voit le ſoleil dans toute ſa pompe, il poſſede la modération, il eſt ſatisfait; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il ſe croit riche.

La ſuperſtition ne l'approche point; la ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent des attentats d'un fiſc dévaſtateur. Ici, ſon nom même eſt inconnu; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut meſquin, n'épouvantent point une induſtrie libre. Ces petites peuplades qui jouiſſent ſans partage des biens de la terre, ayant une certaine abondance, ſont exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Pariſien. L'inquiétude eſt ſon élément; il regarde ſa ſubſiſtance comme pouvant lui échapper le lendemain.

Ici l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richeſſes ſimples qui l'environne; il ne connoît point ces con-

vulſions de l'ame, qu'enfantent les deſirs trop vifs & les eſpérances trompées. Et comme tout eſt lié, comme le moral dépend du phyſique, la tranquillité du païs ſe réfléchit ſur ſon viſage calme. Les vices honteux n'approchent point de ſa cabane champêtre; le lait de ſes troupeaux ſemble garantir l'innocence de ſes filles; les forces de ſon eſprit ſemblent viſiblement combinées avec celles de ſon corps. Il n'a point le feu du génie; mais il n'eſt pas ſoumis à de viles erreurs. Il méconnoît les arts brillans; mais les préjugés nuiſibles ne l'obſedent pas. Il ignore les jouiſſances vives; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

Oh, comme ce ſpectacle change les idées qu'on a reçues dans la capitale! Qu'il eſt bon, qu'il eſt utile, d'avoir plongé ſon ame dans cette atmoſphere de liberté & de ſimplicité; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accuſent point leurs adminiſtrateurs, qui les reſpectent, & qui les regardent comme amis de la patrie! (*)

(*) Dans le canton de Soleure, le 2 juin 1783, il s'eſt donné un repas ſolemnel; eſpece de célébration annuelle de la liberté helvétique, conſacrée par la préſence des ſavans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suiſſe. Tous les convives bûrent dans un vaſe ſculpté qui repréſentoit *Guillaume Tell & ſon fils avec la pomme*; ils y bûrent du vin qui avoit crû ſur le fameux cimetiere, aujourd'hui planté

OH ! c'eſt de deſſus ce rocher ſolitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les paſſions cupides ſe heurter, les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils poſſedent, & les petits ſe venger par des haines ſourdes & des imprécations concentrées. C'eſt d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriſeroit l'attention, la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *cenſeur royal* n'y empêche point d'être le cenſeur des adminiſtrations vicieuſes, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'EST-CE pas ici que le prophete ſemble vous dire à l'oreille : crie à plein goſier, ne t'épargne point ; éleve ta voix comme le ſon du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaiſſe point l'énergie de ton caractere ; charge-toi du miniſtere le plus impoſant. Cenſure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéreſſoit l'humanité entiere. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers.

MAIS ce moment d'enthouſiaſme qui échauffe un inſtant le cœur de l'homme, eſt trop impétueux & trop grand pour être contenu long-tems dans le ſein d'un être foible & borné.

---

en vignes, où s'eſt donnée la fameuſe bataille de S. Jaques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suiſſes.

L'homme plus près des cieux a ſenti l'étincelle divine dont ſon ame fut allumée; c'eſt devant la majeſté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre: mais à force de ſentir, bientôt ce qu'il ſent le mieux, c'eſt ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſon impuiſſance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force phyſique, à la force écraſante.

Elle eſt au-deſſus de ſa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'obſervateur, le réformateur & ſes plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal moral que le mal phyſique? Dans ce cœur ſi chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il? Qu'eſt-il? Que veut-il? Que peut-il?

Reconnoissant bientôt qu'un chaînon eſt lié à l'immenſe chaîne, & ne peut rien ſur elle, il ſort de ſon délire, il n'en conſerve que la ſenſation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine; & ſon cœur ne ſe ſent plus preſſé que du ſoupir de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes; il ne ſait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui ſemble lui crier: je ſuis grande, & tu es petit; cet horizon eſt immenſe & ta conception eſt bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en ſilence devant ces maſſes énormes.

OUI, c'eſt ici que cette foule d'abus qui inveſtiſſent l'humanité, ſemble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creuſé ſon habitation dans la terre, il s'eſt éloigné de la région céleſte; il n'a point ſu gravir le ſommet des montagnes, pour y reſpirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme ſecoueroit ſans doute les viles paſſions en graviſſant vers un ſéjour élevé; & toutes ſes penſées ne ſont peut-être baſſes & terreſtres que parce qu'il s'eſt enſeveli dans des maiſons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte ſur les hauteurs; ſa penſée s'élévera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrein ſur lequel il marchoit. C'eſt ici que l'homme eſt plus fort, qu'il eſt meilleur. La nature ſemble porter plus viſiblement, ſous un aſpect informe, brut & ſévere, l'empreinte d'une main auguſte & créatrice. Ici, les noires forêts de ſapins jettent leur ombrage ſolemnel. Là roule en mugiſſant le torrent qui a coupé la montagne, depuis ſa cime juſqu'à ſa baſe, & qui ſemble tomber dans un abyme ſans fond. On admire, on recule d'effroi; l'œil revient ſonder le gouffre; le pied eſt tremblant, & l'ame eſt en extaſe.

UN vaſte amphithéatre de glaces éternelles, un païſage majeſtueux, des lacs qui répetent les ſommets irréguliers qui les environnent; des pyramides dont la baſe ſemble les fondemens du globe; des ruines immenſes & ma-

gnifiques, images & reſtes du chaos ; comme ſi une planete étoit tombée ſur notre globe, & eût ſemé inégalement dans ſa chûte les oſſemens ou les membres épars d'un monde diſſous ; (*) des bouts de rochers pendans en précipices, où l'homme a planté ſa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majeſtueuſes horreurs : voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere, & la rempliſſent ſans l'épouvanter.

Le naturaliſte & le poète y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laiſſe voir à nu ſes entrailles, ainſi que le travail ſouterrein des fleuves ébauchés, qui doivent ſortir de ſes flancs pour arroſer les royaumes & alimenter leur opulence.

C'est là que l'homme eſt parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être aſſervi. Le tonnerre darde ſous les pieds de ces heureux républicains, ſes fleches enflammées. Et quand l'Europe eſt en feu, c'eſt de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats ; la diſcorde ſanglante des états vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui ſemblent le véritable ſéjour du ſage & du contemplateur.

(*) C'eſt une idée qui m'a frappé, en voyant le Mont-Pilat ; & il a été impoſſible à mon imagination de ne pas faire auſſi un ſyſtême.

NB. Pag. 383 lig. 7, d'une dame *de la folie*, liſ. d'une dame *de la foſſe*.

TABLE

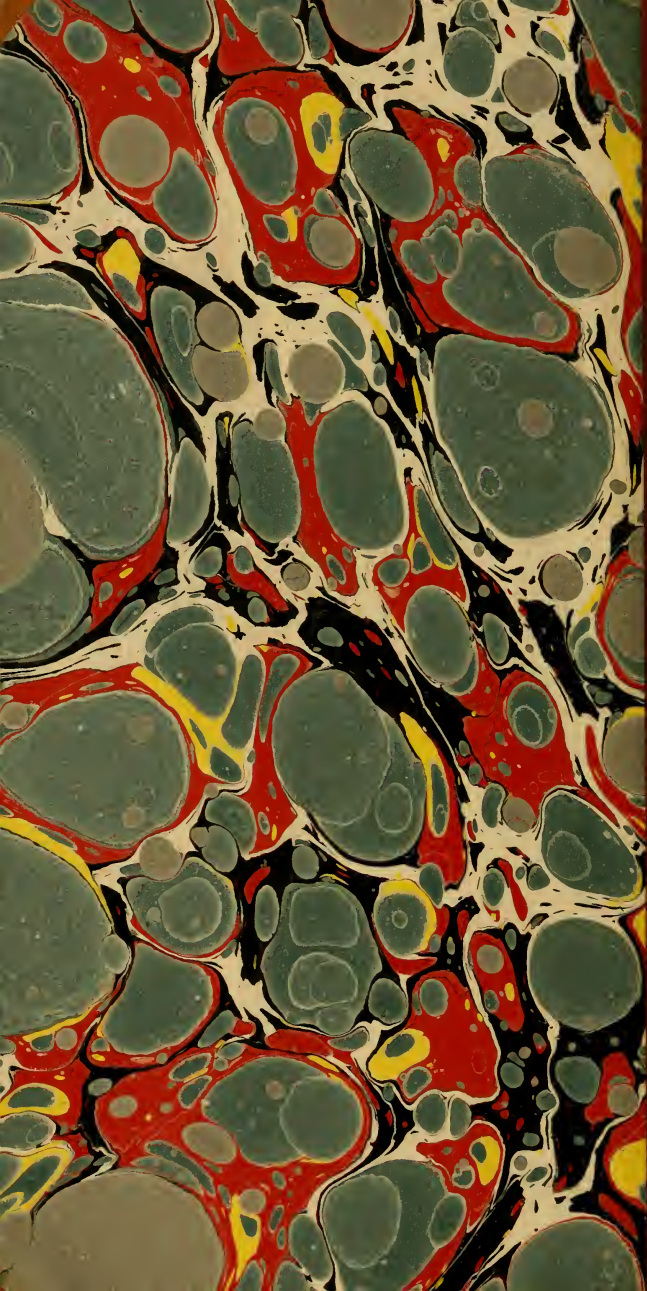
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Inventaire.* Page 1
CHAP. II. *Homme de Goût.* 8
CHAP. III. *Ventes par arrêts de la cour.* 13
CHAP. IV. *Bois à brûler.* 16
CHAP. V. *Rue Plâtriere.* 20
CHAP. VI. *Bancs.* 24
CHAP. VII. *Dix-huit ans.* 25
CHAP. VIII. *Le Temple.* 27
CHAP. IX. *Habillemens.* 31
CHAP. X. *Luxe, bourreau des riches.* 33
CHAP. XI. *Plume de Commis.* 41
CHAP. XII. *Séminaire.* 45
CHAP. XIII. *Saisies.* 48
CHAP. XIV. *Hôtel des Enfans-trouvés.* 53
CHAP. XV. *Cabale.* 60
CHAP. XVI. *Lorgnettes.* 64
CHAP. XVII. *Philosophie.* 66
CHAP. XVIII. *Point central.* 69
CHAP. XIX. *Prédicateurs.* 73
CHAP. XX. *Parcs.* 82

CHAPITRE XXI. *Francs-Maçons.* Page 83
CHAP. XXII. *Latrines publiques.* 86
CHAP. XXIII. *Égouts publics.* 90
CHAP. XXIV. *Cabarets borgnes.* 93
CHAP. XXV. *Lettres de Cachet.* 101
CHAP. XXVI. *Corbillard.* 112
CHAP. XXVII. *Guerre des Auteurs.* 114
CHAP. XXVIII. *Mêches à lampe.* 119
CHAP. XXIX. *Tête tranchée.* 121
CHAP. XXX. *Laitieres.* 125
CHAP. XXXI. *Contraſte des Pariſiens avec l'habitant de Londres.* 128
CHAP. XXXII. *Athéiſme.* 132
CHAP. XXXIII. *Babil.* 136
CHAP. XXXIV. *Fat, Fatuité.* 140
CHAP. XXXV. *Table.* 146
CHAP. XXXVI. *Poſtérité des vrais Philoſophes.* 148
CHAP. XXXVII. *Secrétaires du Roi.* 155
CHAP. XXXVIII. *Bal d'Enfans.* 157
CHAP. XXXIX. *Enrégiſtrement.* 160
CHAP. XL. *Bicêtre.* 164
CHAP. XLI. *De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtres.* 178
CHAP. XLII. *La Saint Louis.* 184
CHAP. XLIII. *Triomphe de Voltaire. Jeannot.* 187
CHAP. XLIV. *Jockeis.* 193
CHAP. XLV. *Diamans.* 196
CHAP. XLVI. *Petites filles.* 200
CHAP. XLVII. *Journaux.* 203
CHAP. XLVIII. *Tréteaux des Boulevards.* 206

CHAPITRE XLIX. *Égoïstes.* Page 209
CHAP. L. *École Vétérinaire.* 212
CHAP. LI. *Usuriers.* 214
CHAP. LII. *Égoïsme des Corps.* 216
CHAP. LIII. *Sybarites.* 219
CHAP. LIV. *Champs-Elysées.* 221
CHAP. LV. *Journal de Paris.* 223
CHAP. LVI *D'un second théatre François.* 226
CHAP. LVII. *Trente Écrivains en France, pas davantage.* 232
CHAP. LVIII. *Carrabas, pots-de-chambre.* 239
CHAP. LIX. *College de Chirurgie.* 245
CHAP. LX. *Grisettes.* 251
CHAP. LXI. *Vénalité.* 255
CHAP. LXII. *Femmes de quarante ans.* 258
CHAP. LXIII. *Feuilles périodiques.* 262
CHAP. LXIV. *Distribution des aumônes.* 265
CHAP. LXV. *École de Boulangerie.* 270
CHAP. LXVI. *D'Argenson.* 278
CHAP. LXVII *Maître-ès-Arts.* 289
CHAP. LXVIII. *Du siecle littéraire de Louis XIV.* 291
CHAP. LXIX. *Originalité.* 300
CHAP. LXX. *Bâtimens.* 301
CHAP. LXXI. *Ouvriers en bâtimens.* 307
CHAP. LXXII. *Maçons.* 310
CHAP. LXXIII. *Charpentiers.* 315
CHAP. LXXIV. *Jurés-experts.* 317
CHAP. LXXV. *Du ton militaire.* 319
CHAP. LXXVI. *Tribunal des Maréchaux de France.* 321
CHAP. LXXVII. *Vins.* 325
CHAP. LXXVIII. *Aller à pied.* 328

CHAPITRE LXXIX. *Mémoire de la Société Royale de Médecine.* Page 333
CHAP. LXXX. *Questions.* 336
CHAP. LXXXI. *Gouvernement.* 344
CHAP. LXXXII. *Paillasse.* 356
CHAP. LXXXIII. *Noblesse.* 359
CHAP. LXXXIV. *Baisers, Embrassades.* 364
CHAP. LXXXV. *Vieux Garçons.* 366
CHAP. LXXXVI. *Désespoir.* 369
CHAP. LXXXVII. *Poëmes lyriques.* 371
CHAP. LXXXVIII. *Ballets.* 373
CHAP. LXXXIX. *Rime.* 376
CHAP. XC. *Gens blessés.* 381
CHAP. XCI. *Miracles.* 383
CHAP. XCII. *Livres.* 385
CHAP. XCIII. *Empiriques.* 387
CHAP. XCIV. *Ventilateur de spectacles.* 391
CHAP. XCV. *Singulier mariage.* 393
CHAP. XCVI. *Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.* 394
CHAP. XCVII. *Misantrope.* 396
CHAP. XCVIII. *Accès banal.* 397
CHAP. XCIX. *Établissement à Vaugirard.* 400
CHAP. C. *Bonnes Oeuvres.* 402
CHAP. CI. *Coulisses.* 405
CHAP. CII. *Amitié des Femmes.* 409
CHAP. CIII. *Animaux renfermés.* 410
CHAP. CIV. *Epitaphe.* 412
CHAP. CV. *Eau de la Seine clarifiée.* 413
CHAP. CVI. *Montreuil.* 416
CHAP. CVII. *Historiographe de Frace.* 418
CHAP. CVIII. *Vue des Alpes.* 419

Fin du sixieme & dernier Volume.